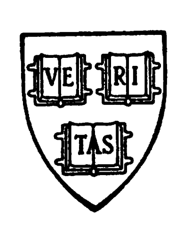

VE RI
TAS





ŒUVRES

COMPLETTES

DE J. J. ROUSSEAU.

ŒUVRES

COMPLETTES

DE J. J. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENÈVE.

NOUVELLE ÉDITION

TOME DIX-NEUVIÈME.

A PARIS,

chez
- BÉLIN, Libraire, rue St. Jacques, n°. 26.
- CAILLE, rue de la Harpe, n°. 150.
- GRÉGOIRE, rue du Coq St. Honoré.
- VOLLAND, quai des Augustins, n°. 25.

1793.

LES

CONFESSIONS

DE

DE J. J. ROUSSEAU.

LES
CONFESSIONS
DE
J. J. ROUSSEAU.

LIVRE DIXIÈME.

LA force extraordinaire qu'une effervescence passagère m'avait donnée pour quitter l'Hermitage, m'abandonna sitôt que j'en fus dehors. A peine fus-je établi dans ma nouvelle demeure, que de vives et fréquentes attaques de mes rétentions se compliquèrent avec l'incommodité nouvelle d'une hernie qui me tourmentait depuis quelque temps, sans que je susse que c'en était une. Je tombai bientôt dans les plus cruels accidens. Le médecin *Thierry*, mon ancien ami, vint me voir et m'éclaira sur mon état. Tout l'appareil des infirmités de l'âge rassemblé autour de moi,

me fit durement sentir qu'on n'a plus le cœur jeune impunément, quand le corps a cessé de l'être. La belle saison ne me rendit point mes forces, et je passai toute l'année 1758 dans un état de langueur, qui me fit croire que je touchais à la fin de ma carrière. J'en voyais approcher le terme avec une sorte d'empressement. Revenu des chimères de l'amitié, détaché de tout ce qui m'avait fait aimer la vie, je n'y voyais plus rien qui pût me la rendre agréable : je n'y voyais plus que des maux et des misères qui m'empêchaient de jouir de moi. J'aspirais au moment d'être libre et d'échapper à mes ennemis. Mais reprenons le fil des événemens.

Il paraît que ma retraite à Montmorenci déconcerta Mme. d'*Epinay* : vraisemblablement elle ne s'y était pas attendue. Mon triste état, la rigueur de la saison, l'abandon général où je me trouvais, tout leur fesait croire à *Grimm* et à elle, qu'en me poussant à la dernière extrémité, ils me réduiraient à crier merci, et à m'avilir aux dernières bassesses pour être laissé dans l'asile dont l'honneur m'ordonnait de sortir. Je délogeai si brusquement qu'ils n'eurent pas le temps de prévenir le coup ; et il ne leur resta plus que le

choix de jouer à quitte ou double, et d'achever de me perdre, ou de tâcher de me ramener. *Grimm* prit le premier parti, mais je crois que Mme. d'*Epinay* eût préféré l'autre, et j'en juge par sa réponse à ma dernière lettre, où elle radoucit beaucoup le ton qu'elle avait pris dans les précédentes, et où elle semblait ouvrir la porte à un raccommodement. Le long retard de cette réponse, qu'elle me fit attendre un mois entier, indique assez l'embarras où elle se trouvait pour lui donner un tour convenable, et les délibérations dont elle la fit précéder. Elle ne pouvait s'avancer plus loin sans se commettre : mais après ses lettres précédentes et après ma brusque sortie de sa maison, l'on ne peut qu'être frappé du soin qu'elle prend dans cette lettre, de n'y pas laisser glisser un seul mot désobligeant. Je vais la transcrire en entier, afin qu'on en juge.

A Genève, le 17 janvier 1758.

» Je n'ai reçu votre lettre du 17 décembre, « Monsieur, qu'hier. On me l'a envoyée dans « une caisse remplie de différentes choses, « qui a été tout ce temps en chemin. Je ne

« répondrai qu'à l'apostille ; quant à la lettre, « je ne l'entends pas bien ; et si nous étions « dans le cas de nous expliquer, je voudrais « bien mettre tout ce qui s'est passé sur le « compte d'un mal-entendu. Je reviens à « l'apostille. Vous pouvez vous rappeler, « Monsieur, que nous étions convenus que « les gages du jardinier de l'Hermitage passe- « raient par vos mains, pour lui mieux faire « sentir qu'il dépendait de vous, et pour « éviter des scènes aussi ridicules et indé- « centes, qu'en avait fait son prédécesseur. « La preuve en est que les premiers quartiers « de ses gages vous ont été remis, et que « j'étais convenue avec vous, peu de jours « avant mon départ, de vous faire rembour- « ser vos avances. Je sais que vous en fîtes « d'abord difficulté : mais ces avances, je « vous avais prié de les faire : il était simple « de m'acquitter, et nous en convînmes. « *Cahouet* m'a marqué que vous n'avez point « voulu recevoir cet argent. Il y a assurément « du *quiproquo* là-dedans. Je donne ordre « qu'on vous le rapporte, et je ne vois pas « pourquoi vous voudriez payer mon jardi- « nier, malgré nos conventions et au-delà « même du terme que vous avez habité

« l'Hermitage. Je compte donc, Monsieur, « que vous rappelant tout ce que j'ai l'hon- « neur de vous dire, vous ne refuserez pas « d'être remboursé de l'avance que vous avez « bien voulu faire pour moi ».

Après tout ce qui s'était passé, ne pouvant plus prendre de confiance en Mme. d'*Epinay*, je ne voulus point renouer avec elle : je ne répondis point à cette lettre, et notre correspondance finit là. Voyant mon parti pris, elle prit le sien; et entrant alors dans toutes les vues de *Grimm* et de la cotterie *Holbachique*, elle unit ses efforts aux leurs pour me couler à fond. Tandis qu'ils travaillaient à Paris, elle travaillait à Genève. *Grimm*, qui dans la suite alla l'y joindre, acheva ce qu'elle avait commencé. *Tronchin*, qu'ils n'eurent pas de peine à gagner, les seconda puissamment, et devint le plus furieux de mes persécuteurs, sans avoir jamais eu de moi, non plus que *Grimm*, le moindre sujet de plainte. Tous trois d'accord semèrent sourdement dans Genève le germe qu'on y vit éclore quatre ans après.

Ils eurent plus de peine à Paris, où j'étais plus connu, et où les cœurs, moins disposés à la haine, n'en reçurent pas si aisément les

impressions. Pour porter leurs coups avec plus d'adresse, ils commencèrent par débiter que c'était moi qui les avais quittés. De-là, feignant d'être toujours mes amis, ils semaient adroitement leurs accusations malignes, comme des plaintes de l'injustice de leur ami. Cela fesait que, moins en garde, on était plus porté à les écouter et à me blâmer. Les sourdes accusations de perfidie et d'ingratitude se débitaient avec plus de précaution, et par-là même avec plus d'effet. Je sus qu'ils m'imputaient des noirceurs atroces, sans jamais pouvoir apprendre en quoi ils les fesaient consister. Tout ce que je pus déduire de la rumeur publique, fût qu'elle se réduisait à ces quatre crimes capitaux 1°. Ma retraite à la campagne. 2°. Mon amour pour Mme. d'*Houdetot*. 3°. Refus d'accompagner à Genève Mme. d'*Epinay*. 4°. Sortie de l'Hermitage. S'ils y ajoutèrent d'autres griefs, ils prirent leurs mesures si justes, qu'il m'a été parfaitement impossible d'apprendre jamais quel en a été le sujet.

C'est donc ici que je crois pouvoir fixer l'établissement d'un système adopté depuis par ceux qui disposent de moi, avec un progrès et un succès si rapides, qu'il tiendrait

du prodige pour qui ne saurait pas quelle facilité tout ce qui favorise la malignité des hommes trouve à s'établir. Il faut tâcher d'expliquer en peu de mots ce que cet obscur et profond système a de visible à mes yeux.

Avec un nom déjà célèbre et connu dans toute l'Europe, j'avais conservé la simplicité de mes premiers goûts. Ma mortelle aversion pour tout ce qui s'appelait parti, faction, cabale, m'avait maintenu libre, indépendant, sans autre chaîne que les attachemens de mon cœur. Seul, étranger, isolé, sans appui, sans famille, ne tenant qu'à mes principes et à mes devoirs, je suivais avec intrépidité les routes de la droiture, ne flattant, ne ménageant jamais personne aux dépens de la justice et de la vérité. De plus, retiré depuis deux ans dans la solitude, sans correspondance de nouvelles, sans relation des affaires du monde, sans être instruit ni curieux de rien, je vivais à quatre lieues de Paris, aussi séparé de cette capitale par mon incurie, que je l'aurais été par les mers dans l'île de Tinian.

Grimm, *Diderot*, *d'Holback*, au contraire, au centre du tourbillon, vivaient répandus dans le plus grand monde, et s'en partageaient presque entre eux toutes les

sphères. Grands, beaux-esprits, gens de lettres, gens de robe, femmes, ils pouvaient de concert se faire écouter par-tout. On doit voir déjà l'avantage que cette position donne à trois hommes bien unis contre un quatrième dans celle où je me trouvais. Il est vrai que *Diderot* et d'*Holback* n'étaient pas, du moins je ne puis le croire, gens à tramer des complots bien noirs; l'un n'en avait pas la méchanceté, ni l'autre l'habileté; mais c'est en cela même que la partie était mieux liée. *Grimm* seul formait son plan dans sa tête, et n'en montrait aux deux autres que ce qu'ils avaient besoin de voir pour concourir à l'exécution. L'ascendant qu'il avait pris sur eux rendait ce concours facile; et l'effet du tout répondait à la supériorité de son talent.

Ce fut avec ce talent supérieur que, sentant l'avantage qu'il pouvait tirer de nos positions respectives, il forma le projet de renverser ma réputation de fond en comble, et de m'en faire une toute opposée, sans se compromettre; en commençant par élever autour de moi un édifice de ténèbres qu'il me fut impossible de percer pour éclairer ses manœuvres et pour le démasquer.

Cette entreprise était difficile, en ce qu'il

en fallait pallier l'iniquité aux yeux de ceux qui devaient y concourir. Il fallait tromper les honnêtes gens ; il fallait écarter de moi tout le monde, ne pas me laisser un seul ami, ni petit ni grand. Que dis-je, il ne fallait pas laisser percer un seul mot de vérité jusqu'à moi. Si un seul homme généreux me fût venu dire : vous faites le vertueux, cependant voilà comme on vous traite, et voilà sur quoi l'on vous juge : qu'avez-vous à dire ? la vérité triomphait, et *Grimm* était perdu. Il le savait, mais il a sondé son propre cœur, et n'a estimé les hommes que ce qu'ils valent. Je suis fâché, pour l'honneur de l'humanité, qu'il ait calculé si juste.

En marchant dans ces souterrains, ses pas, pour être sûrs, devaient être lents. Il y a douze ans qu'il suit son plan, et le plus difficile reste encore à faire ; c'est d'abuser le public entier. Il y reste des yeux qui l'ont suivi de plus près qu'il ne pense. Il le craint, et n'ose encore exposer sa trame au grand jour. (*) Mais il a trouvé le peu difficile

(*) Depuis que ceci est écrit il a franchi le pas avec le plus plein et le plus inconcevable succès. Je crois que c'est *Tronchin* qui lui en a donné le courage et les moyens.

moyen d'y faire entrer la puissance, et cette puissance dispose de moi. Soutenu de cet appui, il avance avec moins de risque. Les satellites de la puissance se piquant peu de droiture pour l'ordinaire, et beaucoup moins de franchise, il n'a plus guere à craindre l'indiscrétion de quelque homme de bien; car il a besoin sur-tout que je sois environné de ténèbres impénétrables, et que son complot me soit toujours caché, sachant bien qu'avec quelque art qu'il en ait ourdi la trame, elle ne soutiendrait jamais mes regards. La grande adresse est de paraître me ménager en me diffamant, et de donner encore à sa perfidie l'air de la générosité.

Je sentis les premiers effets de ce système par les sourdes accusations de la cotterie *Holbachique*, sans qu'il me fût possible de savoir ni de conjecturer même en quoi consistaient ces accusations. *De Leyre* me disait dans ses lettres qu'on m'imputait des noirceurs. *Diderot* me disait plus mystérieusement la même chose; et quand j'entrais en explication avec l'un et l'autre, tout se reduisait aux chefs d'accusation ci-devant notés. Je sentais un refroidissement graduel dans les lettres de Mme. d'*Houdetot*. Je ne pou-

vais attribuer ce refroidissement à *Saint-Lambert*, qui continuait à m'écrire avec la même amitié, ei qui vint même me voir après son retour. Je ne pouvais non plus m'en imputer la faute, puisque nous nous étions séparés très-contens l'un de l'autre, et qu'il ne s'était rien passé de ma part depuis ce temps-là, que mon départ de l'Hermitage, dont elle avait elle-même senti la nécessité. Ne sachant donc à quoi m'en prendre de ce refroidissement, dont elle ne convenait pas, mais sur lequel mon cœur ne prenait pas le change, j'étais inquiet de tout. Je savais qu'elle ménageait extrêmement sa belle-sœur et *Grimm*, à cause de leurs liaisons avec *Saint-Lambert*; je craignais leurs œuvres. Cette agitation rouvrit mes plaïes, et rendit ma correspondance orageuse, au point de l'en dégoûter tout-à-fait. J'entrevoyais mille choses cruelles, sans rien voir distinctement. J'étais dans la position la plus insupportable pour un homme dont l'imagination s'allume aisément. Si j'eusse été tout-à-fait isolé, si je n'avais rien su du tout, je serais devenu plus tranquille; mais mon cœur tenait encore à des attachemens par lesquels mes ennemis avaient sur moi mille prises; et les faibles rayons qui

perçaient dans mon asile, ne servaient qu'à me laisser voir la noirceur des mystères qu'on me cachait.

J'aurais succombé, je n'en doute point, à ce tourment trop cruel, trop insupportable à mon naturel ouvert et franc, qui, par l'impossibilité de cacher mes sentimens, me fait tout craindre de ceux qu'on me cache, si très-heureusement il ne se fût présenté des objets intéressans à mon cœur, pour faire une diversion salutaire à ceux qui m'occupaient malgré moi. Dans la dernière visite que *Diderot* m'avait faite à l'Hermitage, il m'avait parlé de l'article *Genève* que d'*Alembert* avait mis dans l'Encyclopédie; il m'avait appris que cet article, concerté avec des génevois du haut étage, avait pour but l'établissement de la comédie à Genève, qu'en conséquence les mesures étaient prises, et que cet établissement ne tarderait pas d'avoir lieu. Comme *Diderot* paraissait trouver tout cela fort bien, qu'il ne doutait pas du succès, et que j'avais avec lui trop d'autres débats pour disputer encore sur cet article, je ne lui dis rien; mais, indigné de tout ce manége de séduction dans ma patrie, j'attendais avec impatience le volume de l'Encyclopédie où était cet ar-

ticle, pour voir s'il n'y aurait pas moyen d'y faire quelque réponse qui pût parer ce malheureux coup. Je reçus le volume peu après mon établissement à Mont-Louis, et je trouvai l'article fait avec beaucoup d'adresse et d'art, et digne de la plume dont il était parti. Cela ne me détourna pourtant pas de vouloir y répondre, et malgré l'abattement où j'étais, malgré mes chagrins et mes maux, la rigueur de la saison et l'incommodité de ma nouvelle demeure, dans laquelle je n'avais pas encore eu le tems de m'arranger, je me mis à l'ouvrage avec un zèle qui surmonta tout.

Pendant un hiver assez rude, au mois de février, et dans l'état que j'ai décrit ci-devant, j'allais tous les jours passer deux heures le matin, et autant l'après-dînée dans un donjon tout ouvert, que j'avais au bout du jardin où était mon habitation. Ce donjon qui terminait une allée en terrasse, donnait sur la vallée et l'étang de Montmorenci, et m'offrait pour terme du point de vue le simple mais respectable château de St.-Gratien, retraite du vertueux *Catinat*. Ce fut dans ce lieu, pour lors glacé, que, sans abri contre le vent et la neige, et sans autre feu que

celui de mon cœur, je composai dans l'espace de trois semaines, ma lettre à d'*Alembert* sur les spectacles. C'est ici, car la Julie n'était pas moitié faite, le premier de mes écrits, où j'aye trouvé des charmes dans le travail. Jusqu'alors l'indignation de la vertu m'avait tenu lieu d'Apollon, la tendresse et la douceur d'ame m'en tinrent lieu cette fois. Les injustices dont je n'avais été que spectateur, m'avaient irrité; celles dont j'étais devenu l'objet m'attristèrent; et cette tristesse sans fiel n'était que celle d'un cœur trop aimant, trop tendre, qui, trompé par ceux qu'il avait crus de sa trempe, était forcé de se retirer au-dedans de lui. Plein de tout ce qui venait de m'arriver, encore ému de tant de violens mouvemens, le mien mêlait le sentiment de ses peines aux idées que la méditation de mon sujet m'avait fait naître; mon travail se sentit de ce mélange. Sans m'en appercevoir j'y décrivis ma situation actuelle; j'y peignis *Grimm*, Mme. d'*Epinay*, Mme. d'*Houdetot*, *Saint-Lambert*, moi-même. En l'écrivant, que je versai de délicieuses larmes! Hélas! on y sent trop que l'amour, cet amour fatal dont je m'efforçais de guérir, n'était pas encore sorti de mon cœur. A tout

cela se mêlait un certain attendrissement sur moi-même, qui me sentais mourant, et qui croyais faire au public mes derniers adieux. Loin de craindre la mort, je la voyais approcher avec joie : mais j'avais regret de quitter mes semblables sans qu'ils sentissent tout ce que je valais, sans qu'ils sussent combien j'aurais mérité d'être aimé d'eux, s'ils m'avaient connu davantage. Voilà les secrètes causes du ton singulier qui règne dans cet ouvrage, et qui tranche si prodigieusement avec celui du précédent. (*)

Je retouchais et mettais au net cette lettre, et je me disposais à la faire imprimer, quand, après un long silence, j'en reçus une de Mme. d'*Houdetot* qui me plongea dans une affliction nouvelle, la plus sensible que j'eusse encore éprouvée. Elle m'apprenait dans cette lettre, que ma passion pour elle était connue dans tout Paris, que j'en avais parlé à des gens qui l'avaient rendue publique, que ces bruits parvenus à son amant, avaient failli lui coûter la vie, qu'enfin il lui rendait justice, et que leur paix était faite : mais qu'elle lui devait, ainsi qu'à elle-même et au soin de sa

(*) Le Discours sur l'inégalité.

réputation, de rompre avec moi tout commerce; m'assurant au reste, qu'ils ne cesseraient jamais l'un et l'autre de s'intéresser à moi, qu'ils me défendraient dans le public, et qu'elle enverrait de temps en temps savoir de mes nouvelles.

Et toi aussi, *Diderot !* m'écriai-je : Indigne ami !....... Je ne pus cependant me résoudre à le juger encore. Ma faiblesse était connue d'autres gens qui pouvaient l'avoit fait parler, je voulus douter..... mais bientôt je ne le pus plus. *Saint-Lambert* fit peu après un acte digne de sa générosité. Il jugeait, connaissant assez mon ame, en quel état je devais être ; trahi d'une partie de mes amis et délaissé des autres. Il vint me voir. La première fois il avait peu de temps à me donner. Il revint. Malheureusement, ne l'attendant pas, je ne me trouvai plus chez moi. *Thérèse* qui s'y trouva, eut avec lui un entretien de plus de deux heures, dans lequel ils se dirent mutuellement beaucoup de faits dont il m'importait que lui et moi fussions informés. La surprise avec laquelle j'appris par lui que personne ne doutait dans le monde que je n'eusse vécu avec Mme d'*Epinay*, comme *Grimm* y vivait maintenant, ne peut être

égalée que par celle qu'il eut lui-même en apprenant combien ce bruit était faux. *Saint-Lambert*, au grand déplaisir de la Dame, était dans le même cas que moi; et tous les éclaircissemens qui résultèrent de cet entretien, achevèrent d'éteindre en moi tout regret d'avoir rompu sans retour avec elle. Par rapport à Mme. d'*Houdetot*, il détailla à *Thérèse* plusieurs circonstances qui n'étaient connues ni d'elle, ni même de Mme. d'*Houdetot*, que je savais seul, que je n'avais dites qu'au seul *Diderot* sous le sceau de l'amitié; et c'était précisément *Saint-Lambert* qu'il avait choisi pour lui en faire la confidence. Ce dernier trait me décida, et résolu de rompre avec *Diderot* pour jamais, je ne délibérai plus que sur la manière; car je m'étais apperçu que les ruptures secrètes tournaient à mon préjudice, en ce qu'elles laissaient le masque de l'amitié à mes plus cruels ennemis.

Les règles de bienséance établies dans le monde sur cet article, semblent dictées par l'esprit de mensonge et de trahison. Paraître encore l'ami d'un homme dont on a cessé de l'être, c'est se réserver des moyens de lui nuire en surprenant les honnêtes gens. Je me rappelai que quand l'illustre *Montesquieu*

rompit avec le P. de *Tournemine*, il se hâta de le déclarer hautement, en disant à tout le monde : N'écoutez ni le P. de *Tournemine* ni moi, parlant l'un de l'autre; car nous avons cessé d'être amis. Cette conduite fut très-applaudie, et tout le monde en loua la franchise et la générosité. Je résolus de suivre avec *Diderot* le même exemple : mais comment, de ma retraite, publier cette rupture authentiquement, et pourtant sans scandale? Je m'avisai d'insérer, par forme de note dans mon ouvrage, un passage du livre de l'Ecclésiastique, qui déclarait cette rupture et même le sujet assez clairement pour quiconque était au fait, et ne signifiait rien pour le reste du monde. M'attachant, au surplus, à ne désigner dans l'ouvrage l'ami auquel je renonçais qu'avec l'honneur qu'on doit toujours rendre à l'amitié même éteinte. On peut voir tout cela dans l'ouvrage même.

Il n'y a qu'heur et malheur dans ce monde; et il semble que tout acte de courage soit un crime dans l'adversité. Le même trait qu'on avait admiré dans *Montesquieu* ne m'attira que blâme et reproche. Si-tôt que mon ouvrage fut imprimé et que j'en eus des exemplaires, j'en envoyai un à *Saint-Lambert* qui, la veille

veille même, m'avait écrit, au nom de Mme. d'*Houdetot* et au sien, un billet plein de la plus tendre amitié. Voici la lettre qu'il m'écrivit en me renvoyant mon exemplaire.

Eaubonne, le 10 *octobre* 1758.

« En vérité, monsieur, je ne puis accep-
« ter le présent que vous venez de me faire.
« A l'endroit de votre préface où, à l'occasion
« de *Diderot*, vous citez un passage de l'Ec-
« clésiaste, (il se trompe, c'est de l'Ecclé-
« siastique) le livre m'est tombé des mains.
« Après les conversations de cet été, vous
« m'avez paru convaincu que *Diderot* était
« innocent des prétendues indiscrétions que
« vous lui imputiez. Il peut avoir des torts
« avec vous, je l'ignore; mais je sais bien qu'ils
« ne vous donnent pas le droit de lui faire
« une insulte publique. Vous n'ignorez pas
« les persécutions qu'il essuie, et vous allez
« mêler la voix d'un ancien ami aux cris de
« l'envie. Je ne puis vous dissimuler, mon-
« sieur, combien cette atrocité me révolte.
« Je ne vis point avec *Diderot*, mais je l'ho-
« nore, et je sens vivement le chagrin que
« vous donnez à un homme, à qui, du moins

« vis-à-vis de moi, vous n'avez jamais reproché
« qu'un peu de faiblesse. Monsieur, nous dif-
« férons trop de principes pour nous con-
« venir jamais. Oubliez mon existence ; cela
« ne doit pas être difficile. Je n'ai jamais fait
« aux hommes ni le bien ni le mal dont on
« se souvient long-temps. Je vous promets,
« moi, monsieur, d'oublier votre personne,
« et de ne me souvenir que de vos talens ».

Je ne me sentis pas moins déchiré qu'indigné de cette lettre, et dans l'excès de ma misère, retrouvant enfin ma fierté, je lui répondis par le billet suivant.

A Montmorency, le 11 *octobre* 1758.

« Monsieur, en lisant votre lettre, je vous
« ai fait l'honneur d'en être surpris, et j'ai
« eu la bêtise d'en être ému ; mais je l'ai
« trouvée indigne de réponse.

« Je ne veux point continuer les copies
« de madame d'*Houdetot.* S'il ne lui con-
« vient pas de garder ce qu'elle a, elle peut
« me le renvoyer, je lui rendrai son argent.
« Si elle le garde, il faut toujours qu'elle
« envoie chercher le reste de son papier
« et de son argent. Je la prie de me rendre

« en même-temps le prospectus dont elle « est dépositaire. Adieu, Monsieur ».

Le courage dans l'infortune irrite les cœurs lâches, mais il plaît aux cœurs généreux. Il paraît que ce billet fit rentrer *Saint-Lambert* en lui-même, et qu'il eut regret à ce qu'il avait fait; mais trop fier à son tour pour en revenir ouvertement, il saisit, il prépara peut-être le moyen d'amortir le coup qu'il m'avait porté. Quinze jours après, je reçus de M. d'*Epinay* la lettre suivante :

Ce Jeudi 26.

J'ai reçu, Monsieur, le livre que vous avez eu la bonté de m'envoyer, je le lis avec le plus grand plaisir. C'est le sentiment que j'ai toujours éprouvé à la lecture de tous les ouvrages qui sont sortis de votre plume. Recevez-en tous mes remercîmens. J'aurais été vous les faire moi-même, si mes affaires m'eussent permis de demeurer quelque temps dans votre voisinage ; mais j'ai bien peu habité la Chevrette cette année. M. et Mme. *Dupin* viennent m'y demander à dîner dimanche prochain. Je compte que MM. de *Saint-Lambert*, de *Francueil* et Mme. d'*Houdetot*,

seront de la partie ; vous me feriez un vrai plaisir, Monsieur, si vous vouliez être des nôtres. Toutes les personnes que j'aurai chez moi vous désirent, et seront charmées de partager avec moi le plaisir de passer avec vous une partie de la journée. J'ai l'honneur d'être avec la plus parfaite considération, etc. »

Cette lettre me donna d'horribles battemens de cœur. Après avoir fait, depuis un an, la nouvelle de Paris, l'idée de m'aller donner en spectacle vis-à-vis de Mme. d'*Houdetot* me fesait trembler, et j'avais peine à trouver assez de courage pour soutenir cette épreuve. Cependant, puisqu'elle et *Saint-Lambert* le voulaient bien, puisque d'*Epinay* parlait au nom de tous les conviés, et qu'il n'en nommait aucun que je ne fusse bien aise de voir, je ne crus point, après tout, me compromettre en acceptant un dîner, où j'étais en quelque sorte invité par tout le monde. Je promis donc. Le dimanche il fit mauvais. M. d'*Epinay* m'envoya son carrosse, et j'allai.

Mon arrivée fit sensation. Je n'ai jamais reçu d'accueil plus caressant. On eût dit que toute la compagnie sentait combien j'avais

besoin d'être rassuré. Il n'y a que les cœurs français qui connaissent ces sortes de délicatesses. Cependant je trouvai plus de monde que je ne m'y étais attendu. Entre autres, le comte d'*Houdetot*, que je ne connaissais point du tout, et sa sœur, Mme. de *Bellegarde*, dont je me serais bien passé. Elle était venue plusieurs fois l'année précédente à Eaubonne; et sa belle-sœur, dans nos promenades solitaires, l'avait souvent laissé s'ennuyer à garder le mulet.

Elle avait nourri contre moi un ressentiment qu'elle satisfit durant ce dîner tout à son aise; car on sent que la présence du comte d'*Houdetot* et de *Saint-Lambert*, ne mettait pas les rieurs de mon côté, et qu'un homme embarrassé dans les entretiens les plus faciles, n'était pas fort brillant dans celui-là. Je n'ai jamais tant souffert, ni fait plus mauvaise contenance, ni reçu d'atteintes plus imprévues. Enfin, quand on fut sorti de table, je m'éloignai de cette mégère; j'eus le plaisir de voir *Saint-Lambert* et Mme. d'*Houdetot* s'approcher de moi, et nous causâmes ensemble une partie de l'après-midi de choses indifférentes, à la vérité, mais avec la même familiarité qu'avant mon égarement.

Ce procédé ne fut pas perdu dans mon cœur ; et si *Saint-Lambert* y eût pu lire, il en eût sûrement été content. Je puis jurer que, quoiqu'en arrivant la vue de Mme. d'*Houdetot* m'eût donné des palpitations jusqu'à la défaillance, en m'en retournant je ne pensai presque pas à elle ; je ne fus occupé que de *Saint-Lambert*.

Malgré les malins sarcasmes de Mme. de *Bellegarde*, ce dîner me fit grand bien, et je me félicitai fort de ne m'y être pas refusé. J'y reconnus, non-seulement que les intrigues de *Grimm* et des *Holbachiens* n'avaient point détaché de moi mes anciennes connaissances (*), mais ce qui me flatta davantage encore, que les sentimens de Mme. d'*Houdetot* et de *Saint-Lambert* étaient moins changés que je n'avais cru, et je compris enfin qu'il y avait plus de jalousie que de mésestime dans l'éloignement où il la tenait de moi. Cela me consola et me tranquillisa. Sûr de n'être pas un objet de mépris pour ceux qui l'étaient de mon estime, j'en travaillai sur

(*) Voilà ce que, dans la simplicité de mon cœur, je croyais encore quand j'écrivis mes Confessions.

mon propre cœur avec plus de courage et de succès. Si je ne vins pas à bout d'y éteindre entièrement une passion coupable et malheureuse, j'en réglai du moins si bien les restes, qu'ils ne m'ont pas fait faire une seule faute depuis ce temps-là. Les copies de Mme. d'*Houdetot* qu'elle m'engagea de reprendre, mes ouvrages que je continuai de lui envoyer quand ils paraissaient, m'attirèrent encore de sa part de temps à autre quelques messages et billets indifférens, mais obligeans. Elle fit même plus, comme on verra dans la suite ; et la conduite réciproque de tous les trois, quand notre commerce eut cessé, peut servir d'exemple de la manière dont les honnêtes gens se séparent, quand il ne leur convient plus de se voir.

Un autre avantage que me procura ce dîner, fut qu'on en parla dans Paris, et qu'il servit de réfutation sans réplique au bruit que répandaient par-tout mes ennemis, que j'étais brouillé mortellement avec tous ceux qui s'y trouvèrent, et sur-tout avec M. d'*Epinay*. En quittant l'Hermitage je lui avais écrit une lettre de remercîment très-honnête, à laquelle il répondit non moins honnêtement, et les attentions mu-

tuelles ne cessèrent point, tant avec lui qu'avec M. de la *Live* son frère, qui même vint me voir à Montmorenci, et m'envoya ses gravures. Hors les deux belles-sœurs de Mme. d'*Houdetot*, je n'ai jamais été mal avec personne de sa famille.

Ma lettre à d'*Alembert* eut un grand succès. Tous mes ouvrages en avaient eu, mais celui-ci me fut plus favorable. Il apprit au public à se défier des insinuations de la cotterie *Holbachique*. Quand j'allai à l'Hermitage elle prédit avec sa suffisance ordinaire que je n'y tiendrais pas trois mois. Quand elle vit que j'y en avais tenu vingt, et que, forcé d'en sortir, je fixais encore ma demeure à la campagne, elle soutint que c'était obstination pure, que je m'ennuyais à la mort dans ma retraite; mais que, rongé d'orgueil, j'aimais mieux y périr victime de mon opiniâtreté que de m'en dédire, et de revenir à Paris. La lettre à d'*Alembert* respirait une douceur d'ame qu'on sentit n'être point jouée. Si j'eusse été rongé d'humeur dans ma retraite, mon ton s'en serait senti. Il en régnait dans tous les écrits que j'avais faits à Paris : il n'en régnait plus dans le premier que j'avais fait à la campagne. Pour ceux qui savent

observer, cette remarque était décisive. On vit que j'étais rentré dans mon élément.

Cependant ce même ouvrage, tout plein de douceur qu'il était, me fit encore, par ma balourdise et par mon malheur ordinaire, un nouvel ennemi parmi les gens-de-lettres. J'avais fait connaissance avec *Marmontel* chez M. de *la Poplinière*, et cette connaissance s'était entretenue chez le baron. *Marmontel* fesait alors le Mercure de France. Comme j'avais la fierté de ne point envoyer mes ouvrages aux auteurs périodiques, et que je voulais cependant lui envoyer celui-ci sans qu'il crût que c'était à ce titre, ni pour qu'il en parlât dans le Mercure, j'écrivis sur son exemplaire que ce n'était point pour l'auteur du Mercure, mais pour M. *Marmontel*. Je crus lui faire un très-beau compliment; il crut y voir une cruelle offense et devint mon irréconciliable ennemi. Il écrivit contre cette même lettre avec politesse, mais avec un fiel qui se sent aisément, et depuis lors il n'a manqué aucune occasion de me nuire dans la société, et de me maltraiter indirectement dans ses ouvrages : tant le très-irritable amour-propre des gens-de-lettres est difficile à ménager, et tant on doit avoir soin de ne rien laisser

dans les complimens qu'on leur fait, qui puisse même avoir la moindre apparence équivoque.

Devenu tranquille de tous les côtés, je profitai du loisir et de l'indépendance où je me trouvais pour reprendre mes travaux avec plus de suite. J'achevai cet hiver la Julie, et je l'envoyai à *Rey*, qui la fit imprimer l'année suivante. Cé travail fut cependant encore interrompu par une petite diversion, et même assez désagréable. J'appris qu'on préparait à l'Opéra une nouvelle remise du Devin du village. Outré de voir ces gens-là disposer arrogamment de mon bien, je repris le mémoire que j'avais envoyé à M. d'*Argenson* et qui était demeuré sans réponse ; l'ayant retouché, je le fis remettre par M. *Sellon*, résident de Genève, avec une lettre dont il voulut bien se charger, à M. le comte de *Saint-Florentin*, qui avait remplacé M. d'*Argenson* dans le département de l'opéra. M. de *Saint-Florentin* promit une réponse, et n'en fit aucune. *Duclos* à qui j'écrivis ce que j'avais fait, en parla aux petits-violons, qui offrirent de me rendre, non mon opéra, mais mes entrées dont je ne pouvais plus profiter.

Voyant que je n'avais d'aucun côté aucune justice à espérer, j'abandonnai cette affaire ; et la direction de l'opéra, sans répondre à mes raisons ni les écouter, a continué de disposer, comme de son propre bien, et de faire son profit du Devin du village, qui très-incontestablement n'appartient qu'à moi seul. (*)

Depuis que j'avais secoué le joug de mes tyrans, je menais une vie assez égale et paisible : privé du charme des attachemens trop vifs, j'étais libre du poids de leurs chaînes. Dégoûté des amis protecteurs qui voulaient absolument disposer de ma destinée, et m'asservir à leurs prétendus bienfaits malgré moi, j'étais résolu de m'en tenir désormais aux liaisons de simple bienveillance qui, sans gêner la liberté, font l'agrément de la vie et dont une mise d'égalité fait le fondement. J'en avais de cette espèce autant qu'il m'en fallait pour goûter les douceurs de la liberté, sans en souffrir la dépendance, et si-tôt que j'eus essayé de ce genre de vie, je sentis que c'était celui qui me convenait, à mon âge,

(*) Il lui appartient depuis lors, par un accord qu'elle a fait avec moi tout nouvellement.

pour finir mes jours dans le calme, loin de l'orage, des brouilleries et des tracasseries, où je venais d'être à demi submergé.

Durant mon séjour à l'Hermitage, et depuis mon établissement à Montmorenci, j'avais fait à mon voisinage quelques connaissances qui m'étaient agréables et qui ne m'assujétissaient à rien. A leur tête était le jeune *Loiseau de Mauléon*, qui débutant alors au barreau, ignorait quelle y serait sa place. Je n'eus pas comme lui ce doute. Je lui marquai bientôt la carrière illustre qu'on le voit fournir aujourd'hui. Je lui prédis que s'il se rendait sévère sur le choix des causes, et qu'il ne fût jamais que le défenseur de la justice et de la vertu, son génie élevé par ce sentiment sublime, égalerait celui des plus grands orateurs. Il a suivi mon conseil et il en a senti l'effet. Sa défense de M. *de Portes* est digne de *Démosthène*. Il venait tous les ans à un quart de lieue de l'Hermitage, passer les vacances, à Saint-Brice, dans le fief de Mauléon, appartenant à sa mère, et où jadis avait logé le grand *Bossuet*. Voilà un fief dont une succession de pareils maîtres rendrait la noblesse difficile à soutenir.

J'avais au même village de Saint-Brice;

le libraire *Guérin*, homme d'esprit, lettré, aimable, et de la haute volée dans son état. Il me fit faire aussi connaissance avec *Jean Néaulme*, libraire d'Amsterdam, son correspondant et son ami, qui dans la suite imprima l'Emile.

J'avais plus près encore que Saint-Brice, M. *Maltor*, curé de Groslay, plus fait pour être homme d'Etat et ministre que curé de village, et à qui l'on eût donné tout au moins un diocèse à gouverner, si les talens décidaient des places. Il avait été secrétaire du comte *du Luc*, et avait connu très-particulièrement *Jean-Baptiste Rousseau*. Aussi plein d'estime pour la mémoire de cet illustre banni, que d'horreur pour celle du fourbe qui l'avait perdu, il avait sur l'un et sur l'autre beaucoup d'anecdotes curieuses, que *Séguy* n'avait pas mises dans la vie encore manuscrite du premier; et il m'assurait que le comte *du Luc*, loin d'avoir eu jamais à s'en plaindre, avait conservé jusqu'à la fin de sa vie la plus ardente amitié pour lui. M. *Maltor*, à qui M. de *Vintimille* avait donné cette retraite assez bonne après la mort de son patron, avait été employé jadis dans beaucoup d'affaires, dont il avait, quoique vieux,

la mémoire encore présente et dont il raisonnait très-bien. Sa conversation non moins instructive qu'amusante, ne sentait point son curé de village : il joignait le ton d'un homme du monde aux connaissances d'un homme de cabinet. Il était de tous mes voisins permanens, celui dont la société m'était le plus agréable, et que j'ai eu le plus de regret de quitter.

J'avais à Montmorenci les Oratoriens, et entre autres le P. *Berthier*, professeur de physique, auquel, malgré quelque léger vernis de pédanterie, je m'étais attaché par un certain air de bonhomie que je lui trouvais. J'avais cependant peine à concilier cette grande simplicité avec le désir et l'art qu'il avait de se fourrer par-tout, chez les grands, chez les femmes, chez les dévots, chez les philosophes. Il savait se faire tout à tous. Je me plaisais fort avec lui, j'en parlais à tout le monde. Apparemment ce que j'en disais lui revint. Il me remerciait un jour de l'avoir trouvé bon homme; je trouvai dans son souris je ne sais quoi de sardonique, qui changca totalement sa physionomie à mes yeux, et qui m'est souvent revenu depuis lors dans la mémoire. Je ne peux pas mieux com-

parer ce souris qu'à celui de *Panurge* achetant les moutons de *Dindenaut*. Notre connaissance avait commencé peu de temps après mon arrivée à l'Hermitage, où il me venait voir très-souvent. J'étais déjà établi à Montmorenci, quand il en partit pour retourner demeurer à Paris. Il y voyait souvent Mme. *le Vasseur*. Un jour que je ne pensais à rien moins, il m'écrivit de la part de cette femme pour m'informer que M. *Grimm* offrait de se charger de son entretien, et pour me demander la permission d'accepter cette offre. J'appris qu'elle consistait en une pension de trois cents livres, et que Mme. *le Vasseur* devait venir demeurer à Deuil, entre la Chevrette et Montmorenci. Je ne dirai pas l'impression que fit sur moi cette nouvelle, qui aurait été moins surprenante, si *Grimm* avait eu dix mille livres de rentes, ou quelque relation plus facile à comprendre avec cette femme, et qu'on ne m'eût pas fait un si grand crime de l'avoir amenée à la campagne, où, cependant, il lui plaisait maintenant de la ramener, comme si elle était rajeunie depuis ce temps-là. Je compris que la bonne vieille ne me demandait cette permission, dont elle aurait bien pu se passer si je l'avais refusée,

qu'afin de ne pas s'exposer à perdre ce que je lui donnais de mon côté. Quoique cette charité me parût très-extraordinaire, elle ne me frappa pas alors autant qu'elle a fait dans la suite. Mais quand j'aurais su tout ce que j'ai pénétré depuis, je n'en aurais pas moins donné mon consentement, comme je fis, et comme j'étais obligé de faire, à moins de renchérir sur l'offre de M. *Grimm.* Depuis lors le P. *Berthier* me guérit un peu de l'imputation de bonhomie qui lui avait paru si plaisante, et dont je l'avais si étourdiment chargé.

Ce même P. *Berthier* avait la connaissance de deux hommes qui recherchèrent aussi la mienne, je ne sais pourquoi: car il y avait assurément peu de rapport entre leurs goûts et les miens. C'étaient des enfans de *Melchisédech*, dont on ne connaissait ni le pays, ni la famille, ni problablement le vrai nom. Ils étaient jansénistes et passaient pour des prêtres déguisés, peut-être à cause de leur façon ridicule de porter les rapières auxquelles ils étaient attachés. Le mystère prodigieux qu'ils mettaient à toutes leurs allures, leur donnait un air de chefs de parti, et je n'ai jamais douté qu'ils ne fissent la gazette ecclé-

siastique. L'un, grand, benin, patelin, s'appelait M. *Ferraud* : l'autre, petit, trapu, ricaneur, pointilleux, s'appelait M. *Minard*. Ils se traitaient de cousins. Ils logeaient à Paris, avec d'*Alembert*, chez sa nourrice, appelée Mme. *Rousseau*, et ils avaient pris à Montmorenci un petit appartement pour y passer les étés. Ils fesaient leur ménage eux-mêmes, sans domestiques et sans commissionnaire. Ils avaient alternativement chacun sa semaine pour aller aux provisions, faire la cuisine et balayer la maison. D'ailleurs ils se tenaient assez bien ; nous mangions quelquefois les uns chez les autres. Je ne sais pas pourquoi ils se souciaient de moi ; pour moi, je ne me souciais d'eux, que parce qu'ils jouaient aux échecs, et pour obtenir une pauvre petite partie, j'endurais quatre heures d'ennui. Comme ils se fourraient par-tout et voulaient se mêler de tout, *Thérèse* les appelait les *Commères*, et ce nom leur est demeuré à Montmorenci.

Telles étaient, avec mon hôte M. *Mathas*, qui était un bon homme, mes principales connaissances de campagne. Il m'en restait assez à Paris pour y vivre quand je voudrais avec agrément, hors de la sphère des gens-

de-lettres, où je ne comptais que le seul *Duclos* pour ami; car *De Leyre* était encore trop jeune, et quoiqu'après avoir vu de près les manœuvres de la clique philosophique à mon égard, il s'en fût tout-à-fait détaché, du moins je le crus ainsi, je ne pouvais encore oublier la facilité qu'il avait eue à se faire auprès de moi le porte-voix de tous ces gens-là.

J'avais d'abord mon ancien et respectable ami M. *Roguin*. C'était un ami du bon temps, que je ne devais point à mes écrits, mais à moi-même, et que pour cette raison j'ai toujours conservé. J'avais le bon *Lenieps*, mon compatriote, et sa fille alors vivante, Mme. *Lambert*. J'avais un jeune génevois, appelé *Coindet*, bon garçon, soigneux, officieux, zélé, qui m'était venu voir dès le commencement de ma demeure à l'Hermitage, et sans autre introducteur que lui-même, s'était bientôt établi chez moi. Il avait quelque goût pour le dessin et connaissait les artistes. Il me fut utile pour les estampes de la Julie; il se chargea de la direction des dessins et des planches, et s'acquitta bien de cette commission.

J'avais la maison de M. *Dupin* qui, moins

brillante que durant les beaux jours de Mme. *Dupin*, ne laissait pas d'être encore, par le mérite des maîtres, et par le choix du monde qui s'y rassemblait, une des meilleures maisons de Paris. Comme je ne leur avais préféré personne, que je ne les avais quittés que pour vivre libre, ils n'avaient point cessé de me voir avec amitié, et j'étais sûr d'être en tout temps bien reçu de Mme. *Dupin*. Je la pouvais même compter pour une de mes voisines de campagne, depuis qu'ils s'étaient fait un établissement à Clichy, où j'allais quelquefois passer un jour ou deux, et où j'aurais été davantage, si Mme. *Dupin* et Mme. de *Chenonceaux* avaient vécu de meilleure intelligence. Mais la difficulté de se partager dans la même maison entre deux femmes qui ne sympathisaient pas, m'empêchait de rendre à Mme. *Dupin* des visites aussi fréquentes que je l'aurais voulu; j'avais le plaisir de la voir plus à mon aise à Deuil, presque à ma porte, où elle avait loué une petite maison, et même chez moi, où elle me venait voir assez souvent.

J'avais Mme. de *Créqui* qui, s'étant jetée dans la haute dévotion, avait cessé de voir les d'*Alembert*, les *Marmontel*, et la plupart

des gens-de-lettres, excepté, je crois, l'abbé *Trublet*, manière alors de demi-caffard, dont elle était même assez ennuyée. Pour moi, qu'elle avait recherché, je ne perdis ni sa bienveillance ni sa correspondance. Elle m'envoya des poulardes du Mans aux étrennes, et sa partie était faite pour venir me voir l'année suivante, quand un voyage de Mme. de *Luxembourg* croisa le sien. Je lui dois ici une place à part; elle en aura toujours une distinguée dans mes souvenirs.

J'avais un homme, qu'excepté *Roguin*, j'aurais dû mettre le premier en compte : mon ancien confrère et ami de *Carrio*, ci-devant secrétaire titulaire de l'ambassade d'Espagne à Venise, puis en Suède, où il fut par sa cour chargé des affaires, et enfin nommé réellement secrétaire d'ambassade à Paris. Il me vint surprendre à Montmorenci lorsque je m'y attendais le moins. Il était décoré d'un ordre d'Espagne, dont j'ai oublié le nom, avec une belle croix en pierreries. Il avait été obligé, dans ses preuves, d'ajouter une lettre à son nom de *Carrio*, et portait celui du chevalier de *Carrion*. Je le trouvai toujours le même, le même excellent cœur, l'esprit de jour en jour plus aimable. J'aurais repris

avec lui la même intimité qu'auparavant, si *Coindet* s'interposant entre nous à son ordinaire, n'eût profité de mon éloignement pour s'insinuer à ma place et en mon nom dans sa confiance, et me supplanter à force de zèle à me servir.

La mémoire de *Carrion* me rappelle celle d'un de mes voisins de campagne, dont j'aurais d'autant plus de tort de ne pas parler, que j'en ai à confesser un bien inexcusable envers lui. C'était l'honnête M. *le Blond*, qui m'avait rendu service à Venise, et qui, étant venu faire un voyage en France avec sa famille, avait loué une maison de campagne à la Briche, non loin de Montmorenci (*). Si-tôt que j'appris qu'il était mon voisin, j'en fus dans la joie de mon cœur, et me fis encore plus une fête qu'un devoir d'aller lui rendre visite. Je partis pour cela dès le lendemain. Je fus rencontré par des gens qui me venaient voir moi-même, et avec lesquels il fallut retourner. Deux jours après je pars

(*) Quand j'écrivais ceci, plein de mon ancienne et aveugle confiance, j'étais bien loin de soupçonner le vrai motif et l'effet de ce voyage de Paris.

encore; il avait dîné à Paris avec toute sa famille. Une troisième fois il était chez lui : j'entendis des voix de femmes, je vis à la porte un carrosse qui me fit peur. Je voulais du moins, pour la première fois, le voir à mon aise, et causer avec lui de nos anciennes liaisons. Enfin, je remis si bien ma visite de jour à autre, que la honte de remplir si tard un pareil devoir, fit que je ne le remplis point du tout : après avoir osé tant attendre, je n'osai plus me montrer. Cette négligence, dont M. *le Blond* ne put qu'être justement indigné, donna, vis-à-vis de lui, l'air de l'ingratitude à ma paresse, et cependant, je sentais mon cœur si peu coupable, que si j'avais pu faire à M. *le Blond* quelque vrai plaisir, même à son insçu, je suis bien sûr qu'il ne m'eût pas trouvé paresseux. Mais l'indolence, la négligence et les délais dans les petits devoirs à remplir, m'ont fait plus de tort que de grands vices. Mes pires fautes ont été d'omission : j'ai rarement fait ce qu'il ne fallait pas faire, et malheureusement j'ai plus rarement encore fait ce qu'il fallait.

Puisque me voilà revenu à mes connaissances de Venise, je n'en dois pas oublier une qui s'y rapporte, et que je n'avais interrom-

pue, ainsi que les autres, que depuis beaucoup moins de temps. C'est celle de M. de *Jonville*, qui avait continué, depuis son retour de Gènes, à me faire beaucoup d'amitié. Il aimait fort à me voir et à causer avec moi d'affaires d'Italie et des folies de M. de *Montaigu*, dont il savait de son côté bien des traits par les bureaux des affaires étrangères, dans lesquels il avait beaucoup de liaisons. J'eus le plaisir aussi de revoir chez lui mon ancien camarade *Dupont*, qui avait acheté une charge dans sa province, et dont les affaires le ramenaient quelquefois à Paris. M. de *Jonville* devint peu-à-peu si empressé de m'avoir, qu'il en devint même gênant : et quoique nous logeassions dans des quartiers fort éloignés, il y avait du bruit entre nous, quand je passais une semaine entière sans aller dîner chez lui. Quand il allait à Jonville, il m'y voulait toujours emmener ; mais y étant une fois allé passer huit jours, qui me parurent fort longs, je n'y voulus plus retourner. M. de *Jonville* était assurément un honnête et galant homme ; aimable même à certains égards, mais il avait peu d'esprit, il était beau, tant soit peu Narcisse, et passablement ennuyeux. Il avait un recueil singulier, et peut-être unique au

monde, dont il s'occupait beaucoup, dont il occupait aussi ses hôtes qui, quelquefois s'en amusaient moins que lui. C'était une collection très-complète de tous les vaudevilles de la cour et de Paris, depuis plus de cinquante ans, où l'on trouvait beaucoup d'anecdotes, qu'on aurait inutilement cherchées ailleurs. Voilà des mémoires pour l'histoire de France, dont on ne s'aviserait guère chez toute autre nation.

Un jour, au fort de notre meilleure intelligence, il me fit un accueil si froid, si glaçant, si peu dans son ton ordinaire, qu'après lui avoir donné occasion de s'expliquer, et même l'en avoir prié, je sortis de chez lui avec la résolution, que j'ai tenue, de n'y plus remettre les pieds; car on ne me voit guère où j'ai été une fois mal reçu, et il n'y avait point ici de *Diderot* qui plaidât pour M. de *Jonville*. Je cherchai vainement dans ma tête quel tort je pouvais avoir avec lui: je ne trouvai rien. J'étais sûr de n'avoir jamais parlé de lui ni des siens que de la façon la plus honorable; car je lui étais sincèrement attaché; et outre que je n'en avais que du bien à dire, ma plus inviolable maxime a toujours

toujours été de ne parler qu'avec honneur des maisons que je fréquentais.

Enfin à force de ruminer, voici ce que je conjecturai. La dernière fois que nous nous étions vus, il m'avait donné à souper chez des filles de sa connaissance avec deux ou trois commis des affaires étrangères, gens très-aimables, et qui n'avaient point du tout l'air ni le ton libertin : et je puis jurer que de mon côté la soirée se passa à méditer assez tristement sur le malheureux sort de ces créatures. Je ne payai pas mon écot, parce que M. de *Jonville* nous donnait à souper, et je ne donnai rien à ces filles, parce que je ne leur fis point gagner, comme à la *Padoana*, le payement que j'aurais pu leur offrir. Nous sortîmes tous assez gais et de très-bonne intelligence. Sans être retourné chez ces filles, j'allai trois ou quatre jours après dîner chez M. de *Jonville* que je n'avais pas revu depuis lors, et qui me fit l'accueil que j'ai dit. N'en pouvant imaginer d'autre cause que quelque mal-entendu relatif à ce souper, et voyant qu'il ne voulait pas s'expliquer, je pris mon parti et cessai de le voir ; mais je continuai de lui envoyer mes ouvrages : il me fit faire souvent des complimens ; et l'ayant un jour rencontré au

chauffoir de la comédie, il me fit, sur ce que je n'allais plus le voir, des reproches obligeans, qui ne m'y ramenèrent pas. Ainsi cette affaire avait plus l'air d'une bouderie que d'une rupture. Toutefois ne l'ayant pas revu et n'ayant plus ouï parler de lui depuis lors, il eût éte trop tard pour y retourner au bout d'une interruption de plusieurs années. Voilà pourquoi M. de *Jonville* n'entre point ici dans ma liste, quoique j'eusse assez longtemps fréquenté sa maison.

Je n'enflerai point la même liste de beaucoup d'autres connaissances moins familières, ou qui par mon absence, avaient cessé de l'être, et que je ne laissai pas de voir quelquefois en campagne, tant chez moi qu'à mon voisinage; telles, par exemple, que les abbés de *Condillac*, de *Mably*, MM. de *Mairan*, de *la Live*, de *Boigelon*, *Vatelet*, *Ancelet*, et d'autres qu'il serait trop long de nommer. Je passerai légèrement aussi sur celle de M. de *Margency*, gentilhomme ordinaire du roi, ancien membre de la cotterie *Holbachique* qu'il avait quittée ainsi que moi, et ancien ami de Mme. d'*Epinay*, dont il s'était détaché ainsi que moi, ni sur celle de son ami *Desmahis*, auteur célèbre, mais éphémère, de la comédie

de l'Impertinent. Le premier était mon voisin de campagne, sa terre de Margency étant près de Montmorenoi. Nous étions d'anciennes connaissances ; mais le voisinage et une certaine conformité d'expériences, nous rapprochèrent davantage. Le second mourut peu après. Il avait du mérite et de l'esprit, mais il était un peu l'original de sa comédie, un peu fat auprès des femmes, et n'en fut pas extrêmement regretté.

Mais je ne puis omettre une correspondance nouvelle de ce temps-là, qui a trop influé sur le reste de ma vie, pour que je néglige d'en marquer le commencement. Il s'agit de M. de *Lamoignon de Malesherbes*, premier président de la cour des Aides, chargé pour lors de la librairie, qu'il gouvernait avec autant de lumières que de douceur, et à la grande satisfaction des gens-de-lettres. Je ne l'avais pas été voir à Paris une seule fois ; cependant j'avais toujours éprouvé de sa part les facilités les plus obligeantes, quant à la censure, et je savais qu'en plus d'une occasion il avait fort mal mené ceux qui écrivaient contre moi. J'eus de nouvelles preuves de ses bontés au sujet de l'impression de la Julie ; car les épreuves d'un si grand

ouvrage étant fort coûteuses à faire venir d'Amsterdam par la poste, il permit, ayant ses ports francs, qu'elles lui fussent adressées, et il me les envoyait franches aussi sous le contre-seing de M. le chancelier son père. Quand l'ouvrage fut imprimé, il n'en permit le débit dans le royaume qu'en suite d'une édition qu'il en fit faire à mon profit, malgré moi-même : comme ce profit eût été de ma part un vol fait à Rey à qui j'avais vendu mon manuscrit, non-seulement je ne voulus point accepter le présent qui m'était destiné pour cela, sans son aveu, qu'il accorda très-généreusement; mais je voulus partager avec lui les cent pistoles à quoi monta ce présent et dont il ne voulut rien. Pour ces cent pistoles, j'eus le désagrément dont M. *de Malesherbes* ne m'avait pas prévenu, de voir horriblement mutiler mon ouvrage, et empêcher le débit de la bonne édition, jusqu'à ce que la mauvaise fût écoulée.

J'ai toujours regardé M. *de Malesherbes* comme un homme d'une droiture à toute épreuve. Jamais rien de ce qui m'est arrivé ne m'a fait douter un moment de sa probité: mais aussi faible qu'honnête, il nuit quelquefois aux gens pour lesquels il s'intéresse,

à force de les vouloir préserver. Non-seulement il fit retrancher plus de cent pages dans l'édition de Paris ; mais il fit un retranchement que l'auteur seul pouvait se permettre, dans l'exemplaire de la bonne édition qu'il envoya à Mme. de *Pompadour*. Il est dit quelque part dans cet ouvrage, que la femme d'un charbonnier est plus digne de respect que la maîtresse d'un prince. Cette phrase m'était venue dans la chaleur de la composition, sans aucune application, je le jure. En relisant l'ouvrage, je vis qu'on ferait cette application. Cependant, par la très-imprudente maxime de ne rien ôter, par égard aux applications qu'on pouvait faire, quand j'avais dans ma conscience le témoignage de ne les avoir pas faites en écrivant, je ne voulus point ôter cette phrase, et je me contentai de substituer le mot prince au mot roi, que j'avais d'abord mis. Cet adoucissement ne parut pas suffisant à M. de *Malesherbes* : il retrancha la phrase entière dans un carton qu'il fit imprimer exprès, et coller aussi proprement qu'il fut possible dans l'exemplaire de Mme. de *Pompadour*. Elle n'ignora pas ce tour de passe-passe. Il se trouva de bonnes ames qui l'en instruisirent. Pour moi,

je ne l'appris que long-temps après, lorsque je commençais d'en sentir les suites.

N'est-ce point encore ici la première origine de la haine couverte, mais implacable, d'une autre Dame, qui était dans un cas pareil, sans que j'en susse rien, ni même que je la connusse quand j'écrivis ce passage? Quand le livre se publia, la connaissance était faite et j'étais très-inquiet. Je le dis au chevalier de *Lorenzy* qui se moqua de moi, et m'assura que cette Dame en était si peu offensée qu'elle n'y avait pas même fait attention. Je le crus, un peu légèrement peut-être, et je me tranquillisai fort mal-à-propos.

Je reçus à l'entrée de l'hiver une nouvelle marque des bontés de M. de *Malesherbes*, à laquelle je fus fort sensible, quoique je ne jugeasse pas à propos d'en profiter. Il y avait une place vacante dans le journal des savans. *Margency* m'écrivit pour me la proposer comme de lui-même. Mais il me fut aisé de comprendre, par le tour de sa lettre, qu'il était instruit et autorisé; et lui-même me marqua dans la suite qu'il avait été chargé de me faire cette offre. Le travail de cette place était peu de chose. Il ne s'agissait que de deux extraits par mois dont on m'appor-

terait les livres, sans être obligé jamais à aucun voyage de Paris, pas même pour faire au magistrat une visite de remercîment. J'entrais par-là dans une société de gens-de-lettres du premier mérite, MM. de *Mairan*, *Clairaut*, de *Guignes*, et l'abbé *Barthelemy*, dont la connaissance était déjà faite avec les deux premiers, et très-bonne à faire avec les deux autres. Enfin, pour un travail si peu pénible, et que je pouvais faire si commodément, il y avait un honoraire de huit cents francs attaché à cette place. Je fus indécis quelques heures avant que de me déterminer, et je puis jurer que ce ne fut que par la crainte de fâcher *Margency*, et de déplaire à M. de *Malesherbes*. Mais enfin la gêne insupportable de ne pouvoir travailler à mon heure et d'être commandé par le temps; bien plus encore la certitude de mal remplir les fonctions dont il fallait me charger, l'emportèrent sur tout, et me déterminèrent à refuser une place pour laquelle je n'étais pas propre. Je savais que tout mon talent ne venait que d'une certaine chaleur d'ame sur les matières que j'avais à traiter, et qu'il n'y avait que l'amour du grand, du vrai, du beau qui pût animer mon génie; et que m'auraient importé

les sujets de la plupart des livres que j'aurais à extraire, et les livres mêmes ! Mon indifférence pour la chose eût glacé ma plume et abruti mon esprit. On s'imaginait que je pouvais écrire par métier comme tous les autres gens-de-lettres, au-lieu que je ne sus jamais écrire que par passion. Ce n'était assurément pas là ce qu'il fallait au journal des savans. J'écrivis donc à *Margency* une lettre de remercîment, tournée avec toute l'honnêteté possible, dans laquelle je lui fis si bien le détail de mes raisons, qu'il ne se peut pas que ni lui, ni M. de *Malesherbes* aient cru qu'il entrât ni humeur ni orgueil dans mon refus. Aussi l'approuvèrent-ils l'un et l'autre, sans m'en faire moins bon visage, et le secret fut si bien gardé sur cette affaire, que le public n'en a jamais eu le moindre vent.

Cette proposition ne venait pas dans un moment favorable pour la faire agréer : car, depuis quelque temps, je formais le projet de quitter tout-à-fait la littérature, et surtout le métier d'auteur. Tout ce qui venait de m'arriver m'avait absolument dégoûté des gens-de-lettres, et j'avais éprouvé qu'il était impossible de courir la même carrière sans

avoir quelques liaisons avec eux. Je ne l'étais guère moins des gens du monde ; et en général de la vie mixte que je venais de mener, moitié à moi-même, et moitié à des sociétés pour lesquelles je n'étais point fait. Je sentais plus que jamais, et par une constante expérience, que toute association inégale est toujours désavantageuse au parti faible. Vivant avec des gens opulens et d'un autre état que celui que j'avais choisi, sans tenir maison comme eux, j'étais obligé de les imiter en bien des choses ; et de menues dépenses qui n'étaient rien pour eux, étaient pour moi non moins ruineuses qu'indispensables. Qu'un autre homme aille dans une maison de campagne, il est servi par son laquais, tant à table que dans sa chambre : il l'envoie chercher tout ce dont il a besoin ; n'ayant rien à faire directement avec les gens de la maison, ne les voyant même pas, il ne leur donne des étrennes que quand et comme il lui plaît ; mais moi, seul, sans domestique, j'étais à la merci de ceux de la maison, dont il fallait nécessairement capter les bonnes grâces pour n'avoir pas beaucoup à souffrir ; et traité comme l'égal de leur maître, il en fallait aussi traiter les gens comme tel, et

même faire pour eux plus qu'un autre, parce qu'en effet j'en avais bien plus besoin. Passe encore quand il y a peu de domestiques ; mais dans les maisons où j'allais, il y en avait beaucoup, tous très-rogues, très-fripons, très-alertes, j'entends pour leur intérêt, et les coquins savaient faire ensorte que j'avais successivement besoin de tous. Les femmes de Paris qui ont tant d'esprit, n'ont aucune idée juste sur cet article ; et à force de vouloir économiser ma bourse, elles me ruinaient. Si je soupais en ville un peu loin de chez moi, au-lieu de souffrir que j'envoyasse chercher un fiacre, la dame de la maison fesait mettre des chevaux pour me ramener. Elle était fort aise de m'épargner les vingt-quatre sous du fiacre. Quant à l'écu que je donnais au laquais ou au cocher, elle n'y songeait pas. Une femme m'écrivait-elle de Paris à l'Hermitage ou à Montmorenci ; ayant regret aux quatre sous de port que sa lettre m'aurait coûtés, elle me l'envoyait par un de ses gens qui arrivait à pied tout en nage, et à qui je donnais à dîner et un écu qu'il avait assurément bien gagné. Me proposait-elle d'aller passer huit ou quinze jours à sa campagne : elle se disait en elle-même, ce

sera toujours une économie pour ce pauvre garçon ; pendant ce temps-là sa nourriture ne lui coûtera rien. Elle ne songeait pas qu'aussi, durant ce temps-là, je ne travaillais point, que mon ménage, et mon loyer, et mon linge et mes habits n'en allaient pas moins, que je payais mon barbier à double, et qu'il ne laissait pas de m'en coûter chez elle plus qu'il ne m'en aurait coûté chez moi ; quoique je bornasse mes petites largesses aux seules maisons où je vivais d'habitude, elles ne laissaient pas de m'être ruineuses. Je puis assurer que j'ai bien versé vingt-cinq écus chez Mme. d'*Houdetôt* à Eaubonne, où je n'ai couché que quatre ou cinq fois, et plus de cent pistoles, tant à Epinay qu'à la Chevrette, pendant les cinq ou six ans que j'y fus le plus assidu. Ces dépenses sont inévitables pour un homme de mon humeur, qui ne sait se pourvoir de rien, ni s'ingénier sur rien, ni supporter l'aspect d'un valet qui grogne et qui vous sert en rechignant. Chez Mme. *Dupin* même où j'étais de la maison, et où je rendais mille services aux domestiques, je n'ai jamais reçu les leurs qu'à la pointe de mon argent. Dans la suite il a fallu renoncer tout-à-fait à ces petites libé-

ralités que ma situation ne m'a plus permis de faire, et je vins à sentir bien plus durement encore l'inconvénient de fréquenter des gens d'une autre condition que la mienne.

Encore si cette vie eût été de mon goût, je me serais consolé d'une dépense onéreuse, consacrée aux plaisirs : mais se ruiner pour s'ennuyer, était trop insupportable ; et j'avais si bien senti le poids de ce train de vie que, profitant de l'intervalle de liberté où je me trouvais pour lors, j'étais déterminé à le perpétuer, à renoncer totalement à la grande société, à la composition des livres, à tout commerce de littérature, et à me renfermer pour le reste de mes jours dans la sphère étroite et paisible pour laquelle je me sentais né.

Le produit de la lettre à d'*Alembert*, et de la Nouvelle Héloïse, avait un peu remonté mes finances qui s'étaient fort épuisées à l'Hermitage. Je me voyais environ mille écus devant moi. L'Emile, auquel je m'étais mis tout de bon quand j'eus achevé l'Héloïse, était fort avancé, et son produit devait au moins doubler cette somme. Je formai le projet de placer ce fonds de manière à me faire une petite rente viagère qui pût, avec

ma

ma copie, me faire subsister sans plus écrire. J'avais encore deux ouvrages sur le chantier. Le premier était mes Institutions politiques. J'examinai l'état de ce livre, et je trouvai qu'il demandait encore plusieurs années de travail. Je n'eus pas le courage de le poursuivre et d'attendre qu'il fût achevé pour exécuter ma résolution. Ainsi renonçant à cet ouvrage, je résolus d'en tirer ce qui pouvait se détacher, puis de brûler tout le reste; et poussant ce travail avec zèle, sans interrompre celui de l'Emile, je mis, en moins de deux ans, la dernière main au Contrat Social.

Restait le Dictionnaire de musique. C'était un travail de manœuvre qui pouvait se faire en tout temps; et qui n'avait pour objet qu'un produit pécuniaire. Je me réservai de l'abandonner ou de l'achever à mon aise, selon que mes autres ressources rassemblées me rendraient celle-là nécessaire ou superflue. A l'égard de la morale sensitive dont l'entreprise était restée en esquisse, je l'abandonnai totalement.

Comme j'avais en dernier projet, si je pouvais me passer tout-à-fait de la copie, celui de m'éloigner de Paris où l'affluence des sur-

venans rendait ma subsistance coûteuse, et m'ôtait le temps d'y pourvoir, pour prévenir dans ma retraite l'ennui dans lequel on dit que tombe un auteur quand il a quitté la plume, je me réservais une occupation qui pût remplir le vide de ma solitude, sans me tenter de plus rien faire imprimer de mon vivant. Je ne sais par quelle fantaisie *Rey* me pressait depuis long-temps d'écrire les mémoires de ma vie. Quoiqu'ils ne fussent pas jusqu'alors fort intéressans par les faits, je sentis qu'ils pouvaient le devenir par la franchise que j'étais capable d'y mettre, et je résolus d'en faire un ouvrage unique par une véracité sans exemple, afin qu'au moins une fois on pût voir un homme tel qu'il était en dedans. J'avais toujours ri de la fausse naïveté de *Montagne* qui, fesant semblant d'avouer ses défauts, a grand soin de ne s'en donner que d'aimables. Tandis que je sentais moi, qui me suis cru toujours, et qui me crois encore, à tout prendre, le meilleur des hommes, qu'il n'y a point d'intérieur humain, si pur qu'il puisse être, qui ne recèle quelque vice odieux. Je savais qu'on me peignait dans le public sous des traits si peu semblables aux miens, et quelquefois si difformes, que, malgré le mal dont

je ne voulais rien taire, je ne pouvais que gagner encore à me montrer tel que j'étais. D'ailleurs cela ne se pouvant faire sans laisser voir aussi d'autres gens tels qu'ils étaient, et par conséquent cet ouvrage ne pouvant paraître qu'après ma mort et celle de beaucoup d'autres, cela m'enhardissait davantage à faire mes Confessions dont jamais je n'aurais à rougir devant personne. Je résolus donc de consacrer mes loisirs à bien exécuter cette entreprise, et je me mis à recueillir les lettres et papiers qui pouvaient guider ou réveiller ma mémoire, regrettant fort tout ce que j'avais déchiré, brûlé, perdu jusqu'alors.

Ce projet de retraite absolue, un des plus sensés que j'eusse jamais fait, était fortement empreint dans mon esprit; et déjà je travaillais à son exécution quand le ciel, qui me préparait une autre destinée, me jeta dans un nouveau tourbillon.

Montmorenci, cet ancien et beau patrimoine de l'illustre maison de ce nom, ne lui appartient plus depuis la confiscation. Il a passé, par la sœur du duc *Henri*, dans la maison de *Condé* qui a changé le nom de *Montmorenci* en celui d'*Anguien*; et ce duché n'a d'autre château qu'une vieille tour où

l'on tient les archives et où l'on reçoit les hommages des vassaux. Mais on voit à Montmorenci ou Anguien une maison particulière, bâtie par *Croisat*, dit *le pauvre*, laquelle ayant la magnificence des plus superbes châteaux, en mérite et en porte le nom. L'aspect imposant de ce bel édifice, la terrasse sur laquelle il est bâti, sa vue, unique peut-être au monde, son vaste salon peint d'une excellente main, son jardin planté par le célèbre *le Nôtre*, tout cela forme un tout dont la majesté frappante a pourtant je ne sais quoi de simple, qui soutient et nourrit l'admiration. M. le maréchal duc de *Luxembourg*, qui occupait alors cette maison, venait tous les ans dans ce pays, où jadis ses pères étaient les maîtres, passer en deux fois cinq ou six semaines, comme simple habitant, mais avec un éclat qui ne dégénérait point de l'ancienne splendeur de sa maison. Au premier voyage qu'il y fit depuis mon établissement à Montmorenci, M. et Mme. la maréchale envoyèrent un valet de chambre me faire compliment de leur part, et m'inviter à souper chez eux toutes les fois que cela me ferait plaisir. A chaque fois qu'ils revinrent, ils ne manquèrent point

de réitérer le même compliment et la même invitation. Cela me rapelait Mme. de *Buzenval* m'envoyant dîner à l'office. Les temps étaient changés, mais j'étais demeuré le même. Je ne voulais point qu'on m'envoyât dîner à l'office, et je me souciais peu de la table des grands. J'aurais mieux aimé qu'ils me laissassent pour ce que j'étais, sans me fêter et sans m'avilir. Je répondis honnêtement et respectueusement aux politesses de M. et Mme. de *Luxembourg ;* mais je n'acceptai point leurs offres ; et tant mes incommodités que mon humeur timide et mon embarras à parler, me fesant frémir à la seule idée de me présenter dans une assemblée de gens de la cour, je n'allai pas même au château faire une visite de remercîment, quoique je comprisse assez que c'était ce qu'on cherchait, et que tout cet empressement était plutôt une affaire de curiosité que de bienveillance.

Cependant les avances continuèrent et allèrent même en augmentant. Mme. la comtesse de *Boufflers*, qui était fort liée avec Mme. la maréchale, étant venue à Montmorenci, envoya savoir de mes nouvelles, et me proposer de me venir voir. Je répondis comme je devais, mais je ne démarrai point. Au voyage,

de Pâques de l'année suivante de 1759, le chevalier de *Lorenzy* qui était de la cour de M. le prince de *Conti* et de la société de Mme. de *Luxembourg*, vint me voir plusieurs fois. Nous fîmes connaissance ; il me pressa d'aller au château : je n'en fis rien. Enfin, un après-midi que je ne songeais à rien moins, je vis arriver M. le maréchal de *Luxembourg* suivi de cinq ou six personnes. Pour lors il n'y eut plus de moyen de m'en dédire, et je ne pus éviter, sous peine d'être un arrogant et un mal-appris, de lui rendre sa visite et d'aller faire ma cour à Mme. la maréchale, de la part de laquelle il m'avait comblé des choses les plus obligeantes. Ainsi commencèrent, sous de funestes auspices, des liaisons dont je ne pus plus long-temps me défendre, mais qu'un pressentiment trop bien fondé, me fit redouter jusqu'à ce que j'y fusse engagé.

Je craignais excessivement Mme. de *Luxembourg*. Je savais qu'elle était aimable. Je l'avais vue plusieurs fois au spectacle et chez Mme. *Dupin*, il y avait dix ou douze ans, lorsqu'elle était duchesse de *Boufflers*, et qu'elle brillait encore de sa première beauté. Mais elle passait pour maligne ; et dans une aussi grande dame, cette réputation me fesait

trembler. A peine l'eus-je vue, que je fus subjugué. Je la trouvai charmante, de ce charme à l'épreuve du temps, le plus fait pour agir sur mon cœur. Je m'attendais à lui trouver un entretien mordant et plein d'épigrammes. Ce n'était point cela; c'était beaucoup mieux. La conversation de Mme de *Luxembourg* ne pétille pas d'esprit; ce ne sont pas des saillies, et ce n'est pas même proprement de la finesse; mais c'est une délicatesse exquise qui ne frappe jamais et qui plaît toujours. Ses flatteries sont d'autant plus enivrantes qu'elles sont plus simples: on dirait qu'elles lui échappent sans qu'elle y pense, et que c'est son cœur qui s'épanche, uniquement parce qu'il est trop rempli. Je crus m'appercevoir dès la première visite, que malgré mon air gauche et mes lourdes phrases, je ne lui déplaisais pas. Toutes les femmes de la cour savent vous persuader cela quand elles veulent, vrai ou non; mais toutes ne savent pas, comme Mme. de *Luxembourg*, vous rendre cette persuasion si douce qu'on ne s'avise plus d'en vouloir douter. Dès le premier jour ma confiance en elle eût été aussi entière qu'elle ne tarda pas à le devenir, si Mme. la duchesse de *Montmorenci* sa belle-

fille, jeune folle, assez maligne aussi, ne se fût avisée de m'entreprendre, et tout au travers de force éloges de sa maman et de feintes agaceries pour son propre compte, ne m'eût mis en doute si je n'étais pas persiflé.

Je me serais peut-être difficilement rassuré sur cette crainte auprès des deux dames, si les extrêmes bontés de M. le maréchal ne m'eussent confirmé que les leurs étaient sérieuses. Rien de plus surprenant, vu mon caractère timide, que la promptitude avec laquelle je le pris au mot, sur le pied d'égalité où il voulut se mettre avec moi, si ce n'est peut-être celle avec laquelle il me prit au mot lui-même sur l'indépendance absolue dans laquelle je voulais vivre. Persuadés l'un et l'autre que j'avais raison d'être content de mon état, et de n'en vouloir pas changer, ni lui ni Mme. de *Luxembourg* n'ont paru vouloir s'occuper un instant de ma bourse ou de ma fortune. Quoique je ne pusse douter du tendre intérêt qu'ils prenaient à moi tous les deux, jamais ils ne m'ont proposé de place et ne m'ont offert leur crédit, si ce n'est une seule fois que Mme. de *Luxembourg* parut désirer que je voulusse entrer à l'académie française. J'alléguai ma religion ;

elle me dit que ce n'était pas un obstacle, ou qu'elle s'engageait à le lever. Je répondis que quelque honneur que ce fût pour moi d'être membre d'un corps si illustre, ayant refusé à M. de *Tressan*, et en quelque sorte au roi de Pologne, d'entrer dans l'académie de Nancy, je ne pouvais plus honnêtement entrer dans aucune. Mme. de *Luxembourg* n'insista pas, et il n'en fut plus reparlé. Cette simplicité de commerce avec de si grands seigneurs, et qui pouvaient tout en ma faveur, M. de *Luxembourg* étant et méritant bien d'être l'ami particulier du roi, contraste bien singulièrement avec les continuels soucis; non moins importuns qu'officieux des amis protecteurs que je venais de quitter, et qui cherchaient moins à me servir qu'à m'avilir.

Quand M. le maréchal m'était venu voir à Mont-Louis, je l'avais reçu avec peine lui et sa suite, dans mon unique chambre, non parce que je fus obligé de le faire asseoir au milieu de mes assiettes sales et de mes pots cassés, mais parce que mon plancher pourri tombait en ruine, et que je craignais que le poids de sa suite ne l'effrondrât tout-à-fait. Moins occupé de mon propre danger que de celui que l'affabilité de ce bon seigneur lui

fesait courir, je me hâtai de le tirer de là, pour le mener, malgré le froid qu'il fesait encore, à mon donjon, tout ouvert et sans cheminée. Quand il y fut, je lui dis la raison qui m'avait engagé à l'y conduire : il la redit à Mme. la maréchale, et l'un et l'autre me pressèrent, en attendant qu'on referait mon plancher, d'accepter un logement au château, ou, si je l'aimais mieux, dans un édifice isolé qui était au milieu du parc, et qu'on appelait le petit château. Cette demeure enchantée mérite qu'on en parle.

Le parc ou jardin de Montmorenci n'est pas en plaine comme celui de la Chevrette. Il est inégal, montueux, mêlé de collines et d'enfoncemens, dont l'habile artiste a tiré parti pour varier les bosquets, les ornemens, les eaux, les points de vue, et multiplier, pour ainsi dire, à force d'art et de génie, un espace en lui-même assez resserré. Ce parc est couronné dans le haut par la terrasse et le château; dans le bas il forme une gorge qui s'ouvre et s'élargit vers la vallée, et dont l'angle est rempli par une grande pièce d'eau. Entre l'orangerie qui occupe cet élargissement et cette pièce d'eau entourée de côteaux bien décorés, de bosquets et d'arbres,

est le petit château dont j'ai parlé. Cet édifice et le terrain qui l'entoure, appartenait jadis au célèbre *le Brun* qui se plut à le bâtir et le décorer avec ce goût exquis d'ornemens et d'architecture dont ce grand peintre s'était nourri. Ce château depuis lors a été rebâti, mais toujours sur le dessin du premier maître. Il est petit, simple, mais élégant. Comme il est dans un fond entre le bassin de l'orangerie et la grande pièce d'eau, par conséquent sujet à l'humidité, on l'a percé dans son milieu d'un péristile à jour entre deux étages de colonnes, par lequel l'air jouant dans tout l'édifice, le maintient sec malgré sa situation. Quand on regarde ce bâtiment de la hauteur opposée qui lui fait perspective, il paraît absolument environné d'eau, et l'on croit voir une île enchantée, ou la plus jolie des trois îles Borromée, appelée *Isola bella* dans le lac Majeur.

Ce fut dans cet édifice solitaire qu'on me donna le choix d'un des quatre appartemens complets qu'il contient, outre le rez-de-chaussée composé d'une salle de bal, d'une salle de billard et d'une cuisine. Je pris le plus petit et le plus simple au-dessus de la cuisine que j'eus aussi. Il était d'une propreté

charmante ; l'ameublement en était blanc et bleu. C'est dans cette profonde et délicieuse solitude qu'au milieu des bois et des eaux, aux concerts des oiseaux de toute espèce, au parfum de la fleur d'orange, je composai dans une continuelle extase, le cinquième livre d'Emile, dont je dus en grande partie le coloris assez frais à la vive impression du local où je l'écrivais.

Avec quel empressement je courais tous les matins, au lever du soleil, respirer un air embaumé sur le péristile ! Quel bon café au lait j'y prenais tête-à-tête avec ma *Thérèse !* Ma chatte et mon chien nous fesaient compagnie. Ce seul cortége m'eût suffi pour toute ma vie, sans éprouver jamais un moment d'ennui. J'étais là dans le paradis terrestre ; j'y vivais avec autant d'innocence, et j'y goûtais le même bonheur.

Au voyage de juillet, M. et Mme. de *Luxembourg* me marquèrent tant d'attentions, et me firent tant de caresses, que, logé chez eux et comblé de leurs bontés, je ne pus moins faire que d'y répondre en les voyant assidument. Je ne les quittais presque point : j'allais le matin faire ma cour à Mme. la maréchale ; j'y dînais ; j'allais

l'après-midi me promener avec M. le maréchal, mais je n'y soupais pas à cause du grand monde, et qu'on y soupait trop tard pour moi. Jusqu'alors tout était convenable, et il n'y avait point de mal encore si j'avais su m'en tenir là. Mais je n'ai jamais su garder un milieu dans mes attachemens, et remplir simplement des devoirs de société. J'ai toujours été tout ou rien : bientôt je fus tout; et me voyant fêté, gâté par des personnes de cette considération, je passai les bornes, et me pris pour eux d'une amitié qu'il n'est permis d'avoir que pour ses égaux. J'en mis toute la familiarité dans mes manières, tandis qu'ils ne se relâchèrent jamais dans les leurs de la politesse à laquelle ils m'avaient accoutumé. Je n'ai pourtant jamais été très à mon aise avec Mme. la maréchale. Quoique je ne fusse pas parfaitement rassuré sur son caractère, je la redoutais moins que son esprit. C'était par-là sur-tout qu'elle m'en imposait. Je savais qu'elle était difficile en conversations, et qu'elle avait droit de l'être. Je savais que les femmes et sur-tout les grandes dames, veulent absolument être amusées, qu'il vaudrait mieux les offenser que les ennuyer, et je jugeais par ses commentaires

sur ce qu'avaient dit les gens qui venaient de partir, de ce qu'elle devait penser de mes balourdises. Je m'avisai un supplément pour me sauver auprès d'elle l'embarras de parler : ce fut de lire. Elle avait ouï parler de la Julie ; elle savait qu'on l'imprimait ; elle marqua de l'empressement de voir cet ouvrage. J'offris de le lui lire : elle accepta. Tous les matins je me rendais chez elle sur les dix heures ; M. de *Luxembourg* y venait : on fermait la porte : je lisais à côté de son lit, et je compassais si bien mes lectures, qu'il y en aurait eu pour tout le voyage, quand même il n'aurait pas été interrompu (*). Le succès de cet expédient passa mon attente. Mme. de *Luxembourg* s'engoua de la Julie et de son auteur : elle ne parlait que de moi, ne s'occupait que de moi, me disait des douceurs toute la journée, m'embrassait dix fois le jour. Elle voulut que j'eusse toujours ma place à table à côté d'elle ; et quand quelques seigneurs voulaient prendre cette place, elle leur disait que c'était la mienne, et les fesait mettre ailleurs. On peut juger de l'impression que ces manières char-

(*) La perte d'une grande bataille, qui affligea beaucoup le roi, força M. de *Luxembourg* de retourner précipitamment à la cour.

mantes fesaient sur moi, que les moindres marques d'affection subjuguent. Je m'attachais réellement à elle, à proportion de l'attachement qu'elle me témoignait. Toute ma crainte, en voyant cet engouement, et me sentant si peu d'agrément dans l'esprit pour le soutenir, était qu'il ne se changeât en dégoût; et, malheureusement pour moi, cette crainte ne fut que trop bien fondée.

Il y avait une opposition naturelle entre son tour d'esprit et le mien, puisque, indépendamment des foules de balourdises qui m'échappaient à chaque instant dans la conversation, dans mes lettres même et lorsque j'étais le mieux avec elle, il se trouvait des choses qui lui déplaisaient, sans que je pusse imaginer pourquoi. Je n'en citerai qu'un exemple, et j'en pourrais citer vingt. Elle sut que je fesais pour Mme. d'*Houdetot* une copie de l'Héloïse à tant la page. Elle en voulut avoir une sur le même pied. Je la lui promis: et la mettant par-là du nombre de mes pratiques, je lui écrivis quelque chose d'obligeant et d'honnête à ce sujet; du moins telle était mon intention. Voici sa réponse, qui me fit tomber des nues.

A Versailles, ce mardi.

» Je suis ravie, je suis contente, votre
« lettre m'a fait un plaisir infini, et je me
« presse pour vous le mander et pour vous
« en remercier.
« Voici les propres termes de votre lettre :
« *Quoique vous soyez surement une très-*
« *bonne pratique, je me fais quelque peine*
» *de prendre votre argent : régulièrement ce*
« *serait à moi de payer le plaisir que j'au-*
« *rais de travailler pour vous.* Je ne vous en
« dis pas davantage. Je me plains de ce que
« vous ne me parlez jamais de votre santé.
« Rien ne m'intéresse davantage. Je vous
« aime de tout mon cœur ; et c'est, je vous
« assure, bien tristement que je vous le
« mande, car j'aurais bien du plaisir à vous
« le dire moi-même. M. de *Luxembourg*
« vous aime et vous embrasse de tout son
« cœur. »

En recevant cette lettre, je me hâtai d'y répondre en attendant plus ample examen pour protester contre toute interprétation désobligeante ; et après m'être occupé quelques jours à cet examen avec l'inquiétude

qu'on peut concevoir, et toujours sans y rien comprendre, voici quelle fut enfin ma dernière réponse à ce sujet.

A Montmorenci, le 8 décembre 1759.

« Depuis ma dernière lettre, j'ai examiné « cent et cent fois le passage en question. Je « l'ai considéré par son sens propre et natu- « rel; je l'ai considéré par tous les sens qu'on « peut lui donner, et je vous avoue, madame « la maréchale, que je ne sais plus si c'est « moi qui vous dois des excuses, ou si ce « n'est point vous qui m'en devez. »

Il y a maintenant dix ans que ces lettres ont été écrites. J'y ai souvent repensé depuis ce tems-là; et telle est encore aujourd'hui ma stupidité sur cet article, que je n'ai pu parvenir à sentir ce qu'elle avait pu trouver dans ce passage, je ne dis pas d'offensant, mais même qui pût lui déplaire.

A propos de cet exemplaire manuscrit de l'Héloïse que voulut avoir Mme. de *Luxembourg*, je dois dire ici ce que j'imaginai pour lui donner quelque avantage marqué qui le distinguât de tout autre. J'avais écrit à part les aventures de milord *Edouard*, et

j'avais balancé long-temps à les insérer, soit en entier, soit par extrait, dans cet ouvrage où elles me paraissaient manquer. Je me déterminai enfin à les retrancher tout-à-fait, parce que n'étant pas du ton de tout le reste, elles en auraient gâté la touchante simplicité. J'eus une autre raison bien plus forte, quand je connus Mme. de *Luxembourg*. C'est qu'il y avait dans ces aventures uue marquise romaine d'un mauvais caractère, dont quelques traits, sans lui être appliquables, auraient pu lui être appliqués par ceux qui ne la connaissaient pas bien. Je me félicitai donc beaucoup du parti que j'avais pris, et m'y confirmai. Mais dans l'ardent désir d'enrichir son exemplaire de quelque chose qui ne fût dans aucun autre, n'allai-je pas songer à ces malheureuses aventures et former le projet d'en faire l'extrait pour l'y ajouter ? Projet insensé, dont on ne peut expliquer l'extravagance que par l'aveugle fatalité qui m'entraînait à ma perte !

Quos vult perdere Jupiter dementat.

J'eus la stupidité de faire cet extrait avec bien du soin, bien du travail, et de lui envoyer

ce morceau comme la plus belle chose du monde, en la prévenant toutefois, comme il était vrai, que j'avais brûlé l'original, que l'extrait était pour elle seule, et ne serait jamais vu de personne; à moins qu'elle ne le montrât elle-même; ce qui, loin de lui prouver ma prudence et ma discrétion, comme je croyais faire, n'était que l'avertir du jugement que je portais moi-même sur l'application des traits dont elle aurait pu s'offenser. Mon imbécillité fut telle, que je ne doutais pas qu'elle ne fût enchantée de mon procédé. Elle ne me fit pas là-dessus les grands complimens que j'en attendais; et jamais, à ma très-grande surprise, elle ne me parla du cahier que je lui avais envoyé. Pour moi, toujours charmé de ma conduite dans cette affaire, ce ne fut que long-temps après que je jugeai, sur d'autres indices, de l'effet qu'elle avait produit.

J'eus encore, en faveur de son manuscrit, une autre idée plus raisonnable, mais qui, par des effets plus éloignés, ne m'a guère été moins nuisible, tant tout concourt à l'œuvre de la destinée quand elle appelle un homme au malheur. Je pensai d'orner ce manuscrit des dessins des estampes de la Julie, lesquels

dessins se trouvèrent être du même format que le manuscrit. Je demandai à *Coindet* ces dessins qui m'appartenaient à toutes sortes de titres, et d'autant plus que je lui avais abandonné le produit des planches, lesquelles eurent un grand débit. *Coindet* est aussi rusé que je le suis peu. A force de se faire demander ces dessins, il parvint à savoir ce que j'en voulais faire. Alors, sous prétexte d'ajouter quelque ornement à ces dessins, il se les fit laisser, et finit par les présenter lui-même.

Ego versiculos feci, tulit alter honores.

Cela acheva de l'introduire à l'hôtel de Luxembourg sur un certain pied. Depuis mon établissement au petit château, il m'y venait voir très souvent, et toujours dès le matin, sur-tout quand M. et Mme. de *Luxembourg* étaient à Montmorenci. Cela fesait que pour passer avec lui la journée, je n'allais point au château. On me reprocha ces absences : j'en dis la raison. On me pressa d'amener M. *Coindet :* je le fis. C'était ce qu'il avait cherché. Ainsi, grâces aux bontés excessives qu'on avait pour moi, un commis de M. *Tronchin*,

qui voulait bien lui donner quelquefois sa table quand il n'avait personne à dîner, se trouva tout d'un coup admis à celle d'un maréchal de France, avec les princes, les duchesses et tout ce qu'il y avait de grand à la cour. Je n'oublierai jamais qu'un jour qu'il était obligé de retourner à Paris de bonne heure, M. le maréchal dit après le dîner à la compagnie : Allons nous promener sur le chemin de Saint-Denis, nous accompagnerons M. *Coindet.* Le pauvre garçon n'y tint pas ; sa tête s'en alla tout-à-fait. Pour moi j'avais le cœur si ému que je ne pus dire un seul mot. Je suivais par-derrière, pleurant comme un enfant, et mourant d'envie de baiser les pas de ce bon maréchal ; mais la suite de cette histoire de copie m'a fait anticiper ici sur les tems. Reprenons-les dans leur ordre autant que ma mémoire me le permettra.

Si-tôt que la petite maison de Mont-Louis fut prête, je la fis meubler proprement, simplement, et retournai m'y établir, ne pouvant renoncer à cette loi que je m'étais faite en quittant l'Hermitage, d'avoir toujours mon logement à moi ; mais je ne pus me résoudre non plus à quitter mon appartement

du petit château. J'en gardai la clef; et tenant beaucoup aux jolis déjeûnés du péristile, j'allais souvent y coucher, et j'y passais quelquefois deux ou trois jours comme à une maison de campagne. J'étais peut-être alors le particulier de l'Europe le mieux et le plus agréablement logé. Mon hôte, M. *Mathas*, qui était le meilleur homme du monde, m'avait absolument laissé la direction des réparations de Mont-Louis, et voulut que je disposasse de ses ouvriers sans même qu'il s'en mêlât. Je trouvai donc le moyen de me faire d'une seule chambre au premier, un appartement complet composé d'une chambre, d'une antichambre et d'une garde-robe. Au rez-de-chaussée était la cuisine et la chambre de *Thérèse*. Le donjon me servait de cabinet au moyen d'une bonne cloison vitrée et d'une cheminée qu'on y fit faire. Je m'amusai quand j'y fus à orner la terrasse qu'ombrageaient déjà deux rangs de jeunes tilleuls; j'y en fis ajouter deux pour faire un cabinet de verdure; j'y fis poser une table et des bancs de pierre; je l'entourai de lilas, de seringat, de chèvrefeuille; j'y fis faire une belle plate-bande de fleurs parallèle aux deux rangs d'arbres; et cette terrasse plus élevée

que celle du château, dont la vue était du moins aussi belle, et sur laquelle j'avais apprivoisé des multitudes d'oiseaux, me servait de salle de compagnie pour recevoir M. et Mme. de *Luxembourg*, M. le duc de *Villeroy*, M. le prince de *Tingry*, M. le marquis d'*Armentières*, Mme. la duchesse de *Montmorenci*, Mme. la duchesse de *Boufflers*, Mme. la comtesse de *Valentinois*, Mme. la comtesse de *Boufflers*, et d'autres personnes de ce rang, qui, du château, ne dédaignaient pas de faire, par une montée très-fatigante, le pélerinage de Mont-Louis. Je devais à la faveur de M. et de Mme. de *Luxembourg* toutes ces visites : je le sentais, et mon cœur leur en fesait bien l'hommage. C'est dans un de ces transports d'attendrissement que je dis une fois à M. de *Luxembourg* en l'embrassant : Ah ! M. le maréchal, je haïssais les grands avant que de vous connaître, et je les hais davantage encore depuis que vous me faites si bien sentir combien il leur serait aisé de se faire adorer.

Au reste j'interpelle tous ceux qui m'ont vu durant cette époque, s'ils se sont jamais apperçu que cet éclat m'ait un instant ébloui,

que la vapeur de cet encens m'ait porté à la tête ; s'ils m'ont vu moins uni dans mon maintien, moins simple dans mes manières, moins liant avec le peuple, moins familier avec mes voisins, moins prompt à rendre service à tout le monde quand je l'ai pu, sans me rebuter jamais des importunités sans nombre, et souvent déraisonnables, dont j'étais sans cesse accablé. Si mon cœur m'attirait au château de Montmorenci, par mon sincère attachement pour les maîtres, il me ramenait de même à mon voisinage goûter les douceurs de cette vie égale et simple, hors de laquelle il n'est point de bonheur pour moi. *Thérèse* avait fait amitié avec la fille d'un maçon, mon voisin, nommé *Pilleu* ; je la fis de même avec le père ; et après avoir le matin dîné au château, non sans gêne, mais pour complaire à Mme. la maréchale, avec quel empressement je revenais le soir souper avec le bon homme *Pilleu* et sa famille, tantôt chez lui, tantôt chez moi !

Outre ces deux logemens, j'en eus bientôt un troisieme à l'hôtel de Luxembourg, dont les maîtres me pressèrent si fort d'aller les y voir quelquefois, que j'y consentis, malgré

mon

mon aversion pour Paris, où je n'avais été, depuis ma retraite à l'Hermitage, que les deux seules fois dont j'ai parlé. Encore n'y allais-je que les jours convenus, uniquement pour souper, et m'en retourner le lendemain matin. J'entrais et sortais par le jardin qui donnait sur le boulevard, de sorte que je pouvais dire avec la plus exacte vérité, que je n'avais pas mis le pied sur le pavé de Paris.

Au sein de cette prospérité passagère se préparait de loin la catastrophe qui devait en marquer la fin. Peu de temps après mon retour à Mont-Louis, j'y fis, et bien malgré moi, comme à l'ordinaire, une nouvelle connaissance qui fait encore époque dans mon histoire. On jugera dans la suite si c'est en bien ou en mal. C'est Mme. la marquise de *Verdelin*, ma voisine, dont le mari venait d'acheter une maison de campagne à *Soisy* près de Montmorenci. Mlle. d'*A* . . . . , fille du comte d'*A* . . . . . , homme de condition, mais pauvre, avait épousé M. de *Verdelin*, vieux, laid, sourd, dur, brutal, jaloux, balafré, borgne, au demeurant bon homme, quand on savait le prendre, et possesseur de quinze à vingt mille livres de

rentes auxquelles on la maria. Ce mignon, jurant, criant, grondant, tempêtant, et fesant pleurer sa femme toute la journée, finissait par faire toujours ce qu'elle voulait, et cela pour la faire enrager, attendu qu'elle savait lui persuader que c'était lui qui le voulait, et que c'était elle qui ne le voulait pas. M. de *Margency*, dont j'ai parlé, était l'ami de madame, et devint celui de monsieur. Il y avait quelques années qu'il leur avait loué son château de Margency, près d'Eaubonne et d'Andilly, et ils y étaient précisément durant mes amours pour Mme. d'*Houdetot*. Mme. d'*Houdetot* et Mme. de *Verdelin* se connaissaient par Mme. d'*Aubeterre*, leur commune amie ; et comme le jardin de Margency était sur le passage de Mme. d'*Houdetot*, pour aller au Mont-Olympe, sa promenade favorite, Mme. de *Verdelin* lui donna une clef pour passer. A la faveur de cette clef, j'y passais souvent avec elle ; mais je n'aimais point les rencontres imprévues ; et quand Mme. de *Verdelin* se trouvait par hasard sur notre passage, je les laissais ensemble sans lui rien dire, et j'allais toujours devant. Ce procédé peu galant n'avait pas dû me mettre en bon

prédicament auprès d'elle. Cependant quand elle fut à *Soisy*, elle ne laissa pas de me rechercher. Elle me vint voir plusieurs fois à Mont-Louis sans me trouver, et voyant que je ne lui rendais pas sa visite, elle s'avisa, pour m'y forcer, de m'envoyer des pots de fleurs pour ma terrasse. Il fallut bien l'aller remercier : c'en fut assez. Nous voilà liés.

Cette liaison commença par être orageuse, comme toutes celles que je fesais malgré moi. Il n'y régna même jamais un vrai calme. Le tour d'esprit de Mme. *Verdelin* était par trop antipathique avec le mien. Les traits malins et les épigrammes partent chez elle avec tant de simplicité, qu'il faut une attention continuelle, et pour moi très-fatigante, pour sentir quand on est persiflé. Une niaiserie, qui me revient, suffira pour en juger. Son frère venait d'avoir le commandement d'une frégate en course contre les Anglais. Je parlais de la manière d'armer cette frégate, sans nuire à sa légèreté. Oui, dit-elle, d'un ton tout uni, l'on ne prend de canons que ce qu'il en faut pour se battre. Je l'ai rarement ouï parler en bien de quelqu'un de ses amis absens, sans glisser quelque mot à leur charge.

Ce qu'elle ne voyait pas en mal, elle le voyait en ridicule, et son ami *Margency* n'était pas excepté. Ce que je trouvais encore en elle d'insupportable, était la gêne continuelle de ses petits envois, de ses petits cadeaux, de ses petits billets, auxquels il fallait me battre les flancs pour répondre, et toujours nouveaux embarras pour remercier ou pour refuser. Cependant, à force de la voir, je finis par m'attacher à elle. Elle avait ses chagrins, ainsi que moi. Les confidences réciproques nous rendirent intéressans nos tête-à-tête. Rien ne lie tant les cœurs que la douceur de pleurer ensemble. Nous nous cherchions pour nous consoler, et ce besoin m'a souvent fait passer sur beaucoup de choses. J'avais mis tant de dureté dans ma franchise avec elle, qu'après avoir montré quelquefois si peu d'estime pour son caractère, il fallait réellement en avoir beaucoup pour croire qu'elle pût sincèrement me pardonner. Voici un échantillon des lettres que je lui ai quelquefois écrites, et dont il est à noter que jamais, dans aucune de ses réponses, elle n'a paru piquée en aucune façon.

A Montmorenci, le 5 novembre 1760.

« Vous me dites, Madame, que vous ne « vous êtes pas bien expliquée, pour me faire « entendre que je m'explique mal. Vous me « parlez de votre prétendue bêtise, pour me « faire sentir la mienne : vous vous vantez « de n'être qu'une bonne femme, comme si « vous aviez peur d'être prise au mot, et « vous me faites des excuses pour m'appren- « dre que je vous en dois. Oui, Madame, « je le sais bien, c'est moi qui suis une bête, « un bon homme, et pis encore s'il est pos- « sible; c'est moi qui choisis mal mes termes « au gré d'une belle dame française, qui « fait autant d'attention aux paroles, et qui « parle aussi bien que vous. Mais considérez « que je les prends dans le sens commun de « la langue, sans être au fait ou en souci des « honnêtes acceptions qu'on leur donne dans « les vertueuses sociétés de Paris. Si quelque- « fois mes expressions sont équivoques, je « tâche que ma conduite en determine le « sens, etc. » Le reste de la lettre est à-peu-près sur le même ton.

Coindet, entreprenant, hardi jusqu'a l'ef-

fronterie, et qui se tenait à l'affût de tous mes amis, ne tarda pas à s'introduire en mon nom chez Mme. de *Verdelin*, et y fut bientôt, à mon insçu, plus familier que moi-même. C'était un singulier corps que ce *Coindet*. Il se présentait de ma part chez toutes mes connaissances, s'y établissait, y mangeait sans façon. Transporté de zèle pour mon service, il ne parlait jamais de moi que les larmes aux yeux : mais quand il me venait voir, il gardait le plus profond silence sur toutes ces liaisons et sur tout ce qu'il savait devoir m'intéresser. Au-lieu de me dire ce qu'il avait appris, ou dit, ou vu qui m'intéressait, il m'écoutait, m'interrogeait même. Il ne savait jamais rien de Paris que ce que je lui en apprenais : enfin; quoique tout le monde me parlât de lui, jamais il ne me parlait de personne; il n'était secret et mistérieux qu'avec son ami. Mais laissons, quant à présent, *Coindet* et Mme. de *Verdelin*, nous y reviendrons dans la suite.

Quelque temps après mon retour à Mont-Louis, *Latour*, le peintre, vint m'y voir, et m'apporta mon portrait en pastel, qu'il avait exposé au sallon, il y avait quelques années. Il avait voulu me donner ce portrait

que je n'avais pas accepté. Mais Mme. d'*Epinay*, qui m'avait donné le sien, et qui voulait avoir celui-là, m'avait engagé à le lui redemander. Il avait pris du temps pour le retoucher. Dans cet intervalle vint ma rupture avec Mme. d'*Epinay*, je lui rendis son portrait, et n'étant plus question de lui donner le mien, je le mis dans ma chambre au petit château. M. de *Luxembourg* l'y vit, et le trouva bien; je le lui offris, il l'accepta, je le lui envoyai. Ils comprirent, lui et Mme. la maréchale, que je serais bien aise d'avoir les leurs. Ils les firent faire en miniature de très-bonne main, les firent enchâsser dans une boîte à bonbons, de cristal de roche, montée en or, et m'en firent le cadeau d'une façon très-galante, dont je fus enchanté.

Mme. de *Luxembourg* ne voulut jamais consentir que son portrait occupât le dessus de la boîte. Elle m'avait reproché plusieurs fois que j'aimais mieux M. de *Luxembourg* qu'elle, et je ne m'en étais point défendu, parce que cela était vrai. Elle me témoigna bien galamment, mais bien clairement, par cette façon de placer son portrait, qu'elle n'oubliait pas cette préférence.

Je fis à-peu-près dans ce même temps une

sottise qui ne contribua pas à me conserver ses bonnes grâces. Quoique je ne connusse point du tout M. de *Silhouette*, et que je fusse peu porté à l'aimer, j'avais une grande opinion de son administration. Lorsqu'il commença d'appesantir sa main sur les financiers, je vis qu'il n'entamait pas son opération dans un temps favorable; je n'en fis pas des vœux moins ardens pour son succès; et quand j'appris qu'il était déplacé, je lui écrivis, dans mon intrépide étourderie, la lettre suivante, qu'assurément je n'entreprends pas de justifier.

A Montmorenci, le 2 décembre 1759.

« Daignez, Monsieur, recevoir l'hommage
« d'un solitaire qui n'est pas connu de vous,
« mais qui vous estime par vos talens, qui
« vous respecte par votre administration,
« et qui vous a fait l'honneur de croire
« qu'elle ne vous resterait pas long-temps.
« Ne pouvant sauver l'Etat qu'aux dépens
« de la capitale qui l'a perdu, vous avez
« bravé les cris des gagneurs d'argent. En
« vous voyant écraser ces misérables, je vous
« enviais votre place; en vous la voyant

« quitter, saus vous être démenti, je vous « admire. Soyez content de vous, Monsieur; « elle vous laisse un honneur dont vous « jouirez long-temps sans concurrent. Les « malédictions des fripons sont la gloire de « l'homme juste ».

Mme. de *Luxembourg*, qui savait que j'avais écrit cette lettre, m'en parla au voyage de Pâques; je la lui montrai; elle en souhaita une copie; je la lui donnai : mais j'ignorais en la lui donnaut qu'elle était intéressée aux sous-fermes et au déplacement de M. *Silhouette*. On eût dit, à toutes mes balourdises, que j'allais excitant à plaisir la haine d'une femme aimable et puissante, à laquelle, dans le vrai, je m'attachais davantage de jour en jour, et dont j'étais bien éloigné de vouloir m'attirer la disgrace, quoique je fisse, à force de gaucheries, tout ce qu'il fallait pour cela. Je crois qu'il est assez superflu d'avertir que c'est à elle que se rapporte l'histoire de l'opiate de M. *Tronchin*, dont j'ai parlé dans ma première partie : l'autre dame était Mme. de *Mirepoix*. Elles ne m'en ont jamais reparlé, ni fait le moindre semblant de s'en souvenir, ni l'une ni l'autre, mais de présumer que Mme. de

sasse le soin de faire imprimer cet ouvrage, afin d'en tirer un meilleur parti. J'y consentis, sous l'expresse condition qu'il ne s'imprimerait point en France, et c'est sur quoi nous eûmes une longue dispute; moi prétendant que la permission tacite était impossible à obtenir, imprudente même à demander, et ne voulant point permettre autrement l'impression dans le royaume; elle, soutenant que cela ne ferait pas même une difficulté à la censure, dans le système que le gouvernement avait adopté. Elle trouva le moyen de faire entrer dans ses vues M. de Malesherbes, qui m'écrivit à ce sujet une longue lettre toute de sa main, pour me prouver que la Profession de foi du vicaire savoyard était précisément une pièce faite pour avoir par-tout l'approbation du genre humain, et celle de la cour dans la circonstance. Je fus surpris de voir ce magistrat, toujours si prudent, devenir si coulant dans cette affaire. Comme l'impression d'un livre qu'il approuvait était par cela seul légitime, je n'avais plus d'objections à faire contre celle de cet ouvrage. Cependant, par un scrupule extraordinaire, j'exigeai toujours que l'ouvrage s'imprimerait en Hollande, et même par le libraire

Néaulme, que je ne me contentai pas d'indiquer, mais que j'en prévins, consentant au reste que l'édition se fît au profit d'un libraire français, et que, quand elle serait faite, on la débitât, soit à Paris, soit où l'on voudrait; attendu que ce débit ne me regardait pas. Voilà exactement ce qui fut convenu entre Mme. de *Luxembourg* et moi, après quoi je lui remis mon manuscrit.

Elle avait amené à ce voyage sa petite fille, Mlle. de *Boufflers*, aujourd'hui Mme. la duchesse de *Lauzun*. Elle s'appelait *Amélie*. C'était une charmante personne. Elle avait vraiment une figure, une douceur, une timidité virginales. Rien de plus aimable et de plus intéressant que sa figure, rien de plus tendre et de plus chaste que les sentimens qu'elle inspirait. D'ailleurs, c'était un enfant; elle n'avait pas onze ans. Mme. la maréchale, qui la trouvait trop timide, fesait ses efforts pour l'animer. Elle me permit plusieurs fois de lui donner un baiser; ce que je fis avec ma maussaderie ordinaire. Au-lieu des gentillesses qu'un autre eût dites à ma place, je restais là muet, interdit, et je ne sais lequel était le plus honteux de la pauvre petite ou de moi. Un jour je la

rencontrai seule dans l'escalier du petit château : elle venait de voir *Thérèse*, avec laquelle sa gouvernante était encore. Faute de savoir que lui dire, je lui proposai un baiser, que, dans l'innocence de son cœur, elle ne refusa pas, en ayant reçu un le matin même par l'ordre de sa grand'-maman, et en sa présence. Le lendemain, lisant Emile au chevet de Mme. la maréchale, je tombai précisément sur un passage où je censure, avec raison, ce que j'avais fait la veille. Elle trouva la réflexion très-juste, et dit là-dessus quelque chose de fort sensé qui me fit rougir. Que je maudis mon incroyable bêtise qui m'a si souvent donné l'air vil et coupable, quand je n'étais que sot et embarrassé ! Bêtise qu'on prend même pour une fausse excuse dans un homme qu'on sait n'être pas sans esprit. Je puis jurer que dans ce baiser si répréhensible, ainsi que dans les autres, le cœur et les sens de Mlle. *Amélie* n'étaient pas plus purs que les miens, et je puis jurer même que si, dans ce moment, j'avais pu éviter sa rencontre, je l'aurais fait ; non qu'elle ne me fît grand plaisir à voir, mais par l'embarras de trouver en passant quelque mot agréable à lui dire. Comment se peut-

il qu'un enfant même intimide un homme que le pouvoir des rois n'a pas effrayé ? Quel parti prendre ? comment se conduire ? Dénué de tout impromptu dans l'esprit, si je me force à parler aux gens que je rencontre, je dis une balourdise infailliblement : si je ne dis rien, je suis un misanthrope, un animal farouche, un ours. Une totale imbécillité m'eût été bien plus favorable ; mais les talens dont j'ai manqué dans le monde, ont fait les instrumens de ma perte et de celle des talens que j'eus à part moi.

A la fin de ce voyage, Mme. de *Luxembourg* fit une bonne œuvre, à laquelle j'eus quelque part. *Diderot* ayant très-imprudemment offensé Mme. la princesse de *Robeck*, fille de M. de *Luxembourg* ; *Palissot*, qu'elle protégeait, la vengea par la comédie des Philosophes, dans laquelle je fus tourné en ridicule, et *Diderot* extrêmement maltraité. L'auteur m'y ménagea davantage, moins, je pense, à cause de l'obligation qu'il m'avait, que de peur de déplaire au père de sa protectrice, dont il savait que j'étais aimé. Le libraire *Duchesne*, qu'alors je ne connaissais point, m'envoya cette pièce quand elle fut imprimée, et je soupçonne que ce

fut par l'ordre de *Palissot*, qui crut peut-être que je verrais avec plaisir déchirer un homme avec lequel j'avais rompu. Il se trompa fort. En rompant avec *Diderot*, que je croyais moins méchant qu'indiscret et faible, j'ai toujours conservé dans l'ame de l'attachement pour lui, même de l'estime, et du respect pour notre ancienne amitié, que je sais avoir été long-temps aussi sincère de sa part que de la mienne. C'est tout autre chose avec *Grimm*; homme faux par caractère, qui ne m'aima jamais, qui n'est pas même capable d'aimer, et qui, de gaieté de cœur, sans aucun sujet de plainte, et seulement pour contenter sa noire jalousie, s'est fait sous le masque, mon plus cruel calomniateur. Celui-ci n'est plus rien pour moi; l'autre sera toujours mon ancien ami. Mes entrailles s'émurent à la vue de cette odieuse pièce, je n'en pus supporter la lecture, et, sans l'achever, je la renvoyai à *Duchesne* avec la lettre suivante.

Montmorenci, le 21 mai 1760.

« En parcourant, Monsieur, la pièce que « vous m'avez envoyée, j'ai frémi de m'y voir

« loué. Je n'accepte point cet horrible pré-
« sent. Je suis persuadé qu'en me l'envoyant,
« vous n'avez point voulu me faire une injure ;
« mais vous ignorez ou vous avez oublié
« que j'ai eu l'honneur d'être l'ami d'un
« homme respectable, indignement noirci
« et calomnié dans ce libelle. »

Duchesne montra cette lettre. *Diderot*, qu'elle aurait dû toucher, s'en dépita. Son amour-propre ne put me pardonner la supériorité d'un procédé généreux, et je sus que sa femme se déchaînait par-tout contre moi avec une aigreur qui m'affectait peu, sachant qu'elle était connue de tout le monde pour une harangère.

Diderot, à son tour, trouva un vengeur dans l'abbé *Morellet*, qui fit contre *Palissot* un petit écrit imité du petit Prophète, et intitulé *la vision*. Il offensa très-imprudemment dans cet écrit Mme. de *Robeck*, dont les amis le firent mettre à la Bastille : car pour elle, naturellement peu vindicative, et pour lors mourante, je suis persuadé qu'elle ne s'en mêla pas.

D'*Alembert*, qui était fort lié avec l'abbé *Morellet*, m'écrivit pour m'engager à prier Mme. de *Luxembourg* de solliciter sa liberté,

lui promettant en reconnaissance des louanges dans l'Encyclopédie. Voici ma réponse :

« Je n'ai pas attendu votre lettre, Mon-« sieur, pour témoigner à Mme. la maréchale « de *Luxembourg* la peine que me fesait la « détention de l'abbé *Morellet*. Elle sait « l'intérêt que j'y prends, elle saura celui « que vous y prenez, et il lui suffirait pour « y prendre intérêt elle-même, de savoir « que c'est un homme de mérite. Au surplus, « quoiqu'elle et M. le maréchal m'honorent « d'une bienveillance qui fait la consolation « de ma vie, et que le nom de votre ami soit « près d'eux une recommandation pour « l'abbé *Morellet*, j'ignore jusqu'à quel « point il leur convient d'employer en cette « occasion le crédit attaché à leur rang, et « la considération due à leurs personnes. Je « ne suis pas même persuadé que la ven-« geance en question regarde Mme. la prin-« cesse de *Robeck* autant que vous paraissez « le croire ; et quand cela serait, on ne doit « pas s'attendre que le plaisir de la ven-« geance appartienne aux philosophes exclu-« sivement, et que quand ils voudront être « femmes, les femmes seront philosophes.

« Je vous rendrai compte de ce que m'aura

« dit Mme. de *Luxembourg*, quand je lui
« aurai montré votre lettre. En attendant,
« je crois la connaître assez pour pouvoir
« vous assurer d'avance que quand elle aurait
« le plaisir de contribuer à l'élargissement de
« l'abbé *Morellet*, elle n'accepterait point
« le tribut de reconnaissance que vous lui
« promettez dans l'Encyclopédie, quoi-
« qu'elle s'en tînt honorée, parce qu'elle
« ne fait point le bien pour la louange,
« mais pour contenter son bon cœur. »

Je n'épargnai rien pour exciter le zèle et la commisération de Mme. de *Luxembourg* en faveur du pauvre captif, et je réussis. Elle fit un voyage à Versailles exprès pour voir M. le comte de *Saint-Florentin*, et ce voyage abrégea celui de Montmorenci, que M. le maréchal fut obligé de quitter en même-temps pour se rendre à Rouen, où le roi l'envoyait comme gouverneur de Normandie, au sujet de quelques mouvemens du parlement qu'on voulait contenir. Voici la lettre que m'écrivit Mme. de *Luxembourg* le surlendemain de son départ.

A Versailles, ce mercredi.

« M. de *Luxembourg* est parti hier à six

« heures du matin. Je ne sais pas encore si « j'irai. J'attends de ses nouvelles, parce « qu'il ne sait pas lui-même combien de « temps il y sera. J'ai vu M. de *Saint-Florentin*, qui est le mieux disposé pour « l'abbé *Morellet*; mais il y trouve des « obstacles dont il espère cependant triompher à son premier travail avec le roi, qui « sera la semaine prochaine. J'ai demandé « aussi en grâce qu'on ne l'exilât point, « parce qu'il en était question; on voulait « l'envoyer à Nancy. Voilà, Monsieur, ce « que j'ai pu obtenir; mais je vous promets « que je ne laisserai pas M. de *Saint-Florentin* en repos, que l'affaire ne soit finie « comme vous le désirez. Que je vous dise « donc à présent le chagrin que j'ai eu de « vous quitter si-tôt, mais je me flatte que « vous n'en doutez pas. Je vous aime de « tout mon cœur, et pour toute ma vie. »

Quelques jours après, je reçus ce billet de d'*Alembert*, qui me donna une véritable joie.

Ce premier août.

« Grâce à vos soins, mon cher philosophe, l'abbé est sorti de la Bastille, et

« sa détention n'aura point d'autres suites. « Il part pour la campagne, et vous fait « ainsi que moi, mille remercîmens et com- « plimens. *Vale et me ama.* »

L'abbé m'écrivit aussi quelques jours après une lettre de remercîment, qui ne me parut pas respirer une certaine effusion de cœur, et dans laquelle il semblait exténuer en quelque sorte le service que je lui avais rendu; et à quelque temps de-là, je trouvai que d'*Alembert* et lui m'avaient en quelque sorte, je ne dirai pas supplanté, mais succédé auprès de Mme. de *Luxembourg*, et que j'avais perdu près d'elle autant qu'ils avaient gagné. Cependant je suis bien éloigné de soupçonner l'abbé *Morellet* d'avoir contribué à ma disgrâce; je l'estime trop pour cela. Quant à M. d'*Alembert*, je n'en dis rien ici; j'en reparlerai dans la suite.

J'eus dans le même temps une autre affaire qui occasionna la dernière lettre que j'aie écrite à M. de *Voltaire*, lettre dont il a jeté les hauts cris, comme d'une insulte abominable, mais qu'il n'a jamais montrée à personne. Je suppléerai ici à ce qu'il n'a pas voulu faire.

« adressée, n'était point destinée à l'impres-
« sion. Je la communiquai, sous condition,
« à trois personnes à qui les droits de l'amitié
« ne me permettaient pas de rien refuser de
« semblable, et à qui les mêmes droits per-
« mettaient encore moins d'abuser de leur
« dépôt, en violant leur promesse. Ces trois
« personnes sont Mme. de *Chenonceaux*,
« belle-fille de Mme. *Dupin*, Mme. la com-
« tesse d'*Houdetot*, et un allemand nommé
« M. *Grimm*. Mme. de *Chenonçeaux* sou-
« haitait que cette lettre fût imprimée, et
« me demanda mon consentement pour cela.
« Je lui dis qu'il dépendait du vôtre. Il vous
« fut demandé; vous le refusâtes, et il n'en
« fut plus question.

« Cependant M. l'abbé *Trublet*, avec qui
« je n'ai nulle espèce de liaison, vient de
« m'écrire, par une attention pleine d'hon-
« nêteté, qu'ayant reçu les feuilles d'un
« journal de M. *Formey*, il y avait lu cette
« même lettre avec un avis dans lequel l'édi-
« teur dit, sous la date du 23 octobre 1759,
« qu'il l'a trouvée il y a quelques semaines
« chez les libraires de Berlin, et que, comme
« c'est une de ces feuilles volantes qui dis-
« paraissent bientôt sans retour, il a cru lui

« devoir donner place dans son journal.

« Voilà, Monsieur, tout ce que j'en sais. « Il est très-sûr que jusqu'ici l'on n'avait pas « même ouï parler à Paris de cettte lettre; « il est très-sûr que l'exemplaire, soit ma- « nuscrit, soit imprimé, tombé dans les « mains de M. *Formey*, n'a pu lui venir « que de vous, ce qui n'est pas vraisem- « blable, ou d'une des trois personnes que « je viens de nommer. Enfin, il est très-sûr « que les deux dames sont incapables d'une « pareille infidélité. Je n'en puis savoir da- « vantage de ma retraite. Vous avez des cor- « respondances au moyen desquelles il vous « serait aisé, si la chose en valait la peine, « de remonter à la source, et de vérifier le « fait.

« Dans la même lettre, M. l'abbé *Trublet* « me marque qu'il tient la feuille en réserve, « et ne la prêtera point sans mon consente- « ment, qu'assurément je ne donnerai pas. « Mais cet exemplaire peut n'être pas le seul « à Paris. Je souhaite, Monsieur, que « cette lettre n'y soit pas imprimée, et je « ferai de mon mieux pour cela; mais si « je ne pouvais éviter qu'elle le fût, et qu'ins- « truit à temps je pusse avoir la préférence,

« alors je n'hésiterais pas à la faire impri-
« mer moi-même. Cela me paraît juste et
« naturel.

« Quant à votre réponse à la même lettre,
« elle n'a été communiquée à personne, et
« vous pouvez compter qu'elle ne sera point
« imprimée sans votre aveu, qu'assurément
« je n'aurai point l'indiscrétion de vous
« demander, sachant bien que ce qu'un
« homme écrit à un autre, il ne l'écrit pas
« au public. Mais si vous en vouliez faire
« une pour être publiée, et me l'adresser,
« je vous promets de la joindre fidèlement
« à ma lettre, et de n'y pas répliquer un
« seul mot.

« Je ne vous aime point, Monsieur; vous
« m'avez fait les maux qui pouvaient m'être
« les plus sensibles, à moi votre disciple et
« votre enthousiaste. Vous avez perdu Genève
« pour le prix de l'asile que vous y avez
« reçu; vous avez aliéné de moi mes con-
« citoyens, pour le prix des applaudisse-
« mens que je vous ai prodigués parmi eux:
« c'est vous qui me rendez le séjour de mon
« pays insupportable; c'est vous qui me
« ferez mourir en terre étrangère, privé de
« toutes les consolations des mourans, et

« jeté pour tout honneur dans une voirie,
« tandis que tous les honneurs qu'un homme
» peut attendre vous accompagneront dans
« mon pays. Je vous hais, enfin, puisque
« vous l'avez voulu ; mais je vous hais en
« homme encore plus digne de vous aimer,
« si vous l'aviez voulu. De tous les sentimens
« dont mon cœur était pénétré pour vous,
« il n'y reste que l'admiration qu'on ne peut
« refuser à votre beau génie, et l'amour de
« vos écrits. Si je ne puis honorer en vous
« que vos talens, ce n'est pas ma faute. Je
« ne manquerai jamais au respect qui leur
« est dû, ni aux procédés que ce respect
« exige ».

Au milieu de toutes ces petites tracasseries littéraires, qui me confirmaient de plus en plus dans ma résolution, je reçus le plus grand honneur que les lettres m'aient attiré, et auquel j'ai été le plus sensible, dans la visite que M. le prince de *Conti* daigna me faire par deux fois, l'une au petit château, et l'autre à Mont-Louis. Il choisit même toutes les deux fois le temps que Mme. de *Luxembourg* n'était pas à Montmorenci, afin de rendre plus manifeste qu'il n'y venait que pour moi. Je n'ai jamais douté que je ne

dusse les premières bontés de ce prince à Mme. de *Luxembourg* et à Mme. de *Boufflers*; mais je ne doute pas non plus que je ne doive à ses propres sentimens et à moi-même, celles dont il n'a cessé de m'honorer depuis lors (*).

Comme mon appartement de Mont-Louis était très-petit, et que la situation du donjon était charmante, j'y conduisis le prince, qui pour comble de grâces voulut que j'eusse l'honneur de faire sa partie aux échecs. Je savais qu'il gagnait le chevalier de *Lorenzy* qui était plus fort que moi. Cependant, malgré les signes et les grimaces du chevalier et des assistans, que je ne fis pas semblant de voir, je gagnai les deux parties que nous jouâmes. En finissant, je lui dis d'un ton respectueux, mais grave : Monseigneur, j'honore trop votre altesse sérénissime pour ne la pas gagner toujours aux échecs. Ce grand prince, plein d'esprit et de lumière, et si digne de n'être pas adulé, sentit en effet, du moins je le pense, qu'il n'y avait

(*) Remarquez la persévérance de cette aveugle et stupide confiance au milieu de tous les traitemens qui devaient le plus m'en désabuser. Elle n'a cessé que depuis mon retour à Paris en 1770.

là que moi qui le traitasse en homme, et j'ai tout lieu de croire qu'il m'en a vraiment su bon gré.

Quand il m'en aurait su mauvais gré, je ne me reprocherais pas de n'avoir voulu le tromper en rien, et je n'ai pas assurément à me reprocher non plus d'avoir mal répondu dans mon cœur à ses bontés, mais bien d'y avoir répondu quelquefois de mauvaise grâce, tandis qu'il mettait lui-même une grâce infinie dans la manière de me les marquer. Peu de jours après il me fit envoyer un panier de gibier, que je reçus comme je devais. A quelque temps de là il m'en fit envoyer un autre, et l'un de ses officiers des chasses écrivit par ses ordres que c'était de la chasse de son Altesse, et du gibier tiré de sa propre main. Je le reçus encore, mais j'écrivis à Mme. de *Boufflers* que je n'en recevrais plus. Cette lettre fut généralement blâmée, et méritait de l'être. Refuser des présens en gibier d'un prince du sang, qui de plus met tant d'honnêteté dans l'envoi, est moins la délicatesse d'un homme fier qui veut conserver son indépendance que la rusticité d'un malappris qui se méconnaît. Je n'ai jamais relu cette lettre dans mon recueil sans en rougir,

et sans me reprocher de l'avoir écrite. Mais enfin je n'ai pas entrepris mes confessions pour taire mes sottises, et celle-là me révolte trop moi-même pour qu'il me soit permis de la dissimuler.

Si je ne fis pas celle de devenir son rival, il s'en fallut peu ; car alors Mme. de *Boufflers* était encore sa maîtresse, et je n'en savais rien. Elle me venait voir assez souvent avec le chevalier de *Lorenzy*. Elle était belle et jeune encore ; elle affectait l'esprit romain, et moi je l'eus toujours romanesque ; cela se tenait d'assez près. Je faillis me prendre ; je crois qu'elle le vit : le chevalier le vit aussi ; du moins il m'en parla, et de manière à ne pas me décourager. Mais pour le coup je fus sage, et il en était temps à cinquante ans. Plein de la leçon que je venais de donner aux barbons dans ma lettre à d'*Alembert*, j'eus honte d'en profiter si mal moi-même ; d'ailleurs, apprenant ce que j'avais ignoré, il aurait fallu que la tête m'eût tourné pour porter si haut mes concurrences. Enfin, mal guéri peut-être encore de ma passion pour Mme. d'*Houdetot*, je sentis que plus rien ne la pouvait remplacer dans mon cœur, et je fis

mes adieux à l'amour pour le reste de ma vie. Au moment où j'écris ceci, je viens d'avoir d'une jeune femme, qui avait ses vues, des agaceries bien dangereuses, et avec des yeux bien inquiétans : mais si elle a fait semblant d'oublier mes douze lustres, pour moi je m'en suis souvenu. Après m'être tiré de ce pas, je ne crains plus de chutes, et je réponds de moi pour le reste de mes jours.

Madame de *Boufflers* s'étant apperçue de l'émotion qu'elle m'avait donnée, put s'appercevoir aussi que j'en avais triomphé. Je ne suis ni assez fou ni assez vain pour croire avoir pu lui inspirer du goût à mon âge ; mais sur certains propos qu'elle tint à *Thérèse*, j'ai cru lui avoir inspiré de la curiosité ; si cela est, et qu'elle ne m'ait pas pardonné cette curiosité frustrée, il faut avouer que j'étais bien né pour être victime de mes faiblesses, puisque l'amour vainqueur me fut si funeste, et que l'amour vaincu me le fut encore plus.

Ici finit le recueil des lettres qui m'a servi de guide dans ces deux livres. Je ne vais plus marcher que sur la trace de mes souvenirs : mais ils sont tels dans cette cruelle époque,

et la forte impression m'en est si bien restée, que, perdu dans la mer immense de mes malheurs, je ne puis oublier les détails de mon premier naufrage, quoique ses suites ne m'offrent plus que des souvenirs confus. Ainsi je puis marcher dans le livre suivant avec encore assez d'assurance. Si je vais plus loin, ce ne sera plus qu'en tâtonnant.

Fin du dixième Livre.

LIVRE ONZIÈME.

Quoique la Julie, qui depuis long-temps était sous presse, ne parût point encore à la fin de 1760, elle commençait à faire grand bruit. Mme. de *Luxembourg* en avait parlé à la cour, Mme. d'*Houdetot* à Paris. Cette dernière avait même obtenu de moi pour *Saint-Lambert* la permission de la faire lire en manuscrit au roi de Pologne, qui en avait été enchanté. *Duclos*, à qui je l'avais aussi fait lire, en avait parlé à l'académie. Tout Paris était dans l'impatience de voir ce roman ; les libraires de la rue St.-Jacques et celui du Palais-royal étaient assiégés de gens qui en demandaient des nouvelles. Il parut, enfin, et son succès, contre l'ordinaire, répondit à l'empressement avec lequel il avait été attendu. Madame la dauphine, qui l'avait lu des premières, en parla à M. de *Luxembourg* comme d'un ouvrage ravissant. Les sentimens furent partagés chez les gens-de-lettres, mais dans le monde il n'y eut qu'un avis, et les femmes

sur-tout s'enivrèrent et du livre et de l'auteur, au point qu'il y en avait peu, même dans les hauts rangs, dont je n'eusse fait la conquête, si je l'avais entrepris. J'ai de cela des preuves que je ne veux pas écrire, et qui sans avoir eu besoin de l'expérience autorisent mon opinion. Il est singulier que ce livre ait mieux réussi en France que dans le reste de l'Europe, quoique les Français, hommes et femmes, n'y soient pas fort bien traités. Tout au contraire de mon attente, son moindre succès fut en Suisse, et son plus grand à Paris. L'amitié, l'amour, la vertu règnent-ils donc à Paris plus qu'ailleurs ? Non, sans doute ; mais il y règne encore ce sens exquis qui transporte le cœur à leur image, et qui nous fait chérir dans les autres les sentimens purs, tendres, honnêtes que nous n'avons plus. La corruption désormais est par-tout la même : il n'existe plus ni mœurs ni vertus en Europe ; mais s'il existe encore quelque amour pour elles, c'est à Paris qu'on doit le chercher (*).

Il faut, à travers tant de préjugés et de passions factices, savoir bien analyser le cœur

(*) J'écrivais ceci en 1769.

humain

humain pour y démêler les vrais sentimens de la nature. Il faut une délicatesse de tact qui ne s'acquiert que dans l'éducation du grand monde pour sentir, si j'ose ainsi dire, les finesses de cœur dont cet ouvrage est rempli. Je mets sans crainte sa quatrième partie à côté de la Princesse de Clèves, et je dis que si ces deux morceaux n'eussent été lus qu'en province, on n'aurait jamais senti tout leur prix. Il ne faut donc pas s'étonner si le plus grand succès de ce livre fut à la cour. Il abonde en traits vifs, mais voilés, qui doivent y plaire, parce qu'on est plus exercé à les pénétrer. Il faut pourtant les y distinguer encore. Cette lecture n'est assurément pas propre à cette sorte de gens d'esprit, qui n'ont que de la ruse, qui ne sont fins que pour pénétrer le mal, et qui ne voient rien du tout où il n'y a que du bien à voir. Si, par exemple, la Julie eût été publiée en certain pays que je pense, je suis sûr que personne n'en eût achevé la lecture, et qu'elle serait morte en naissant.

J'ai rassemblé la plupart des lettres qui me furent écrites sur cet ouvrage, dans une liasse qui est entre les mains de Mme. de *Nadillac*. Si jamais ce recueil paraît, on y

verra des choses bien singulières, et une opposition de jugement qui montre ce que c'est que d'avoir à faire au public. La chose qu'on y a le moins vue, et qui en fera toujours un ouvrage unique, est la simplicité du sujet et la chaîne de l'intérêt qui, concentré entre trois personnes, se soutient, durant six volumes, sans épisode, sans aventure romanesque, sans méchanceté d'aucune espèce, ni dans les personnages, ni dans les actions. *Diderot* a fait de grands complimens à *Richardson* sur la prodigieuse variété de ses tableaux et sur la multitude de ses personnages. *Richardson* a en effet le mérite de les avoir tous bien caractérisés; mais quant à leur nombre, il a cela de commun avec les plus insipides romanciers, qui suppléent à la stérilité de leurs idées à force de personnages et d'aventures. Il est aisé de réveiller l'attention en présentant incessamment et des évènemens inouis et de nouveaux visages, qui passent comme les figures de la lanterne magique; mais de soutenir toujours cette attention sur les mêmes objets et sans aventures merveilleuses, cela certainement est plus difficile; et si, toutes choses égales, la simplicité du sujet ajoute à la beauté de l'ouvrage, les romans de *Ri-*

chardson, supérieurs en tant d'autres choses, ne sauraient, sur cet article, entrer en parallèle avec le mien. Il est mort cependant, je le sais, et j'en sais la cause ; mais il ressuscitera.

Toute ma crainte était qu'à force de simplicité, ma marche ne fût ennuyeuse, et que je n'eusse pu nourrir assez l'intérêt pour le soutenir jusqu'au bout. Je fus rassuré par un fait qui seul m'a plus flatté que tous les complimens qu'a pu m'attirer cet ouvrage.

Il parut au commencement du carnaval. Un colporteur le porta à Mme. la princesse de *Talmont* (*), un jour de bal de l'opéra. Après souper, elle se fit habiller pour y aller ; et en attendant l'heure, elle se mit à lire le nouveau roman. A minuit, elle ordonna qu'on mît ses chevaux, et continua de lire. On vint lui dire que ses chevaux étaient mis ; elle ne répondit rien. Ses gens, voyant qu'elle s'oubliait, vinrent l'avertir qu'il était deux heures. Rien ne presse encore, dit-elle, en lisant toujours. Quelque temps après, sa montre étant arrêtée, elle sonna pour savoir

(*) Ce n'est pas elle, mais une autre dame dont j'ignore le nom.

quelle heure il était. On lui dit qu'il était quatre heures. Cela étant, dit-elle, il est trop tard pour aller au bal; qu'on ôte mes chevaux. Elle se fit déshabiller, et passa le reste de la nuit à lire.

Depuis qu'on me raconta ce trait, j'ai toujours désiré de voir cette dame, non-seulement pour savoir d'elle-même s'il est exactement vrai, mais aussi parce que j'ai toujours cru qu'on ne pouvait prendre un intérêt si vif à l'Héloïse sans avoir ce sixième sens, ce sens moral dont si peu de cœurs sont doués, et sans lequel nul ne saurait entendre le mien.

Ce qui me rendit les femmes si favorables, fut la persuasion où elles furent que j'avais écrit ma propre histoire, et que j'étais moi-même le héros de ce roman. Cette croyance était si bien établie que Mme. de *Polignac* écrivit à Mme. de *Verdelin* pour la prier de m'engager à lui laisser voir le portrait de *Julie*. Tout le monde était persuadé qu'on ne pouvait exprimer si vivement des sentimens qu'on n'aurait point éprouvés, ni peindre ainsi les transports de l'amour que d'après son propre cœur. En cela l'on avait raison, et il est certain que j'écrivis ce roman

dans les plus brûlantes extases; mais on se trompait en pensant qu'il avait fallu des objets réels pour les produire; on était loin de concevoir à quel point je puis m'enflammer pour des êtres imaginaires. Sans quelques réminiscences de jeunesse et Mme. d'*Houdetot*, les amours que j'ai sentis et décrits n'auraient été qu'avec des sylphides. Je ne voulus ni confirmer ni détruire une erreur qui m'était avantageuse. On peut voir dans la préface en dialogue, que je fis imprimer à part, comment je laissai là-dessus le public en suspens. Les rigoristes disent que j'aurais dû déclarer la vérité tout rondement. Pour moi, je ne vois pas ce qui m'y pouvait obliger, et je crois qu'il y aurait eu plus de bêtise que de franchise à cette déclaration faite sans nécessité.

A-peu-près dans le même temps parut la Paix perpétuelle, dont l'année précédente j'avais cédé le manuscrit à un certain M. de *Bastide*, auteur d'un journal appelé le Monde, dans lequel il voulait, bon gré, malgré, fourrer tous mes manuscrits. Il était de la connaissance de M. *Duclos*, et vint en son nom me presser de lui aider à remplir le Monde. Il avait ouï parler de la Julie, et

voulait que je la misse dans son journal: il voulait que j'y misse l'Emile; il aurait voulu que j'y misse le Contrat social, s'il en eût soupçonné l'existence. Enfin, excédé de ses importunités, je pris le parti de lui céder, pour douze louis, mon extrait de la Paix perpétuelle. Notre accord était qu'il s'imprimerait dans son journal; mais si-tôt qu'il fut propriétaire de ce manuscrit, il jugea à propos de le faire imprimer à part, avec quelques retranchemens que le censeur exigea. Qu'eût-ce été si j'y avais joint mon jugement sur cet ouvrage, dont très-heureusement je ne parlai point à M. de *Bastide*, et qui n'entra point dans notre marché! Ce jugement est encore en manuscrit parmi mes papiers; si jamais il voit le jour, on y verra combien les plaisanteries et le ton suffisant de *Voltaire* à ce sujet m'ont dû faire rire, moi qui voyais si bien la portée de ce pauvre homme dans les matières politiques dont il se mêlait de parler.

Au milieu de mes succès dans le public et de la faveur des dames, je me sentais déchoir à l'hôtel de Luxembourg, non pas auprès de M. le maréchal, qui semblait même redoubler chaque jour de bontés et d'amitiés pour

moi, mais auprès de Mme. la maréchale. Depuis que je n'avais plus rien à lui lire, son appartement m'était moins ouvert; et durant les voyages de Montmorenci, quoique je me présentasse assez exactement, je ne la voyais plus guère qu'à table : ma place même n'y était plus aussi marquée à côté d'elle. Comme elle ne me l'offrait plus, qu'elle me parlait peu, et que je n'avais pas non plus grand'-chose à lui dire, j'aimais autant prendre une autre place où j'étais plus à mon aise, sur-tout le soir; car machinalement je prenais peu-à-peu l'habitude de me placer plus près de M. le maréchal.

A propos du soir, je me souviens d'avoir dit que je ne soupais pas au château, et cela était vrai dans le commencement de la connaissance; mais comme M. de *Luxembourg* ne dînait point et ne se mettait pas même à table, il arriva de-là qu'au bout de plusieurs mois, et déjà très-familier dans la maison, je n'avais encore jamais mangé avec lui. Il eut la bonté d'en faire la remarque; cela me détermina d'y souper quelquefois quand il y avait peu de monde, et je m'en trouvais très-bien, vu qu'on dînait presqu'en l'air, et comme on dit sur le bout du banç : au-

lieu que le souper était très-long, parce qu'on s'y reposait avec plaisir au retour d'une longue promenade ; très-bon, parce que M. de *Luxembourg* aimait la bonne chère, et très-agréable, parce que Mme. de *Luxembourg* en fesait les honneurs à charmer. Sans cette explication l'on entendrait difficilement la fin d'une lettre de M. de *Luxembourg*, où il me dit qu'il se rappelle avec délices nos promenades ; sur-tout ajoute-t-il, quand en rentrant les soirs dans la cour, nous n'y trouvions point de traces de carosses ; c'est que, comme on passait tous les matins le rateau sur le sable de la cour, pour effacer les ornières, je jugeais par le nombre de ces traces du monde qui était survenu dans l'après-midi.

Cette année 1761 mit le comble aux pertes continuelles que fit ce bon seigneur depuis que j'avais l'honneur de le voir, comme si les maux que me préparait la destinée eussent dû commencer par l'homme pour qui j'avais le plus d'attachement, et qui en était le plus digne. La première année, il perdit sa sœur, Mme. la duchesse de *Villeroy* ; la seconde, il perdit sa fille Mme. la princesse de *Robeck* ; la troisième, il perdit, dans le duc de *Montmorenci*, son fils unique ; et dans le

comte de *Luxembourg*, son petit-fils, les seuls et derniers soutiens de sa branche et de son nom. Il supporta toutes ces pertes avec un courage apparent; mais son cœur ne cessa de saigner en dedans tout le reste de sa vie, et sa santé ne fit plus que décliner. La mort imprévue et tragique de son fils dut lui être d'autant plus sensible, qu'elle arriva précisément au moment où le roi venait de lui accorder pour son fils, et de lui promettre pour son petit-fils, la survivance de sa charge de capitaine des gardes-du-corps. Il eut la douleur de voir s'éteindre peu-à-peu ce dernier enfant de la plus grande espérance, et cela par l'aveugle confiance de la mère au médecin, qui fit périr ce pauvre enfant d'inanition, avec des médecines pour toute nourriture. Hélas! si j'en eusse été cru, le grand-père et le petit-fils seraient encore en vie. Que ne dis-je point, que n'écrivis-je point à M. le maréchal; que de représentations ne fis-je point à Mme. de *Montmorenci* sur le régime plus qu'austère, que, sur la foi de son médecin, elle fesait observer à son fils! Mme. de *Luxembourg*, qui pensait comme moi, ne voulait point usurper l'autorité de la mère; M. de *Luxembourg*,

homme doux et faible, n'aimait point à contrarier. Mme. de *Montmorenci* avait dans *Bordeu* une foi dont son fils finit par être la victime. Que ce pauvre enfant était aise quand il pouvait obtenir la permission de venir à Mont-Louis, avec Mme. de *Boufflers*, demander à goûter à *Thérèse*, et mettre quelque aliment dans son estomac affamé! Combien je déplorais en moi-même les misères de la grandeur, quand je voyais cet unique héritier d'un si grand bien, d'un si grand nom, de tant de titres et de dignités, dévorer avec l'avidité d'un mendiant un pauvre petit morceau de pain! Enfin, j'eus beau dire et beau faire, le médecin triompha, et l'enfant mourut de faim.

La même confiance aux charlatans qui fit périr le petit-fils, creusa le tombeau du grand-père, et il s'y joignit de plus la pusillanimité de vouloir se dissimuler les infirmités de l'âge. M. de *Luxembourg* avait eu par intervalles quelque douleur au gros doigt du pied; il en eut une atteinte à Montmorenci, qui lui donna de l'insomnie et un peu de fièvre. J'osai prononcer le mot de goutte; Mme. de *Luxembourg* me tança. Le valet de chambre, chirurgien de M. le maréchal, soutint que

ce n'était pas la goutte, et se mit à panser la partie souffrante avec du baume tranquille. Malheureusement la douleur se calma, et quand elle revint, on ne manqua pas d'employer le même remède qui l'avait calmée : la constitution s'altéra, les maux augmentèrent et les remèdes en même raison. Mme. de *Luxembourg*, qui vit bien enfin que c'était la goutte, s'opposa à cet insensé traitement. On se cacha d'elle, et M. de *Luxembourg* périt par sa faute au bout de quelques années, pour avoir voulu s'obstiner à guérir. Mais n'anticipons point de si loin sur les malheurs : combien j'en ai d'autres à narrer avant celui-là !

Il est singulier avec quelle fatalité tout ce que je pouvais dire et faire, semblait fait pour déplaire à Mme. de *Luxembourg*, lors même que j'avais le plus à cœur de conserver sa bienveillance. Les afflictions que M. de *Luxembourg* éprouvait coup sur coup, ne fesaient que m'attacher à lui davantage, et parconséquent à Mme. de *Luxembourg* : car ils m'ont toujours paru si sincèrement unis, que les sentimens qu'on avait pour l'un s'étendaient nécessairement à l'autre. M. le maréchal vieillissait. Son assiduité à la cour,

les soins qu'elle entraînait, les chasses continuelles, la fatigue sur-tout du service durant son quartier, auraient demandé la vigueur d'un jeune homme; et je ne voyais plus rien qui pût soutenir la sienne dans cette carrière. Puisque ces dignités devaient être dispersées, et son nom éteint après lui, peu lui importait de continuer une vie laborieuse, dont l'objet principal avait été de ménager la faveur du prince à ses enfans. Un jour que nous n'étions que nous trois, et qu'il se plaignait des fatigues de la cour, en homme que ses pertes avaient découragé; j'osai parler de retraite, et lui donner le conseil que *Cyneas* donnait à *Pyrrhus;* il soupira, et ne répondit pas décisivement. Mais au premier moment où Mme. de *Luxembourg* me vit en particulier, elle me relança vivement sur ce conseil qui me parut l'avoir alarmée. Elle ajouta une chose dont je sentis la justesse, et qui me fit renoncer à retoucher jamais la même corde: c'est que la longue habitude de vivre à la cour devenait un vrai besoin, que c'était même en ce moment une dissipation pour M. de *Luxembourg*, et que la retraite que je lui conseillais serait moins un repos pour lui qu'un exil, où l'oisiveté, l'ennui, la tristesse,

tesse, achèveraient bientôt de le consumer. Quoiqu'elle dût voir qu'elle m'avait persuadé, quoiqu'elle dût compter sur la promesse que je lui fis et que je lui tins, elle ne parut jamais bien tranquillisée à cet égard, et je me suis rappelé que depuis lors, mes tête-à-tête avec M. le maréchal avaient été plus rares et presque toujours interrompus.

Tandis que ma balourdise et mon guignon me nuisaient ainsi de concert auprès d'elle, les gens qu'elle voyait et qu'elle aimait le plus ne m'y servaient pas. L'abbé de *Boufflers* sur-tout, jeune homme aussi brillant qu'il soit possible de l'être, ne me parut jamais bien disposé pour moi; et non-seulement il est le seul de la société de Mme. la la maréchale qui ne m'ait jamais marqué la moindre attention, mais j'ai cru m'appercevoir qu'à tous les voyages qu'il fit à Montmorenci, je perdais quelque chose auprès d'elle, et il est vrai que, sans même qu'il le voulût, c'était assez de sa seule présence: tant la grâce et le sel de ses gentillesses appesantissaient encore mes lourds *spropositi*. Les deux premières années il n'était presque pas venu à Montmorenci, et par l'indulgence de Mme. la maréchale, je m'étais

passablement soutenu, mais si-tôt qu'il parut un peu de suite, je fus écrasé sans retour. J'aurais voulu me réfugier sous son aîle, et faire ensorte qu'il me prît en amitié; mais la même maussaderie qui me fesait un besoin de lui plaire, m'empêcha d'y réussir, et ce que je fis pour cela mal-adroitement, acheva de me perdre auprès de Mme. la maréchale, sans m'être utile auprès de lui. Avec autant d'esprit il eût pu réussir à tout, mais l'impossibilité de s'appliquer et le goût de la dissipation, ne lui ont permis d'acquérir que des demi-talens en tout genre. En revanche il en a beaucoup, et c'est tout ce qu'il faut dans le grand monde où il veut briller. Il fait très-bien de petits vers, écrit très-bien de petites lettres, va jouaillant un peu du cistre, et barbouillant un peu de peinture au pastel. Il s'avisa de vouloir faire le portrait de Mme. de *Luxembourg*; ce portrait était horrible. Elle prétendait qu'il ne lui ressemblait point du tout, et cela était vrai. Le traître d'abbé me consulta; et moi, comme un sot et comme un menteur, je dis que le portrait ressemblait. Je voulais cajoler l'abbé, mais je ne cajolais pas Mme. la maréchale, qui mit ce trait dans

ses registres, et l'abbé ayant fait son coup, se moqua de moi. J'appris par ce succès de mon tardif coup d'essai, à ne plus me mêler de vouloir flagorner et flatter malgré *Minerve.*

Mon talent était de dire aux hommes des vérités utiles, mais dures, avec assez d'énergie et de courage ; il fallait m'y tenir. Je n'étais point né, je ne dis pas pour flatter, mais pour louer. La mal-adresse des louanges que j'ai voulu donner, m'a fait plus de mal que l'âpreté de mes censures. J'en ai à citer ici un exemple si terrible, que ses suites ont non-seulement fait ma destinée pour le reste de ma vie, mais décideront peut-être de ma réputation dans toute la postérité.

Durant les voyages de Montmorenci, M. de *Choiseul* venait quelquefois souper au château. Il y vint un jour que j'en sortais. On parla de moi, M. de *Luxembourg* lui conta mon histoire de Venise avec M. de *Montaigu*. M. de *Choiseul* dit que c'était dommage que j'eusse abandonné cette carrière, et que si j'y voulais rentrer, il ne demandait pas mieux que de m'occuper. M. de *Luxembourg* me redit cela; j'y fus d'autant plus sensible que je n'étais pas accoutumé

d'être gâté par les ministres, et il n'est pas sûr que, malgré mes résolutions, si ma santé m'eût permis d'y songer, j'eusse évité d'en faire de nouveau la folie. L'ambition n'eut jamais chez moi que les courts intervalles où toute autre passion me laissait libre; mais un de ces intervalles eût suffi pour me rengager. Cette bonne intention de M. de *Choiseul* m'affectionnant à lui, accrut l'estime que, sur quelques opérations de son ministère, j'avais conçue pour ses talens, et le pacte de famille en particulier me parut annoncer un homme d'Etat du premier ordre. Il gagnait encore dans mon esprit au peu de cas que je fesais de ses prédécesseurs, sans excepter Mme. de *Pompadour*, que je regardais comme une façon de premier ministre; et quand le bruit courut que, d'elle ou de lui, l'un des deux expulserait l'autre, je crus faire des vœux pour la gloire de la France, en en faisant pour que M. de *Choiseul* triomphât. Je m'étais senti de tout temps pour Mme. de *Pompadour* de l'antiphatie, même avant sa fortune; je l'avais vue chez Mme. de *la Poplinière*, portant encore le nom de Mme. d'*Etioles*. Depuis lors, j'avais été mécontent de son silence au sujet de

Diderot, et de tous ses procédés par rapport à moi, tant au sujet des fêtes de Ramire et des Muses galantes, qu'au sujet du Devin du village, qui ne m'avait valu dans aucun genre de produit des avántages proportionnés à ses succès, et dans toutes les occasions je l'avais toujours trouvée très-peu disposée à m'obliger; ce qui n'empêcha pas le chevalier de *Lorenzy* de me proposer de faire quelque chose à la louange de cette dame, en m'insinuant que cela pourrait m'être utile. Cette proposition m'indigna d'autant plus, que je vis bien qu'il ne la fesait pas de son chef, sachant que cet homme, nul par lui-même, ne pense et n'agit que par l'impulsion d'autrui. Je sais trop peu me contraindre pour avoir pu lui cacher mon dédain pour sa proposition, ni à personne mon peu de penchant pour la favorite; elle le connaissait, j'en étais sûr, et tout cela mêlait mon intérêt propre à mon inclination naturelle dans les vœux que je fesais pour M. de *Choiseul*. Prévenu d'estime pour ses talens, qui étaient tout ce que je connaissais de lui, plein de reconnaissance pour sa bonne volonté, ignorant d'ailleurs dans ma retraite ses goûts et sa manière de vivre, je le regar-

dais d'avance comme le vengeur du public et le mien ; et mettant alors la dernière main au Contrat social, j'y marquai, dans un seul trait, ce que je pensais des précédens ministres et de celui qui commençait à les éclipser. Je manquai, dans cette occasion, à ma plus constante maxime, et de plus, je ne songeai pas que quand on veut louer et blâmer fortement dans un même article, sans nommer les gens, il faut tellement approprier la louange à ceux qu'elle regarde, que le plus ombrageux amour-propre ne puisse y trouver de quiproquo. J'étais là-dessus dans une si folle sécurité qu'il ne me vint pas même à l'esprit que quelqu'un pût prendre le change. On verra bientôt si j'eus raison.

Une de mes chances était d'avoir toujours dans mes liaisons des femmes auteurs. Je croyais au-moins parmi les grands éviter cette chance. Point du tout : elle m'y suivait encore. Mme. de *Luxembourg* ne fut pourtant jamais, que je sache, atteinte de cette manie; mais Mme. la comtesse de *Boufflers* le fut. Elle fit une tragédie en prose, qui fut d'abord lue, promenée et prônée dans la société de M. le prince de *Conti*, et sur laquelle, non contente de tant d'éloges, elle voulut aussi

me consulter pour avoir le mien. Elle l'eut, mais modéré, tel que le méritait l'ouvrage. Elle eut de plus l'avertissement que je crus lui devoir, que sa pièce, intitulée *l'Esclave généreux*, avait un très-grand rapport à une pièce anglaise, assez peu connue, mais pourtant traduite, intitulé *Oroonoko*. Mme. de *Boufflers* me remercia de l'avis, en m'assurant toutefois que sa pièce ne ressemblait point du tout à l'autre. Je n'ai jamais parlé de ce plagiat à personne au monde qu'à elle seule, et cela pour remplir un devoir qu'elle m'avait imposé; cela ne m'a pas empêché de me rappeler souvent depuis lors le sort de celui que remplit *Gil-Blas* près de l'archevêque prédicateur.

Outre l'abbé de *Boufflers* qui ne m'aimait pas, outre Mme. de *Boufflers*, auprès de laquelle j'avais des torts que jamais les femmes ni les auteurs ne pardonnent, tous les autres amis de Mme. la maréchale m'ont toujours paru peu disposés à être des miens, entre autres M. le président *Hénault*, lequel, enrôlé parmi les auteurs, n'était pas exempt de leurs défauts; entre autres aussi Mme. *du Deffant* et Mlle. de *Lespinasse*, toutes deux en grande liaison avec *Voltaire*, et intimes

amies de d'*Alembert*, avec lequel la dernière a même fini par vivre, s'entend en tout bien et en tout honneur, et cela ne peut même s'entendre autrement. J'avais d'abord commencé à m'intéresser fort à Mme. *du Deffant*, que la perte de ses yeux fesait aux miens un objet de commisération; mais sa manière de vivre, si contraire à la mienne, que l'heure du lever de l'un était presque celle du coucher de l'autre, sa passion sans bornes pour le petit bel-esprit, l'importance qu'elle donnait, soit en bien, soit en mal, aux moindres torche-culs qui paraissaient, le despotisme et l'emportement de ses oracles; son engouement outré pour ou contre toutes choses, qui ne lui permettait de parler de rien qu'avec des convulsions; ses préjugés incroyables, son invincible obstination, l'enthousiasme de déraison où la portait l'opiniâtreté de ses jugemens passionnés; tout cela me rebuta bientôt des soins que je voulais lui rendre; je la négligeai, elle s'en apperçut : c'en fut assez pour la mettre en fureur, et quoique je sentisse assez combien une femme de ce caractère pouvait être à craindre, j'aimai mieux encore m'exposer au fléau de sa haine qu'à celui de son amitié.

Ce n'était pas assez d'avoir si peu d'amis dans la société de Mme. de *Luxembourg*, si je n'avais des ennemis dans sa famille. Je n'en eus qu'un, mais qui, par la position où je me trouve aujourd'hui, en vaut cent. Ce n'était assurément pas M. le duc de *Villeroy* son frère; car, non-seulement il m'était venu voir, mais il m'avait invité plusieurs fois d'aller à *Villeroy*, et comme j'avais répondu à cette invitation avec autant de respect et d'honnêteté qu'il m'avait été possible, partant de cette réponse vague comme d'un consentement, il avait arrangé avec M. et Mme. de *Luxembourg* un voyage d'une quinzaine de jours, dont je devais être, et qui me fut proposé. Comme les soins qu'exigeait ma santé ne me permettaient pas alors de me déplacer sans risque, je priai M. de *Luxembourg* de vouloir bien me dégager. On peut voir par sa réponse que cela se fit de la meilleure grace du monde, et M. de *Villeroy* ne m'en témoigna pas moins de bonté qu'auparavant. Son neveu et son héritier, le jeune marquis de *Villeroy*, ne participa pas à la bienveillance dont m'honorait son oncle, ni aussi, je l'avoue, au respect que j'avais pour lui. Ses airs éventés me le rendirent insup-

portable, et mon air froid m'attira son aversion. Il fit même, un soir à table, une incartade dont je me tirai mal, parce que je suis bête, sans présence d'esprit, et que la colère, au-lieu d'aiguiser le peu que j'en ai, me l'ôte. J'avais un chien qu'on m'avait donné tout jeune, presqu'à mon arrivée à l'Hermitage, et que j'avais alors appelé *duc*. Ce chien, non beau, mais rare en son espèce, duquel j'avais fait mon compagnon, mon ami, et qui certainement méritait mieux ce titre que la plupart de ceux qui l'ont pris, était devenu célèbre au château de Montmorenci par son naturel aimant, sensible, et par l'attachement que nous avions l'un pour l'autre; mais, par une pusillanimité fort sotte, j'avais changé son nom en celui de *turc*, comme s'il n'y avait pas des multitudes de chiens qui s'appellent marquis, sans qu'aucun marquis s'en fâche. Le marquis de *Villeroy*, qui sut ce changement de nom, me poussa tellement là-dessus, que je fus obligé de conter en pleine table ce que j'avais fait. Ce qu'il y avait d'offensant pour le nom de duc, dans cette histoire, n'était pas tant de le lui avoir donné que de le lui avoir ôté. Le pis fut qu'il y avait là plusieurs ducs; M. de *Luxembourg*

l'était, son fils l'était, le marquis de *Villeroy* fait pour le devenir, et qui l'est aujourd'hui, jouit avec une cruelle joie de l'embarras où il m'avait mis, et de l'effet qu'avait produit cet embarras. On m'assura le lendemain que sa tante l'avait vivement tancé là-dessus; et l'on peut juger si cette réprimande, en la supposant réelle, a dû beaucoup raccommoder mes affaires auprès de lui.

Je n'avais pour appui contre tout cela, tant à l'hôtel de Luxembourg qu'au Temple, que le seul chevalier de *Lorenzy*, qui fit profession d'être mon ami; mais il l'était encore plus de d'*Alembert*, à l'ombre duquel il passait chez les femmes pour un grand géomètre. Il était d'ailleurs le sigisbée, ou plutôt le complaisant de Mme. la comtesse de *Boufflers*, très-amie elle-même de d'*Alembert*, et le chevalier de *Lorenzy* n'avait d'existence et ne pensait que par elle. Ainsi, loin que j'eusse au-dehors quelque contre-poids à mon ineptie, pour me soutenir auprès de Mme. de *Luxembourg*, tout ce qui l'approchait semblait concourir à me nuire dans son esprit. Cependant, outre l'Emile dont elle avait voulu se charger, elle me donna dans le même temps une autre marque d'intérêt

et de bienveillance, qui me fit croire que, même en s'ennuyant de moi, elle me conserverait toujours l'amitié qu'elle m'avait tant de fois promise pour toute la vie.

Si-tôt que j'avais cru pouvoir compter sur ce sentiment de sa part, j'avais commencé par soulager mon cœur auprès d'elle de l'aveu de toutes mes fautes, ayant pour maxime inviolable avec mes amis, de me montrer à leurs yeux exactement tel que je suis, ni meilleur, ni pire. Je lui avais déclaré mes liaisons avec *Thérèse*, et tout ce qui en avait résulté, sans omettre de quelle façon j'avais disposé de mes enfans. Elle avait reçu mes confessions très-bien, trop bien même, en m'épargnant les censures que je méritais; et ce qui m'émut sur-tout vivement, fut de voir les bontés qu'elle prodiguait à *Thérèse*, lui fesant de petits cadeaux, l'envoyant chercher, l'exhortant à l'aller voir, la recevant avec cent caresses, et l'embrassant très-souvent devant tout le monde. Cette pauvre fille était dans des transports de joie et de reconnaissance qu'assurément je partageais bien; les amitiés dont M. et Mme. de *Luxembourg* me comblaient en elle, me touchant bien plus vivement

encore que celles qu'ils me fesaient directement.

Pendant assez long-temps les choses en restèrent là : mais enfin, Mme. la maréchale poussa la bonté jusqu'à vouloir retirer un de mes enfans. Elle savait que j'avais fait mettre un chiffre dans les langes de l'aîné ; elle me demanda le double de ce chiffre, je le lui donnai. Elle employa pour cette recherche, *la Roche*, son valet-de-chambre et son homme de confiance, qui fit de vaines perquisitions et ne trouva rien, quoiqu'au bout de douze ou quatorze ans seulement. Si les registres des Enfans-trouvés étaient bien en ordre, ou que la recherche eût été bien faite, ce chiffre n'eût pas dû être introuvable. Quoi qu'il en soit, je fus moins fâché de ce mauvais succès que je ne l'aurais été, si j'avais suivi cet enfant dès sa naissance. Si à l'aide du renseignement on m'eût présenté quelque enfant pour le mien, le doute si ce l'était bien en effet, si on ne lui en substituait point un autre, m'eût resserré le cœur par l'incertitude, et je n'aurais point goûté dans tout son charme le vrai sentiment de la nature : il a besoin pour se soutenir, au-moins durant l'enfance, d'être appuyé sur l'habitude. Le long éloignement d'un enfant

qu'on ne connaît pas encore, affaiblit ; anéantit enfin les sentimens paternels et maternels, et jamais on n'aimera celui qu'on a mis en nourrice comme celui qu'on a nourri sous ses yeux. La réflexion que je fais ici peut exténuer mes torts dans leurs effets, mais c'est en les aggravant dans leur source.

Il n'est peut-être pas inutile de remarquer que, par l'entremise de *Thérèse*, ce même *la Roche* fit connaissance avec Mme. *le Vasseur*, que *Grimm* continuait de tenir à Deuil à la porte de la Chevrette, et tout près de Montmorenci.

Quand je fus parti, ce fut par M. *la Roche* que je continuai de faire remettre à cette femme l'argent que je n'ai point cessé de lui envoyer, et je crois qu'il lui portait aussi souvent des présens de la part de Mme. la maréchale ; ainsi elle n'était surement pas à plaindre, quoiqu'elle se plaignît toujours. A l'égard de *Grimm*, comme je n'aime point à parler des gens que je dois haïr, je n'en parlais jamais à Mme. de *Luxembourg* que malgré moi ; mais elle me mit plusieurs fois sur son chapitre, sans me dire ce qu'elle en pensait, et sans me laisser pénétrer si cet homme était de sa connaissance ou non.

Comme la réserve avec les gens qu'on aime, et qui n'en ont point avec nous, n'est pas de mon goût, sur-tout en ce qui les regarde, j'ai depuis lors pensé quelquefois à celle-là ; mais seulement quand d'autres événemens ont rendu cette réflexion naturelle.

Après avoir demeuré long-temps sans entendre parler de l'Emile, depuis que je l'avais remis à Mme. de *Luxembourg*, j'appris enfin que le marché en était conclu à Paris avec le libraire *Duchesne*, et par celui-ci avec le libraire *Néaulme*, d'Amsterdam. Mme. de *Luxembourg* m'envoya les deux doubles de mon traité avec *Duchesne*, pour les signer. Je reconnus l'écriture pour être de la même main dont étaient celles des lettres de M. *Malesherbes* qu'il ne m'écrivait pas de sa propre main. Cette certitude que mon traité se fesait de l'aveu et sous les yeux du magistrat, me le fit signer avec confiance. *Duchesne* me donnait de ce manuscrit six mille francs, la moitié comptant, et je crois cent ou deux cents exemplaires. Après avoir signé les deux doubles, je les renvoyai tous deux à Mme. de *Luxembourg* qui l'avait ainsi désiré : elle en donna un à *Duchesne*, elle

garda l'autre au-lieu de me le renvoyer, et je ne l'ai jamais revu.

La connaissance de M. et Mme de *Luxembourg*, en fesant quelque diversion à mon projet de retraite, ne m'y avait pas fait renoncer. Même au temps de ma plus grande faveur auprès de Mme. la maréchale, j'avais toujours senti qu'il n'y avait que mon sincère attachement pour M. le maréchal et pour elle, qui pût me rendre leurs entours supportables, et tout mon embarras était de concilier ce même attachement avec un genre de vie plus conforme à mon goût et moins contraire à ma santé, que cette gêne et ces soupers tenaient dans une altération continuelle, malgré tous les soins qu'on apportait à ne pas m'exposer à la déranger ; car sur ce point, comme sur tout autre, les attentions furent poussées aussi loin qu'il était possible ; et par exemple, tous les soirs après soupé, M. le maréchal qui s'allait coucher de bonne heure, ne manquait pas de m'emmener, bon gré, malgré, pour m'aller coucher aussi. Ce ne fut que quelque temps avant ma catastrophe qu'il cessa, je ne sais pourquoi, d'avoir cette attention.

Avant même d'appercevoir le refroidisse-

ment de Mme. la maréchale, je désirais pour ne m'y pas exposer, d'exécuter mon ancien projet; mais les moyens me manquant pour cela, je fus obligé d'attendre la conclusion du traité de l'Emile, et en attendant je mis la dernière main au Contrat Social, et l'envoyai à *Rey*, fixant le prix de ce manuscrit à mille francs, qu'il me donna.

Je ne dois peut-être pas omettre un petit fait qui regarde ledit manuscrit. Je le remis bien cacheté à *Du Voisin*, ministre du pays de Vaud, et chapelain de l'hôtel de Hollande, qui me venait voir quelquefois, et qui se chargea de l'envoyer à *Rey*, avec lequel il était en liaison. Ce manuscrit, écrit en menu caractère, était fort petit, et ne remplissait pas sa poche. Cependant en passant la barrière, son paquet tomba, je ne sais comment, entre les mains des commis, qui l'ouvrirent, l'examinèrent et le lui rendirent ensuite, quand il l'eût réclamé au nom de l'ambassadeur; ce qui le mit à portée de le lire lui-même, comme il me marqua naïvement avoir fait, avec force éloge de l'ouvrage, et pas un mot de critique ni de censure, et se réservant sans doute d'être le vengeur du christianisme lorsque l'ouvrage aurait paru,

Il recacheta le manuscrit et l'envoya à *Rey*. Tel fut en substance le narré qu'il me fit dans la lettre où il me rendit compte de cette affaire, et c'est tout ce que j'en ai su.

Outre ces deux livres et mon Dictionnaire de musique, auquel je travaillais toujours de temps en temps, j'avais quelques autres écrits de moindre importance, tous en état de paraître, et que je me proposais de donner encore, soit séparément, soit avec mon recueil général, si je l'entreprenais jamais. Le principal de ces écrits, dont la plupart sont encore en manuscrit dans les mains de *du Peyrou*, était un Essai sur l'origine des langues, que je fis lire à M. de *Malesherbes* et au chevalier de *Lorenzy*, qui m'en dirent du bien. Je comptais que toutes ces productions rassemblées, me vaudraient au-moins, tous frais faits, un capital de huit à dix mille francs, que je voulais placer en rente viagère, tant sur ma tête que sur celle de *Thérèse*; après quoi nous irions, comme je l'ai dit, vivre ensemble au fond de quelque province, sans plus occuper le public de moi, et sans plus m'occuper moi-même d'autre chose que d'achever paisiblement ma carrière, en continuant de faire autour de moi tout le

bien qu'il m'était possible, et d'écrire à loisir les mémoires que je méditais.

Tel était mon projet, dont une générosité de *Rey*, que je ne dois pas taire, vint faciliter encore l'exécution. Ce libraire dont on me disait tant de mal à Paris, est cependant de tous ceux avec qui j'ai eu à faire, le seul dont j'aye eu toujours à me louer. Nous étions, à la vérité, souvent en querelle sur l'exécution de mes ouvrages; il était étourdi, j'étais emporté. Mais en matière d'intérêt et de procédés qui s'y rapportent, quoique je n'aye jamais fait avec lui de traité en forme, je l'ai toujours trouvé plein d'exactitude et de probité. Il est même aussi le seul qui m'ait avoué franchement qu'il fesait bien ses affaires avec moi, et souvent il m'a dit qu'il me devait sa fortune, en offrant de m'en faire part. Ne pouvant exercer directement avec moi sa gratitude, il voulut me la témoigner au-moins dans ma gouvernante, à laquelle il fit une pension viagère de trois cents francs, exprimant dans l'acte que c'était en reconnaissance des avantages que je lui avais procurés. Il fit cela de lui à moi, sans ostentation, sans prétention, sans bruit; et si je n'en avais parlé le premier à tout le monde, per-

sonne n'en aurait rien su. Je fus si touché de ce procédé, que depuis lors je me suis attaché à *Rey* d'une amitié véritable. Quelque temps après, il me désira pour parrain d'un de ses enfans, j'y consentis, et l'un de mes regrets dans la situation où l'on m'a réduit, est qu'on m'ait ôté tout moyen de rendre désormais mon attachement utile à ma filleule et à ses parens. Pourquoi, si sensible à la modeste générosité de ce libraire, le suis-je peu aux bruyans empressemens de tant de gens huppés, qui remplissent pompeusement l'univers du bien qu'ils disent m'avoir voulu faire, et dont je n'ai jamais rien senti? Est-ce leur faute? est-ce la mienne? Ne sont-ils que vains? ne suis-je qu'ingrat? Lecteur sensé, pesez, décidez; pour moi, je me tais.

Cette pension fut une grande ressource pour l'entretien de *Thérèse*, et un grand soulagement pour moi. Mais, au reste, j'étais bien éloigné d'en tirer un profit direct pour moi-même, non plus que de tous les cadeaux qu'on lui fesait.

Elle a toujours disposé de tout elle-même. Quand je gardais son argent, je lui en tenais un fidèle compte, sans jamais en mettre un

liard à notre commune dépense, même quand elle était plus riche que moi : *Ce qui est à moi est à nous*, lui disais-je ; *et ce qui est à toi est à toi.* Je n'ai jamais cessé de me conduire avec elle selon cette maxime que je lui ai souvent répétée. Ceux qui ont la bassesse de m'accuser de recevoir par ses mains ce que je refusais dans les miennes, jugeaient sans doute de mon cœur par les leurs, et me connaissaient bien mal. Je mangerais volontiers avec elle le pain qu'elle aurait gagné, jamais celui qu'elle aurait reçu. J'en appelle sur ce point à son témoignage, et dès-à-présent, et lorsque, selon le cours de la nature, elle m'aura survécu. Malheureusement elle est peu entendue en économie à tous égards, peu soigneuse et fort dépensière, non par vanité ni par gourmandise, mais par négligence uniquement. Nul n'est parfait ici bas, et puisqu'il faut que ses excellentes qualités soient rachetées, j'aime mieux qu'elle ait des défauts que des vices ; quoique ces défauts nous fassent encore plus de mal à tous deux. Les soins que j'ai pris pour elle, comme jadis pour maman, de lui accumuler quelque avance qui pût un jour lui servir de ressource,

sont inimaginables ; mais ce furent toujours des soins perdus.

Jamais elles n'ont compté ni l'une ni l'autre avec elles-mêmes, et malgré tous mes efforts, tout est toujours parti à mesure qu'il est venu. Quelque simplement que *Thérèse* se mette, jamais la pension de *Rey* ne lui a suffi pour se nipper, que je n'y aye encore suppléé du mien chaque année. Nous ne sommes pas faits elle ni moi, pour être jamais riches, et je ne compte assurément pas cela parmi nos malheurs.

Le Contrat social s'imprimait assez rapidement. Il n'en était pas de même de l'Emile, dont j'attendais la publication pour exécuter la retraite que je méditais. *Duchesne* m'envoyait de temps à autre des modèles d'impression, pour choisir ; quand j'avais choisi, au-lieu de commencer, il m'en envoyait encore d'autres. Quand enfin nous fûmes bien déterminés sur le format, sur le caractère, et qu'il avait déjà plusieurs feuilles d'imprimées ; sur quelque léger changement que je fis sur une épreuve, il recommença tout, et au bout de six mois nous nous trouvâmes moins avancés que le premier jour. Durant tous ces essais, je vis bien que l'ou-

vrage s'imprimait en France ainsi qu'en Hollande, et qu'il s'en fesait à-la-fois deux éditions. Que pouvais-je faire? Je n'étais plus maître de mon manuscrit. Loin d'avoir trempé dans l'édition de France, je m'y étais toujours opposé; mais enfin, puisque cette édition se fesait, bon gré, malgré moi, et puisqu'elle servait de modèle à l'autre, il fallait bien y jeter les yeux et voir les épreuves, pour ne pas laisser estropier et défigurer mon livre. D'ailleurs l'ouvrage s'imprimait tellement de l'aveu du magistrat, que c'était lui qui dirigeait en quelque sorte l'entreprise, qu'il m'écrivait très-souvent, et qu'il vint me voir même à ce sujet, dans une occasion dont je vais parler à l'instant.

Tandis que *Duchesne* avançait à pas de tortue, *Néaulme*, qu'il retenait, avançait encore plus lentement. On ne lui envoyait pas fidèlement les feuilles à mesure qu'elles s'imprimaient. Il crut appercevoir de la ruse dans la manœuvre de *Duchesne*, c'est-à-dire, de *Guy*, qui fesait pour lui; et voyant qu'on n'exécutait pas le traité, il m'écrivit lettres sur lettres pleines de doléances et de griefs auxquels je pouvais encore moins remédier qu'à ceux que j'avais pour mon compte.

Son ami *Guérin*, qui me voyait alors fort souvent, me parlait incessamment de ce livre, mais toujours avec la plus grande réserve. Il savait et ne savait pas qu'on l'imprimait en France, il savait et ne savait pas que le magistrat s'en mêlât : en me plaignant des embarras qu'allait me donner ce livre, il semblait m'accuser d'imprudence, sans vouloir jamais dire en quoi elle consistait ; il biaisait et tergiversait sans cesse : il semblait ne parler que pour me faire parler. Ma sécurité, pour lors, était si complète que je riais du ton circonspect et mystérieux qu'il mettait à cette affaire, comme d'un tic contracté chez les ministres et les magistrats, dont il fréquentait assez les bureaux. Sûr d'être en règle à tous égards sur cet ouvrage, fortement persuadé qu'il avait non-seulement l'agrément et la protection du magistrat, mais même qu'il méritait et qu'il avait de même la faveur du ministère, je me félicitais de mon courage à bien faire, et je riais de mes pusillanimes amis, qui paraissaient s'inquiéter pour moi. *Duclos* fut de ce nombre, et j'avoue que ma confiance en sa droiture et en ses lumières eût pu m'allarmer à son exemple, si j'en avais eu moins dans l'utilité de

de l'ouvrage et dans la probité de ses patrons. Il me vint voir de chez M. *Baille*, tandis que l'Emile était sous presse ; il m'en parla : je lui lus la profession de foi du vicaire savoyard. Il l'écouta très-paisiblement, et, ce me semble, avec grand plaisir. Il me dit, quand j'eus finis : Quoi, citoyen ! cela fait partie d'un livre qu'on imprime à Paris ? Oui, lui dis-je, et l'on devrait l'imprimer au Louvre, par ordre du roi. J'en conviens, me dit-il, mais faites-moi le plaisir de ne dire à personne que vous m'ayiez lu ce morceau.

Cette frappante manière de s'exprimer me surprit sans m'effrayer. Je savais que *Duclos* voyait beaucoup M. de *Malesherbes*. J'eus peine à concevoir comment il pensait si différemment que lui sur le même objet.

Je vivais à Montmorenci depuis plus de quatre ans, sans y avoir eu un seul jour de bonne santé. Quoique l'air y soit excellent, les eaux y sont mauvaises, et cela peut très-bien être une des causes qui contribuaient à empirer mes maux habituels. Sur la fin de l'automne 1761, je tombai tout-à-fait malade, et je passai l'hiver entier dans des

souffrances presque sans relâche. Le mal physique, augmenté par mille inquiétudes, me les rendit aussi plus sensibles. Depuis quelque temps de sourds et tristes pressentimens me troublaient, sans que je susse à propos de quoi. Je recevais des lettres anonymes assez singulières, et même des lettres signées qui ne l'étaient guère moins. J'en reçus une d'un conseiller au parlement de Paris, qui, mécontent de la presente constitution des choses, et n'augurant pas bien des suites, me consultait sur le choix d'un asile, à Genève ou en Suisse, pour s'y retirer avec sa famille. J'en reçus une de M. de . . . . , président à mortier au parlement de . . . . , lequel me proposait de rédiger pour ce parlement, qui, pour lors, était mal avec la cour, des mémoires et remontrances, offrant de me fournir tous les documens et matériaux dont j'aurais besoin pour cela.

Quand je souffre, je suis sujet à l'humeur. J'en avais en recevant ces lettres, j'en mis dans les réponses que j'y fis, refusant tout à plat ce qu'on me demandait : ce refus n'est assurément pas ce que je me reproche, puisque ces lettres pouvaient être des piéges de mes

ennemis (*), et ce qu'on me demandait était contraire à des principes dont je voulais moins me départir que jamais. Mais pouvant refuser avec aménité, je refusai avec dureté, et voilà en quoi j'eus tort.

On trouvera parmi mes papiers les deux lettres dont je viens de parler. Celle du conseiller ne me surprit pas absolument, parce que je pensais comme lui et comme beaucoup d'autres, que la coustitution déclinante menaçait la France d'un prochain délabrement. Les désastres d'une guerre malheureuse, qui tous venaient de la faute du gouvernement; l'incroyable désordre des finances, les tiraillemens continuels de l'administration, partagée jusqu'alors entre deux ou trois ministres, en guerre ouverte l'un avec l'autre, et qui, pour se nuire mutuellement, abymaient le royaume ; le mécontentement général du peuple et de tous les ordres de l'Etat ; l'entêtement d'une femme obstinée, qui sacrifiant toujours à ses goûts ses lumières, si tant est qu'elle en eût, écartait presque toujours des emplois les plus capa-

(*) Je savais, par exemple, que le président de ...... était fort lié avec les Encyclopédistes et les *Holbachiens.*

bles, pour placer ceux qui lui plaisaient le plus ; tout concourait à justifier la prévoyance du conseiller, et celle du public et la mienne. Cette prévoyance me mit même plusieurs fois en balance, si je ne chercherais pas moi-même un asile hors du royaume avant les troubles qui semblaient le menacer; mais rassuré par ma petitesse et par mon humeur paisible, je crus que dans la solitude où je voulais vivre, nul orage ne pouvait pénétrer jusqu'à moi ; fâché seulement que dans cet état de choses, M. de *Luxembourg* se prêtât à des commissions qui devaient le faire moins bien vouloir dans son gouvernement: j'aurais voulu qu'il s'y ménageât à tout événement une retraite, s'il arrivait que la grande machine vînt à crouler, comme cela paraissait à craindre dans l'état actuel des choses ; et il me paraît encore à-présent indubitable que si toutes les rênes du gouvernement ne fussent enfin tombées dans une seule main, la monarchie française serait maintenant aux abois.

Tandis que mon état empirait, l'impression de l'Emille se ralentissait, et fut enfin tout-à-coup suspendue, sans que je pusse en apprendre la raison, sans que *Guy* daignât

plus m'écrire ni me répondre, sans que je pusse avoir des nouvelles de personne, ni rien savoir de ce qui se passait, M. de *Malesherbes* étant pour lors à la campagne. Jamais un malheur, quel qu'il soit, ne me trouble et ne m'abat, pourvu que je sache en quoi il consiste ; mais mon penchant naturel est d'avoir peur des ténèbres : je redoute et je hais leur air noir, le mystère m'inquiète toujours, il est par trop antipathique avec mon naturel ouvert jusqu'à l'imprudence. L'aspect du monstre le plus hideux m'effrayerait peu, ce me semble, mais si j'entrevois de nuit une figure sous un drap blanc, j'aurai peur. Voilà donc mon imagination qu'allumait ce long silence, occupée à me tracer des fantômes. Plus j'avais à cœur la publication de mon dernier et meilleur ouvrage, plus je me tourmentais à chercher ce qui pouvait l'accrocher ; et toujours portant tout à l'extrême, dans la suspension de l'impression du livre j'en croyais voir la suppression. Cependant, n'en pouvant imagiuer ni la cause, ni la manière, je restais dans l'incertitude du monde la plus cruelle. J'écrivais lettres sur lettres à *Guy*, à M. de *Malesherbes*, à Mme. de *Luxembourg*,

et les réponses ne venant point, ou ne venant pas quand je les attendais, je me troublais entièrement, je délirais. Malheureusement j'appris dans le même temps que le P. *Griffet*, jésuite, avait parlé de l'Emile et en avait rapporté des passages. A l'instant mon imagination part comme un éclair, et me dévoile tout le mystère d'iniquité : j'en vis la marche aussi clairement, aussi surement que si elle m'eût été révélée. Je me figurai que les jésuites furieux du ton méprisant sur lequel j'avais parlé des colléges, s'étaient emparés de mon ouvrage, que c'étaient eux qui en accrochaient l'édition, qu'instruits par *Guérin*, leur ami, de mon état présent, et prévoyant ma mort prochaine, dont je ne doutais pas, ils voulaient retarder l'impression jusqu'alors, dans le dessein de tronquer, d'altérer mon ouvrage, et de me prêter, pour remplir leurs vues, des sentimens différens des miens. Il est étonnant quelle foule de faits et de circonstances vint dans mon esprit se calquer sur cette folie, et lui donner un air de vraisemblance, que dis-je, m'y montrer l'évidence et la démonstration. *Guérin* était totalement livré aux jésuites, je le savais. Je leur attribuai toutes les avances d'amitié qu'il m'avait faites ; je me

persuadai que c'était par leur impulsion qu'il m'avait pressé de traiter avec *Néaulme*, que par ledit *Néaulme* ils avaient eu les premières feuilles de mon ouvrage, qu'ils avaient ensuite trouvé le moyen d'en arrêter l'impression chez *Duchesne*, et peut-être de s'emparer de mon manuscrit pour y travailler à leur aise, jusqu'à ce que ma mort les laissât libres de le publier travesti à leur mode. J'avais toujours senti, malgré le patelinage du P. *Berthier*, que les jésuites ne m'aimaient pas, non-seulement comme encyclopédiste, mais parce que tous mes principes étaient encore plus opposés à leurs maximes et à leur crédit que l'incrédulité de mes confrères, puisque le fanatisme athée et le fanatisme dévot, se touchant par leur commune intolérance, peuvent même se réunir, comme ils ont fait à la Chine, et comme ils font contre moi; au-lieu que la religion raisonnable et morale, ôtant tout pouvoir humain sur les consciences, ne laisse plus de ressource aux arbitres de ce pouvoir. Je savais que Mgr. le chancelier était aussi fort ami des jésuites : je craignais que le fils, intimidé par le père, ne se vît forcé de leur abandonner l'ouvrage qu'il avait protégé. Je croyais même voir l'effet de

cet abandon dans des chicanes que l'on commençait à me susciter sur les deux premiers volumes, où l'on exigeait des cartons pour des riens; tandis que les deux autres volumes étaient, comme on ne l'ignorait pas, remplis des choses si fortes, qu'il eût fallu les refondre en entier, en les censurant comme les deux premiers. Je savais de plus, et M. de *Malesherbes* me le dit lui-même, que l'abbé de *Grave*, qu'il avait chargé de l'inspection de cette édition, était encore un autre partisan des jésuites. Je ne voyais par-tout que jésuites, sans songer qu'à la veille d'être anéantis, et tout occupés de leur propre défense, ils avaient autre chose à faire que d'aller tracasser sur l'impression d'un livre où il ne sagissait pas d'eux. J'ai tort de dire *sans songer;* car j'y songeais très-bien, et c'est même une objection que M. de *Malesherbes* eut soin de me faire si-tôt qu'il fut instruit de ma vision: mais par un autre de ces travers d'un homme qui, du fond de sa retraite, veut juger du secret des grandes affaires, dont il ne sait rien, je ne voulus jamais croire que les jésuites fussent en danger, et je regardais le bruit qui s'en répandait comme un leurre de leur part pour

endormir leurs adversaires. Leurs succès passés, qui ne s'étaient jamais démentis, me donnaient une si terrible idée de leur puissance, que je déplorais déjà l'avilissement du parlement. Je savais que M. de *Choiseul* avait étudié chez les jésuites, que Mme. de *Pompadour* n'était point mal avec eux, et que leur ligue avec les favorites et les ministres avait toujours paru avantageuse aux uns et aux autres contre leurs ennemis communs. La cour paraissait ne se mêler de rien ; et persuadé que si la société recevait un jour quelque rude échec, ce ne serait jamais le parlement qui serait assez fort pour le lui porter, je tirais de cette inaction de la cour le fondement de leur confiance et l'augure de leur triomphe.

Enfin ne voyant dans tous les bruits du jour qu'une feinte et des piéges de leur part, et leur croyant dans leur sécurité du temps pour vaquer à tout, je ne doutais pas qu'ils n'écrasassent dans peu le jansénisme, et le parlement, et les encyclopédistes, et tout ce qui n'aurait pas porté leur joug ; et qu'enfin s'ils laissaient paraître mon livre ce ne fût qu'après l'avoir transformé au point de s'en faire une arme, en se prévalant de

mon nom pour surprendre mes lecteurs.

Je me sentais mourant; j'ai peine à comprendre comment cette extravagance ne m'acheva pas, tant l'idée de ma mémoire déshonorée après moi dans mon plus digne et meilleur livre, m'était effroyable. Jamais je n'ai tant craint de mourir, et je crois si j'étais mort dans ces circonstances, que je serais mort désespéré. Aujourd'hui même que je vois marcher sans obstacle à son exécution le plus noir, le plus affreux complot qui jamais ait été tramé contre la mémoire d'un homme, je mourrai beaucoup plus tranquille, certain de laisser dans mes écrits un témoignage de moi, qui triomphera tôt ou tard des complots des hommes.

M. de *Malesherbes*, témoin et confident de mes agitations, se donna, pour les calmer, des soins qui prouvent son inépuisable bonté de cœur. Mme. de *Luxembourg* concourut à cette bonne œuvre, et fut plusieurs fois chez *Duchesne* pour savoir à quoi en était cette édition. Enfin l'impression fut reprise et marcha rondement, sans que jamais j'aye pu savoir pourquoi elle avait été suspendue. M. de *Malesherbes* prit la peine de venir à Montmorenci pour me tranquilliser:

il en vint à bout ; et ma parfaite confiance en sa droiture l'ayant emporté sur l'égarement de ma pauvre tête, rendit efficace tout ce qu'il fit pour m'en ramener. Après ce qu'il avait vu de mes angoisses et de mon délire, il était naturel qu'il me trouvât très à plaindre. Aussi fit-il. Les propos incessamment rebattus de la cabale philosophique qui l'entourait, lui revinrent à l'esprit. Quand j'allai vivre à l'Hermitage, ils publièrent, comme je l'ai déjà dit, que je n'y tiendrais pas long-temps. Quand ils virent que je persévérais, ils dirent que c'était par obstination, par orgueil, par honte de m'en dédire, mais que je m'y ennuyais à périr, que j'y vivais très-malheureux. M. de *Malesherbes* le crut et me l'écrivit. Sensible à cette erreur dans un homme pour qui j'avais tant d'estime, je lui écrivis quatre lettres consécutives, où lui exposant les vrais motifs de ma conduite, je lui décrivis fidèlement mes goûts, mes penchans, mon caractère et tout ce qui se passait dans mon cœur. Ces quatre lettres faites sans brouillon, rapidement, à trait de plume, et sans même avoir été relues, sont peut être la seule chose que j'aye écrite avec facilité dans toute ma vie ; ce qui est

bien étonnant au milieu de mes souffrances et de l'extrême abattement où j'étais. Je gémissais en me sentant défaillir, de penser que je laissais dans l'esprit des honnêtes gens une opinion de moi si peu juste; et par l'esquisse tracée à la hâte dans ces quatre lettres, je tâchais de suppléer en quelque sorte aux mémoires que j'avais projetés. Ces lettres qui plurent à M. de *Malesherbes*, et qu'il montra dans Paris, sont en quelque façon le sommaire de ce que j'expose ici plus en détail, et méritent à ce titre d'être conservées. On trouvera parmi mes papiers la copie qu'il en fit faire à ma prière, et qu'il m'envoya quelques années après.

La seule chose qui m'affligeait désormais, dans l'opinion de ma mort prochaine, était de n'avoir aucun homme lettré de confiance, entre les mains duquel je pusse déposer mes papiers pour en faire après moi le triage.

Depuis mon voyage de Genève, je m'étais lié d'amitié avec M. *Moultou*. J'avais de l'inclination pour ce jeune homme, et j'aurais désiré qu'il vînt me fermer les yeux. Je lui marquai ce désir, et je crois qu'il aurait fait avec plaisir cet acte d'humanité si les affaires et sa famille le lui eussent permis.

Privé

Privé de cette consolation, je voulus du moins lui marquer ma confiance en lui envoyant la profession de foi du Vicaire avant la publication. Il en fut content; mais il ne me parut pas dans sa réponse partager la sécurité avec laquelle j'en attendais pour lors l'effet. Il désira d'avoir de moi quelque morceau que n'eût personne autre. Je lui envoyai une Oraison funèbre du feu duc d'Orléans que j'avais faite pour l'abbé *Darty*, et qui ne fut pas prononcée, parce que, contre son attente, ce ne fut pas lui qui en fut chargé.

L'impression, après avoir été reprise, se continua, s'acheva même assez tranquillement, et j'y remarquai ceci de singulier, qu'après les cartons qu'on avait sévèrement exigés pour les deux premiers volumes, on passa les deux derniers sans rien dire, et sans que leur contenu fît aucun obstacle à sa publication. J'eus pourtant encore quelque inquiétude que je ne dois pas passer sous silence. Après avoir eu peur des jésuites, j'eus peur des jansénistes et des philosophes. Ennemi de tout ce qui s'appelle parti, faction, cabale, je n'ai jamais rien attendu de bon des gens qui en sont. Les *commères* avaient

depuis un temps quitté leur ancienne demeure, et s'étaient établis tout à côté de moi, ensorte que de leur chambre on entendait tout ce qui se disait dans la mienne et sur ma terrasse, et que de leur jardin on pouvait très-aisément escalader le petit mur qui le séparait de mon donjon. J'avais fait de ce donjon mon cabinet de travail, en sorte que j'y avais une table couverte d'épreuves et de feuilles de l'Emile et du Contrat Social; et brochant ces feuilles à mesure qu'on me les envoyait, j'avais là tous mes volumes long-temps avant qu'on les publiât. Mon étourderie, ma négligence, ma confiance en M. *Mathas*, dans le jardin duquel j'étais clos, fesaient que souvent oubliant de fermer le soir mon donjon, je le trouvais le matin tout ouvert; ce qui ne m'eût guère inquiété si je n'avais cru remarquer du dérangement dans mes papiers. Après avoir fait plusieurs fois cette remarque, je devins plus soigneux de fermer le donjon. La serrure était mouvaise, la clef ne fermait qu'à demi-tour. Devenu plus attentif, je trouvai un plus grand dérangement encore que quand je laissais tout ouvert. Enfin un de mes volumes se trouva éclipsé pendant un jour et

deux nuits, sans qu'il me fût possible de savoir ce qu'il était devenu jusqu'au matin du troisième jour que je le retrouvai sur ma table. Je n'eus, ni n'ai jamais eu de soupçon sur M. *Mathas*, ni sur son neveu, M. du *Moulin*, sachant qu'ils m'aimaient l'un et l'autre, et prenant en eux toute confiance. Je commençais d'en avoir moins dans les *commères*. Je savais que, quoique jansénistes, ils avaient quelque liaison avec d'*Alembert* et logeaient dans la même maison. Cela me donna quelque inquiétude et me rendit plus attentif. Je retirai mes papiers dans ma chambre, et je cessai tout-à-fait de voir ces gens-là, ayant su d'ailleurs qu'ils avaient fait parade, dans plusieurs maisons, du premier volume de l'Emile que j'avais eu l'imprudence de leur prêter. Quoiqu'ils continuassent d'être mes voisins jusqu'à mon départ, je n'ai plus eu de communication avec eux depuis lors. Le contrat social parut un mois ou deux avant l'Emile. *Rey*, dont j'avais toujours exigé qu'il n'introduirait jamais furtivement en France aucun de mes livres, s'adressa au magistrat pour obtenir la permission de faire entrer celui-ci par Rouen, où il fit par mer son envoi. *Rey* n'eut aucune

réponse, ses ballots restèrent à Rouen plusieurs mois, au bout desquels on les lui renvoya après avoir tenté de les confisquer, mais il fit tant de bruit qu'on les lui rendit. Des curieux en tirèrent d'Amsterdam quelques exemplaires qui circulèrent avec peu de bruit. *Mauléon* qui en avait ouï parler, et qui même en avait vu quelque chose, m'en parla d'un ton mystérieux qui me surprit, et qui m'eût inquiété même si, certain d'être en règle à tous égards, et de n'avoir nul reproche à me faire, je ne m'étais tranquillisé par ma grande maxime. Je ne doutais pas même que M. de *Choiseul*, déjà bien disposé pour moi, et sensible à l'éloge que mon estime pour lui m'en avait fait faire dans cet ouvrage, ne me soutînt en cette occasion contre la malveillance de Mme. de *Pompadour*.

J'avais assurément lieu de compter alors, autant que jamais, sur les bontés de M. de *Luxembourg* et sur son appui dans le besoin : car jamais il ne me donna de marques d'amitié, ni plus fréquentes, ni plus touchantes. Au voyage de pâques mon triste état ne me permettant pas d'aller au château, il ne manqua pas un seul jour de me venir voir; et

enfin me voyant souffrir sans relâche, il fit tant qu'il me détermina à voir le frère *Côme*, l'envoya chercher, me l'amena lui-même, et eut le courage, rare certes, et méritoire dans un grand seigneur, de rester chez moi durant l'opération qui fut cruelle et longue. Au premier examen le frère *Côme* crut trouver une grosse pierre, et me le dit ; au second, il ne la trouva plus. Après avoir commencé une seconde et troisième fois avec un soin et une exactitude qui me firent trouver le temps fort long, il déclara qu'il n'y avait point de pierre, mais que la prostate était squireuse et d'une grosseur surnaturelle ; et finit par me déclarer que je souffrirais beaucoup et que je vivrais long-temps. Si la seconde prédiction s'accomplit aussi bien que la première, mes maux ne sont pas prêts à finir.

C'est ainsi qu'après avoir été traité successivement pendant tant d'années de vingt maux que je n'avais pas, je finis par savoir que ma maladie incurable, sans être mortelle, durerait autant que moi. Mon imagination, réprimée par cette connaissance, ne me fit plus voir en perspective une mort cruelle dans les douleurs du calcul.

Délivré des maux imaginaires, plus cruels

pour moi que les maux réels, j'endurai plus paisiblement ces derniers. Il est constant que depuis ce temps, j'ai beaucoup moins souffert de ma maladie que je n'avais fait jusqu'alors, et je ne me rappelle jamais que je dois ce soulagement à M. de *Luxembourg*, sans m'attendrir de nouveau sur sa mémoire.

Revenu, pour ainsi dire, à la vie, et plus occupé que jamais du plan sur lequel j'en voulais passer le reste, je n'attendais, pour l'exécuter, que la publication de l'Emile. Je songeais à la Touraine où j'avais déjà été et qui me plaisait beaucoup, tant pour la douceur du climat que pour celle des habitans.

La terra molle lieta e dilettosa
Simile a se l'habitator produce.

J'avais déjà parlé de mon projet à M. de *Luxembourg*, qui m'en avait voulu détourner; je lui en reparlai derechef comme d'une chose résolue. Alors il me proposa le château de Merlou, à quinze lieues de Paris, comme un azile qui pouvait me convenir, et dans lequel ils se feraient l'un et l'autre un plaisir de m'établir. Cette proposition me toucha

et ne me déplut pas. Avant toute chose, il fallait voir le lieu; nous convinmes du jour où M. le maréchal enverrait son valet de chambre avec une voiture pour m'y conduire. Je me trouvai ce jour-là fort incommodé; il fallut remettre la partie, et les contre-temps qui survinrent m'empêchèrent de l'exécuter. Ayant appris depuis que la terre de Merlou n'était pas à M. le maréchal, mais à Mme., je m'en consolai plus aisément de n'y être pas allé.

L'Emile parut enfin sans que j'entendisse plus parler de carton ni d'aucune difficulté. Avant sa publication, M. le maréchal me redemanda toutes les lettres de M. de *Malesherbes* qui se rapportaient à cet ouvrage. Ma grande confiance en tous les deux, ma profonde sécurité m'empêchèrent de réfléchir à ce qu'il y avait d'extraordinaire et même d'inquiétant dans cette demande. Je rendis les lettres, hors une ou deux qui, par mégard, étaient restées dans des livres. Quelque temps auparavant, M. de *Malesherbes* m'avait marqué qu'il retirerait les lettres que j'avais écrites à *Duchesne* durant mes allarmes au sujet des jésuites, et il faut avouer que ces lettres ne fesaient pas grand honneur

à ma raison. Mais je lui marquai qu'en nulle chose, je ne voulais passer pour meilleur que je n'étais, et qu'il pouvait lui laisser les lettres. J'ignore ce qu'il a fait.

La publication de ce livre ne se fit point avec cet éclat d'applaudissemens qui suivait celle de tous mes écrits. Jamais ouvrage n'eut de si grands éloges particuliers, ni si peu d'approbation publique. Ce que m'en dirent, ce que m'en écrivirent les gens les plus capables d'en juger, me confirma que c'était là le meilleur de mes écrits, ainsi que le plus important. Mais tout cela fut dit avec les précautions les plus bizarres, comme s'il eût importé de garder le secret du bien que l'on en pensait. Mme. de *Boufflers*, qui me marqua que l'auteur de ce livre méritait des statues et les hommages de tous les humains, me pria sans façon à la fin de son billet de le lui renvoyer. D'*Alembert*, qui m'écrivit que cet ouvrage décidait de ma supériorité, et devait me mettre à la tête de tous les gens-de-lettres, ne signa point sa lettre quoiqu'il eût signé toutes celles qu'il m'avait écrites jusqu'alors. *Duclos*, ami sûr, homme vrai, mais circonspect, et qui fesait cas de ce livre, évita de m'en parler par écrit. *La*

Condamine se jeta sur la profession de foi, et battit la campagne. *Clairaut* se borna, dans sa lettre, au même morceau ; mais il ne craignit pas d'exprimer l'émotion que sa lecture lui avait donnée, et il me marqua en propres termes que cette lecture avait réchauffé sa vieille ame : de tous ceux à qui j'avais envoyé mon livre, il fut le seul qui dit hautement et librement à tout le monde tout le bien qu'il en pensait.

Mathas, à qui j'en avais aussi donné un exemplaire avant qu'il fût en vente, le prêta à M. de *Blair*, conseiller au parlement, père de l'intendant de Strasbourg. M. de *Blair* avait une maison de campagne à Saint-Gratien, et *Mathas*, son ancienne connaissance, l'y allait voir quelquefois quand il pouvait aller. Il lui fit lire l'Emile avant qu'il fût public. En le lui rendant, M. de *Blair* lui dit ces propres mots, qui me furent rendus le même jour : « M. « *Mathas*, voilà un fort beau livre, mais « dont il sera parlé dans peu plus qu'il ne « serait à désirer pour l'auteur ». Quand il me rapporta ce propos, je ne fis qu'en rire, et je n'y vis que l'importance d'un homme de robe qui met du mystère à tout. Tous les

propos inquiétans qui me revinrent ne me firent pas plus d'impression ; et loin de prévoir en aucune sorte la catastrophe à laquelle je touchais, certain de l'utilité, de la beauté de mon ouvrage, certain d'être en règle à tous égards ; certain, comme je croyais l'être, de tout le crédit de Mme. de *Luxembourg* et de la faveur du ministère, je m'applaudissais du parti que j'avais pris, de me retirer au milieu de mes triomphes, et lorsque je venais d'écraser tous mes envieux.

Une seule chose m'allarmait dans la publication de ce livre, et cela, moins pour ma sûreté que pour l'acquit de mon cœur. A l'Hermitage, à Montmorenci, j'avais vu de près et avec indignation les vexations qu'un soin jaloux des plaisirs des princes fait exercer sur les malheureux paysans, forcés de souffrir le dégât que le gibier fait dans leurs champs, sans oser se défendre qu'à force de bruit, et forcés de passer les nuits dans leurs fêves et leurs pois avec des chaudrons, des tambours, des sonnettes pour écarter les sangliers. Témoin de la dureté barbare avec laquelle M. le comte de *Charolois* fesait traiter ces pauvres gens, j'avais fait, vers la fin de l'Emile, une sortie sur cette cruauté

Autre infraction à mes maximes qui n'est pas restée impunie. J'appris que les officiers de M. le prince de *Conti* n'en usaient guère moins durement sur ses terres ; je tremblais que ce prince, pour lequel j'étais pénétré de respect et de reconnaissance, ne prît pour lui ce que l'humanité révoltée m'avait fait dire pour d'autres, et ne s'en tînt offensé. Cependant, comme ma conscience me rassurait pleinement sur cet article, je me tranquillisai sur son témoignage, et je fis bien. Du moins, je n'ai jamais appris que ce grand prince ait fait la moindre attention à ce passage, écrit long-temps avant que j'eusse l'honneur d'être connu de lui.

Peu de jours avant ou après la publication de mon livre, car je ne me rappelle pas bien exactement le temps, parut un autre ouvrage sur le même sujet, tiré mot à mot de mon premier volume, hors quelques platises dont on avait entremêlé cet extrait. Ce livre portait le nom d'un génevois, appelé *Balexsert*, et il était dit dans le titre qu'il avait remporté le prix à l'académie de Harlem. Je compris aisément que cette académie et ce prix étaient d'une création toute nouvelle pour déguiser le plagiat aux yeux du public; mais je vis

aussi qu'il y avait à cela quelque intrigue antérieure à laquelle je ne comprenais rien; soit par la communication de mon manuscrit, sans quoi ce vol n'aurait pu se faire; soit pour bâtir l'histoire de ce prétendu prix, à laquelle il avait bien fallu donner quelque fondement. Ce n'est que bien des années après, que sur un mot échappé à d'*Ivernois*, j'ai pénétré le mystère et entrevu ceux qui avaient mis en jeu le sieur *Balexsert*.

Les sourds mugissemens qui précèdent l'orage commençaient à se faire entendre, et tous les gens un peu pénétrans virent bien qu'il se couvait, au sujet de mon livre et de moi, quelque complot qui ne tarderait pas d'éclater. Pour moi, ma sécurité, ma stupidité furent telles que, loin de prévoir mon malheur, je n'en soupçonnai pas même la cause, après en avoir ressenti l'effet. On commença par répandre avec assez d'adresse, qu'en sévissant contre les jésuites, on ne pouvait marquer une indulgence partiale pour les livres et les auteurs qui attaquaient la religion. On me reprochait d'avoir mis mon nom à l'Emile, comme si je ne l'avais pas mis à tous mes autres écrits, auxquels on n'avait rien dit. Il semblait qu'on

craignît de se voir forcé à quelques démarches qu'on ferait à regret, mais que les circonstances rendaient nécessaires, et auxquelles mon imprudence avait donné lieu. Ces bruits me parvinrent et ne m'inquiétèrent guère : il ne me vint pas même à l'esprit qu'il pût y avoir dans toute cette affaire la moindre chose qui me regardât personnellement, moi qui me sentais si parfaitement irréprochable, si bien appuyé, si bien en règle à tous égards, et qui ne craignais pas que Mme. de *Luxembourg* me laissât dans l'embarras pour un tort qui, s'il existait, était tout entier à elle seule. Mais sachant en pareil cas comme les choses se passent, et que l'usage est de sévir contre les libraires en ménageant les auteurs, je n'étais pas sans inquiétude pour le pauvre *Duchesne*, si M. de *Malesherbes* venait à l'abandonner.

Je restai tranquille. Les bruits augmentèrent et changèrent bientôt de ton. Le public, et sur-tout le parlement, semblait s'irriter par ma tranquillité. Au bout de quelques jours la fermentation devint terrible, et les menaces changeant d'objets, s'adressèrent, directement à moi. On entendait dire tout ouvertement aux parlementaires, qu'on n'a-

vauçait rien à brûler les livres, et qu'il fallait brûler les auteurs : pour les libraires, on n'en parlait point. La première fois que ces propos, plus dignes d'un inquisiteur de Goa que d'un sénateur, me revinrent, je ne doutai point que ce ne fût une invention des *Holbachiens* pour tâcher de m'effrayer et de m'exciter à fuir. Je ris de cette puérile ruse; et je me disais, en me moquant d'eux, que s'ils avaient su la vérité des choses, ils auraient cherché quelque autre moyen de me faire peur : mais la rumeur enfin devint telle qu'il fut clair que c'était tout de bon. M. et Mme. de *Luxembourg* avaient cette année avancé leur second voyage de Montmorenci, de sorte qu'ils y étaient au commencement de juin. J'y entendis très-peu parler de mes nouveaux livres, malgré le bruit qu'ils fesaient à Paris, et les maîtres de la maison ne m'en parlaient point du tout. Un matin cependant, que j'étais seul avec M. de *Luxembourg*, il me dit : avez-vous parlé mal de M. de *Choiseul* dans le contrat social ? Moi ! lui dis-je en reculant de surprise, non, je vous jure ; mais j'en ai fait en revanche, et d'une plume qui n'est pas louangeuse, le plus bel éloge que jamais ministre ait reçu,

et tout de suite je lui rapportai le passage. Et dans l'Emile ? reprit-il. Pas un mot, répondis-je ; il n'y a pas un seul mot qui le regarde. Ah ! dit-il, avec plus de vivacité qu'il n'en avait d'ordinaire, il fallait faire la même chose dans l'autre livre, ou être plus clair ! J'ai cru l'être, ajoutai-je, je l'estimais assez pour cela.

Il allait reprendre la parole ; je le vis prêt à s'ouvrir ; il se retint et se tut. Malheureuse politique de courtisan, qui dans les meilleurs cœurs domine l'amitié même !

Cette conversation, quoique courte, m'éclaira sur ma situation, du moins à certain égard, et me fit comprendre que c'était bien à moi qu'on en voulait. Je déplorai cette inouie fatalité qui tournait à mon préjudice tout ce que je disais et fesais de bien. Cependant, me sentant pour plastron dans cette affaire Mme. de *Luxembourg* et M. de *Malesherbes*, je ne voyais pas comment on pouvait s'y prendre pour les écarter et venir jusqu'à moi : car d'ailleurs, je sentis bien dès-lors qu'il ne serait plus question d'équité ni de justice, et qu'on ne s'embarrasserait pas d'examiner si j'avais réellement tort ou non. L'orage, cependant, grondait de plus en

plus. Il n'y avait pas jusqu'à *Néaulme*, qui, dans la diffusion de son bavardage, ne me montrât du regret de s'être mêlé de cet ouvrage, et la certitude où il paraissait être du sort qui menaçait le livre et l'auteur. Une chose pourtant me rassurait toujours : je voyais Mme. de *Luxembourg* si tranquille, si contente, si riante même, qu'il fallait bien qu'elle fût sûre de son fait, pour n'avoir pas la moindre inquiétude à mon sujet, pour ne pas me dire un seul mot de commisération ni d'excuse, pour voir le tour que prendrait cette affaire, avec autant de sang froid que si elle ne s'en fût point mêlée, et qu'elle n'eût pas pris à moi le moindre intérêt. Ce qui me surprenait était qu'elle ne me disait rien du tout. Il me semblait qu'elle aurait dû me dire quelque chose. Mme. de *Boufflers* paraissait moins tranquille. Elle allait et venait avec un air d'agitation, se donnant beaucoup de mouvement, et m'assurant que M. le prince de *Conti* s'en donnait beaucoup aussi, pour parer le coup qui m'était préparé, et qu'elle attribuait toujours aux circonstances présentes, dans lesquelles il importait au parlement de ne pas se laisser accuser par les jésuites d'indifférence sur la religion. Elle

paraissait cependant peu compter sur le succès des démarches du prince et des siennes. Ses conversations plus allarmantes que rassurantes, tendaient toutes à m'engager à la retraite, et elle me conseillait toujours l'Angleterre, où elle m'offrait beaucoup d'amis, entre autres le célèbre *Hume*, qui était le sien depuis long-temps. Voyant que je persistais à rester tranquille, elle prit un tour plus capable de m'ébranler. Elle me fit entendre que si j'étais arrêté et interrogé, je me mettais dans la nécessité de nommer Mme. de *Luxembourg*, et que son amitié pour moi méritait bien que je ne m'exposasse pas à la compromettre. Je répondis qu'en pareil cas, elle pouvait rester tranquille, et que je ne la compromettrais point. Elle répliqua que cette résolution était plus facile à prendre qu'à exécuter; et en cela elle avait raison, sur-tout pour moi, bien déterminé à ne jamais me parjurer ni mentir devant les juges, quelque risque qu'il pût y avoir à dire la vérité.

Voyant que cette réflexion m'avait fait quelque impression, sans cependant que je pusse me resoudre à fuir, elle me parla de la bastille pour quelques semaines, comme d'un

moyen de me soustraire à la jurisdiction du parlement, qui ne se méle pas des prisonniers d'Etat. Je n'objectai rien contre cette singulière grâce, pourvu qu'elle ne fût pas sollicitée en mon nom. Comme elle ne m'en parla plus, j'ai jugé dans la suite qu'elle n'avait proposé cette idée que pour me sonder, et qu'on n'avait pas voulu d'un expédient qui finissait tout.

Peu de jours après M. le maréchal reçut du curé de Deuil, ami de *Grimm* et de Mme. d'*Epinay* une lettre portant l'avis, qu'il disait avoir eu de bonne part, que le parlement devait procéder contre moi, avec la dernière sévérité, et que tel jour, qu'il marqua, je serais décrété de prise-de-corps. Je jugeai cet avis de fabrique Holbachique; je savais que le parlement était très-attentif aux formes, et que c'était toutes les enfreindre que de commencer en cette occasion par un décret de prise-de-corps, avant de savoir juridiquement si j'avouais le livre et si réellement j'en étais l'auteur. Il n'y a, disais-je à Mme. de *Boufflers*, que les crimes qui portent atteinte à la sureté publique, dont sur le simple indice, on décrète les accusés de prise-de-corps, de peur qu'ils n'échappent

au châtiment. Mais quand ou veut punir un délit tel que le mien, qui mérite des honneurs et des récompenses, on procède contre le livre et on évite autant qu'on peut de s'en prendre à l'auteur.

Elle me fit à cela une distinction subtile que j'ai oubliée, pour me prouver que c'était par faveur qu'on me décrétait de prise-de-corps, au-lieu de m'assigner pour être ouï. Le lendemain je reçus une lettre de *Guy*, qui me marquait que, s'étant trouvé le même jour chez M. le procureur-général, il avait vu sur son bureau le brouillon d'un réquisitoire contre l'Emile et son auteur. Notez que ledit *Guy* était l'associé de *Duchesne* qui avait imprimé l'ouvrage; lequel, fort tranquille pour son propre compte, donnait par charité cet avis à l'auteur. On peut juger combien tout cela me parut croyable!

Il était si simple, si naturel qu'un libraire, admis à l'audience du procureur-général, lût tranquillement les manuscrits et brouillons épars sur le bureau de ce magistrat! Mme. de *Boufflers* et d'autres me confirmèrent la même chose. Sur les absurdités dont on me rebattait incessamment les oreilles, j'étais

tenté de croire que tout le monde était devenu fou.

Sentant bien qu'il y avait sous tout cela quelque mystère qu'on ne voulait pas me dire, j'attendais tranquillement l'événement, me reposant sur ma droiture et mon innocence en toute cette affaire, et trop heureux, quelque persécution qui dût m'attendre, d'être appelé à l'honneur de souffrir pour la vérité. Loin de craindre et de me tenir caché, j'allai tous les jours au château, et je fesais les après-midi ma promenade ordinaire. Le 8 juin, veille du décret, je la fis avec deux professeurs oratoriens, le père *Alamanni* et le père *Mandard*. Nous portâmes aux Champeaux un petit goûté que nous mangeâmes de grand appétit. Nous avions oublié des verres: nous y suppléâmes par des chalumeaux de seigle, avec lesquels nous aspirions le vin dans la bouteille, nous piquant de choisir des tuyaux bien larges pour pomper à qui mieux mieux. Je n'ai de ma vie été si gai.

J'ai conté comment je perdis le sommeil dans ma jeunesse. Depuis lors j'avais pris l'habitude de lire tous les soirs dans mon lit jusqu'à ce que je sentisse mes yeux s'appesantir; alors j'éteignais ma bougie, et je tâ-

chais de m'assoupir quelques instans qui ne duraient guère. Ma lecture ordinaire du soir était la Bible, et je l'ai lue entière au-moins cinq ou six fois de suite de cette façon. Ce soir-là, me trouvant plus éveillé qu'à l'ordinaire, je prolongeai plus long-temps ma lecture, et je lus tout entier le livre qui finit par le Lévite d'Ephraïm, et qui, si je ne me trompe, est le livre des Juges, car je ne l'ai pas revu depuis ce temps-là. Cette histoire m'affecta beaucoup, et j'en étais occupé, dans une espèce de rêve, quand tout-à-coup j'en fus tiré par du bruit et de la lumière. *Thérèse* qui la portait, éclairait M. *la Roche* qui, me voyant lever brusquement sur mon séant, me dit : Ne vous allarmez pas ; c'est de la part de Mme. la maréchale, qui vous écrit et vous envoie une lettre de M. le prince de *Conti.* En effet, dans la lettre de Mme. de *Luxembourg* je trouvai celle qu'un exprès de ce prince venait de lui apporter, portant avis que, malgré tous ses efforts, on était déterminé à procéder contre moi à toute rigueur. La fermentation, lui marquait-il, est extrême ; rien ne peut parer le coup ; la cour l'exige, le parlement le veut ; à sept heures du matin

il sera décrété de prise-de-corps, et l'on enverra sur-le-champ le saisir : j'ai obtenu qu'on ne le poursuivra pas s'il s'éloigne ; mais s'il persiste à vouloir se laisser prendre, il sera pris. *La Roche* me conjura, de la part de Mme. la maréchale, de me lever et d'aller conférer avec elle. Il était deux heures ; elle venait de se coucher. Elle vous attend, ajouta-t-il, et ne veut pas s'endormir sans vous avoir vu. Je m'habillai à la hâte, et j'y courus.

Elle me parut agitée ; c'était la première fois ; son trouble me toucha. Dans ce moment de surprise au milieu de la nuit, je n'étais pas moi-même exempt d'émotion ; mais en la voyant, je m'oubliai moi-même pour ne penser qu'à elle et au triste rôle qu'elle allait jouer si je me laissais prendre ; car me sentant assez de courage pour ne dire jamais que la vérité, dût-elle me nuire et me perdre, je ne me sentais ni assez de présence d'esprit, ni assez d'adresse, ni peut-être assez de fermeté pour éviter de la compromettre si j'étais vivement pressé : cela me décida à sacrifier ma gloire à sa tranquillité, à faire pour elle, en cette occasion, ce que rien ne m'eût fait faire pour moi. Dans l'instant que ma résolution fut

prise, je la lui déclarai, ne voulant point gâter le prix de mon sacrifice en le lui fesant acheter. Je suis certain qu'elle ne put se tromper sur mon motif, cependant elle ne me dit pas un mot qui marquât qu'elle y fût sensible. Je fus choqué de cette indifférence au point de balancer à me rétracter : mais M. le maréchal survint ; Mme. de *Boufflers* arriva de Paris quelques momens après : ils firent ce qu'aurait dû faire Mme. de *Luxembonrg.* Je me laissai flatter ; j'eus honte de me dédire, et il ne fut plus question que du lieu de ma retraite, et du temps de mon départ. M. de *Luxembourg* me proposa de rester chez lui quelques jours incognito pour délibérer et prendre mes mesures plus à loisir : je n'y consentis point, non plus qu'à la proposition d'aller secrètement au Temple. Je m'obstinai à vouloir partir dès le même jour, plutôt que de rester caché où que ce pût être.

Sentant que j'avais des ennemis secrets et puissans dans le royaume, je jugeai que, malgré mon attachement pour la France, j'en devais sortir pour assurer ma tranquillité. Mon premier mouvement fut de me retirer à Genève ; mais un instant de ré-

flexion suffit pour me dissuader de faire cette sottise. Je savais que le ministère de France, encore plus puissant à Genève qu'à Paris, ne me laisserait pas plus en paix dans une de ces villes que dans l'autre, s'il avait résolu de me tourmenter: je savais que le discours sur l'inégalité avait excité contre moi, dans le conseil, une haine d'autant plus dangereuse qu'il n'osait la manifester; je savais qu'en dernier lieu, quand la nouvelle Héloïse parut, il s'était pressé de la défendre, à la sollicitation du *docteur Tronchin;* mais voyant que personne ne l'imitait, pas même à Paris, il eut honte de cette étourderie, et retira la défense.

Je ne doutais pas que, trouvant ici l'occasion plus favorable, il n'eût grand soin d'en profiter; je savais que malgré tous les beaux semblans, il régnait contre moi dans tous les cœurs génevois une secrète jalousie qui n'attendait que l'occasion de s'assouvir. Néanmoins l'amour de la patrie me rappelait dans la mienne; et si j'avais pu me flatter d'y vivre en paix, je n'aurais pas balancé; mais l'honneur ni la raison ne me permettant pas de m'y réfugier comme un fugitif, je pris le parti de m'en rapprocher seulement,

ment, et d'aller attendre en Suisse celui qu'on prendrait à Genève à mon égard. On verra bientôt que cette incertitude ne dura pas long-temps.

Mme. de *Boufflers* désapprouva beaucoup cette résolution, et fit de nouveaux efforts pour m'engager à passer en Angleterre : elle ne m'ébranla pas ; je n'ai jamais aimé l'Angleterre ni les Anglais : et toute l'éloquence de Mme. de *Boufflers*, loin de vaincre ma répugnance, semblait l'augmenter, sans que je susse pourquoi. Décidé à partir le même jour : je fus dès le matin parti pour tout le monde ; et *la Roche*, par qui j'envoyai chercher mes papiers, ne voulut pas dire à *Thérèse* elle-même si je l'étais ou ne l'étais pas. Depuis que j'avais résolu d'écrire un jour mes mémoires, j'avais accumulé beaucoup de lettres et autres papiers, de sorte qu'il fallut plusieurs voyages. Une partie de ces papiers déjà triés furent mis à part, et je m'occupai le reste de la matinée à trier les autres, afin de n'emporter que ce qui pouvait m'être utile, et brûler le reste. M. de *Luxembourg* voulut bien m'aider à ce travail, qui se trouva si long que

nous ne pûmes achever dans la matinée, et je n'eus le temps de rien brûler. M. le maréchal m'offrit de se charger du reste de ce triage, de brûler le rebut lui-même, sans s'en rapporter à qui que ce fût, et de m'envoyer tout ce qui aurait été mis à part. J'acceptai l'offre, fort aise d'être délivré de ce soin pour pouvoir passer le peu d'heures qui me restaient avec des personnes si chères, que j'allais quitter pour jamais. Il prit la clef de la chambre où je laissais ces papiers; et à mon instante prière, il envoya chercher ma pauvre tante qui se consumait dans la perplexité mortelle de ce que j'étais devenu, et de ce qu'elle allait devenir, et attendant à chaque instant les huissiers, sans savoir comment se conduire et que leur répondre. *La Roche* l'amena au château sans lui rien dire; elle me croyait déjà bien loin. En m'appercevant, elle perça l'air de ses cris, et se précipita dans mes bras. O amitié, rapport des cœurs, habitude, intimité!

Dans ce doux et cruel moment se rassemblèrent tant de jours de bonheur, de tendresse et de paix passés ensemble, pour me faire mieux sentir le déchirement d'une première séparation, après nous être à peine perdus

de vue un seul jour pendant près de dix-sept ans.

Le maréchal, témoin de cet embrassement, ne put retenir ses larmes : il nous laissa. *Thérèse* ne voulait plus me quitter ; je lui fis sentir l'inconvénient qu'elle me suivît en ce moment, et la nécessité qu'elle restât pour liquider mes effets et recueillir mon argent. Quand on décrète un homme de prise-de-corps, l'usage est de saisir ses papiers, de mettre le scellé sur ses effets ou d'en faire l'inventaire, et d'y nommer un gardien. Il fallait bien qu'elle restât pour veiller à ce qui se passerait, et tirer de tout le meilleur parti possible. Je lui promis qu'elle me rejoindrait dans peu : M. le maréchal confirma ma promesse ; mais je ne voulus jamais lui dire où j'allais, afin qu'interrogée par ceux qui viendraient me saisir, elle pût protester avec vérité de son ignorance sur cet article. En l'embrassant, au moment de nous quitter, je sentis en moi-même un mouvement très-extraordinaire, et je lui dis dans un transport, hélas ! trop prophétique : Mon enfant, il faut t'armer de courage ; tu as partagé la prospérité de mes beaux jours ; il te reste, puisque tu le veux, à par-

tager mes misères : n'attends plus qu'affronts et calamités à ma suite ; le sort que ce triste jour commence pour moi, me poursuivra jusqu'à ma dernière heure.

Il ne me restait plus qu'à songer au départ. Les huissiers avaient dû venir à dix heures ; il en était quatre après midi quand je partis, et ils n'étaient pas encore arrivés. Il avait été décidé que je prendrais la poste. Je n'avais point de chaise ; M. le maréchal me fit présent d'un cabriolet, et me prêta des chevaux et un postillon jusqu'à la première poste, où, par les mesures qu'il avait prises, on ne fit aucune difficulté de me fournir des chevaux.

Comme je n'avais point dîné à table, et ne m'étais pas montré dans le château, les dames vinrent me dire adieu dans l'entresol où j'avais passé la journée. Mme. la maréchale m'embrassa plusieurs fois d'un air assez triste ; mais je ne sentis plus dans ces embrassemens les étreintes de ceux qu'elle m'avait prodigués il y avait deux ou trois ans. Mme. de *Boufflers* m'embrassa aussi, et me dit de fort belles choses. Un embrassement qui me surprit davantage, fut celui de Mme. de *Mirepoix* ; car elle était aussi

là. Mme. la maréchale de *Mirepoix* est une personne extrêmement froide, décente et réservée ; et ne me paraît pas tout-à-fait exempte de la hauteur naturelle à la maison de *Lorraine*. Elle ne m'avait jamais témoigné beaucoup d'attention. Soit que flatté d'un honneur auquel je ne m'attendais pas je cherchasse à m'en augmenter le prix, soit qu'en effet elle eût mis dans cet embrassement un peu de cette commisération naturelle aux cœurs généreux, je trouvai dans son mouvement et dans son regard je ne sais quoi d'énergique qui me pénétra. Souvent en y repensant, j'ai soupçonné dans la suite que, n'ignorant pas à quel sort j'étais condamné, elle n'avait pu se défendre d'un moment d'attendrissement sur ma destinée.

M. le maréchal n'ouvrait pas la bouche ; il était pâle comme un mort : il voulut absolument m'accompagner jusqu'à ma chaise qui m'attendait à l'abreuvoir. Nous traversâmes tout le jardin sans dire un seul mot. J'avais une clef du parc, dont je me servis pour ouvrir la porte, après quoi, au-lieu de remettre la clef dans ma poche, je la lui tendis sans mot dire. Il la prit avec une vivacité surprenante, à laquelle je n'ai pu

m'empêcher de penser souvent depuis ce temps-là. Je n'ai guère eu dans ma vie d'instant plus amer que celui de cette séparation. L'embrassement fut long et muet : nous sentîmes l'un et l'autre que cet embrassement était un dernier adieu.

Entre la Barre et Montmorenci je rencontrai, dans un carrosse de remise, quatre hommes en noir qui me saluèrent en souriant. Sur ce que *Thérèse* m'a rapporté dans la suite de la figure des huissiers, de l'heure de leur arrivée, et de la façon dont ils se comportèrent, je n'ai point douté que ce ne fussent eux, sur-tout ayant appris dans la suite, qu'au-lieu d'être décrété à sept heures, comme on me l'avait annoncé, je ne l'avais été qu'à midi. Il fallut traverser tout Paris. On n'est pas fort caché dans un cabriolet tout ouvert. Je vis dans les rues plusieurs personnes qui me saluèrent d'un air de connaissance ; mais je n'en reconnus aucun. Le même soir je me détournai pour passer à Villeroy. A Lyon les courriers doivent être menés au commandant : cela pouvait être embarrassant pour un homme qui ne voulaît ni mentir ni changer de nom. J'allai avec une lettre de Mme. de *Luxem-*

bourg prier M. de *Villeroy* de faire en sorte que je fusse exempté de cette corvée. M. de *Villeroy* me donna une lettre dont je ne fis point usage, parce que je ne passai pas à Lyon. Cette lettre est restée encore cachetée parmi mes papiers. M. le duc me pressa beaucoup de coucher à Villeroy ; mais j'aimai mieux reprendre la grande route, et je fis encore deux postes le même jour.

Ma chaise était rude, et j'étais trop incommodé pour pouvoir marcher à grandes journées ; d'ailleurs je n'avais pas l'air assez imposant pour me faire bien servir ; et l'on sait qu'en France les chevaux de poste ne sentent la gaule que sur les épaules du postillon. En payant grassement les guides, je crus suppléer à la mine et au propos ; ce fut encore pis. Il me prirent pour un pied-plat qui marchait par commission, et qui courait la poste pour la première fois de sa vie. Dès-lors je n'eus plus que des rosses, et je devins le jouet des postillons. Je finis comme j'aurais dû commencer, par prendre patience, ne rien dire, et aller comme il leur plut.

J'avais de quoi ne pas m'ennuyer en route, en me livrant aux réflexions qui se présentaient sur tout ce qui venait de m'arriver ; mais ce

n'était là ni mon tour d'esprit ni la pente de mon cœur. Il est étonnant avec quelle facilité j'oublie le mal passé, quelque récent qu'il puisse être ; autant sa prévoyance m'effraie et me trouble, tant que je le vois dans l'avenir, autant son souvenir me revient faiblement et s'éteint sans peine aussi-tôt qu'il est arrivé. Ma cruelle imagination qui se tourmente sans cesse à prévenir les maux qui ne sont point encore, fait diversion à ma mémoire et m'empêche de me rappeler ceux qui ne sont plus. Contre ce qui est fait il n'y a plus de précautions à prendre, et il est inutile de s'en occuper. J'épuise en quelque façon mon malheur d'avance ; plus j'ai souffert à le prévoir, plus j'ai de facilité à l'oublier ; tandis qu'au contraire, sans cesse occupé de mon bonheur passé, je le rappelle et le rumine, pour ainsi dire, au point d'en jouir de rechef quand je veux. C'est à cette heureuse disposition, je le sens, que je dois de n'avoir jamais connu cette humeur rancunière qui fermente dans un cœur vindicatif, par le souvenir continuel des offenses reçues, et qui le tourmente lui-même de tout le mal qu'il voudrait faire à son ennemi. Naturellement emporté, j'ai senti la colère, la fureur même

dans les premiers mouvemens, mais jamais un désir de vengeance ne prit racine au-dedans de moi; je m'occupe trop peu de l'offense pour m'occuper beaucoup de l'offenseur: je ne pense au mal que j'en ai reçu qu'à cause de celui que j'en peux recevoir encore; et si j'étais sûr qu'il ne m'en fît plus, celui qu'il m'a fait serait à l'instant oublié. On nous prêche beaucoup le pardon des offenses: c'est une fort belle vertu, sans doute; mais qui n'est pas à mon usage. J'ignore si mon cœur saurait dominer sa haine, car il n'en a jamais senti, et je pense trop peu à mes ennemis pour avoir le mérite de leur pardonner. Je ne dirai pas à quel point, pour me tourmenter, ils se tourmentent eux-mêmes. Je suis à leur merci, ils ont tout pouvoir, ils en usent. Il n'y a qu'une seule chose au-dessus de leur puissance, et dont je les défie: c'est en se tourmentant de moi, de me forcer à me tourmenter d'eux.

Dès le lendemain de mon départ, j'oubliai si parfaitement tout ce qui venait de se passer, et le parlement, et Mme. de *Pompadour*, et M. de *Choiseul*, et *Grimm*, et d'*Alembert*, et leurs complots et leurs complices, que je n'y aurais pas même

repensé de tout mon voyage, sans les précautions dont j'étais obligé d'user. Un souvenir qui me vint, au-lieu de tout cela, fut celui de ma dernière lecture, la veille de mon départ. Je me rappelai aussi les Idyles de *Gesner*, que son traducteur *Hubner* m'avait envoyées il y avait quelque temps. Ces deux idées me revinrent si bien, et se mêlèrent de telle sorte dans mon esprit, que je voulus essayer de les réunir en traitant, à la manière de *Gesner*, le sujet du Lévite d'Ephraïm. Ce style champêtre et naïf ne paraissait guère propre à un sujet si atroce; et il n'était guère à présumer que ma situation présente me fournît des idées bien riantes pour l'égayer. Je tentai toutefois la chose, uniquement pour m'amuser dans ma chaise, et sans aucun espoir de succès. A peine eus-je essayé, que je fus étonné de l'aménité de mes idées, et de la facilité que j'éprouvais à les rendre. Je fis en trois jours les trois premiers chants de ce petit poëme, que j'achevai dans la suite à Motiers, et je suis sûr de n'avoir rien fait en ma vie où règne une douceur de mœurs plus attendrissante, un coloris plus frais, des peintures plus naïves, un costume plus exact, une plus

antique simplicité en toute chose, et tout cela malgré l'horreur du sujet, qui dans le fond est abominable ; de sorte qu'outre tout le reste, j'eus encore le mérite de la difficulté vaincue. Le Lévite d'Ephraïm, s'il n'est pas le meilleur de mes ouvrages, en sera toujours le plus chéri. Jamais je ne l'ai relu, jamais je ne le relirai sans sentir en dedans l'applaudissement d'un cœur sans fiel, qui loin de s'aigrir par ses malheurs, s'en console avec lui-même, et trouve en soi de quoi s'en dédommager. Qu'on rassemble tous ces grands philosophes, si supérieurs dans leurs livres à l'adversité qu'ils n'éprouvèrent jamais ; qu'on les mette dans une position pareille à la mienne, et que dans la première indignation de l'honneur outragé, on leur donne un pareil ouvrage à faire, on verra comme ils s'en tireront.

En partant de Montmorenci pour la Suisse, j'avais pris la résolution d'aller m'arrêter à Yverdun, chez mon bon vieux ami Mr. *Roguin*, qui s'y était retiré depuis quelques années, et qui m'avait même invité à l'y aller voir. J'appris en route que Lyon fesait un détour ; cela m'évita d'y passer. Mais en

revanche il fallait passer par Besançon, place de guerre, et par conséquent sujette au même inconvénient. Je m'avisai de gauchir et de passer par Salins, sous prétexte d'aller voir M. de *Mairan*, neveu de M. *Dupin*, qui avait un emploi à la saline, et qui m'avait fait jadis force invitations de l'y aller voir. L'expédient me réussit. Je ne trouvai point M. de *Mairan*; fort aise d'être dispensé de m'arrêter, je continuai ma route sans que personne me dît un mot.

En entrant sur le territoire de Berne je fis arrêter; je descendis, je me prosternai, j'embrassai, je baisai la terre, et m'écriai dans mon transport : ciel, protecteur de la vertu, je te loue, je touche une terre de liberté! C'est ainsi, qu'aveugle et confiant dans mes espérances, je me suis toujours passionné pour ce qui devait faire mon malheur. Mon postillon surpris me crut fou; je remontai dans ma chaise, et peu d'heures après j'eus la joie, aussi pure que vive, de me sentir pressé dans les bras du respectable *Roguin*. Ah, respirons quelques instans chez ce digne hôte! j'ai besoin d'y reprendre du courage et des forces; je trouverai bientôt

à

à les employer. Ce n'est pas sans raison que je me suis étendu dans le récit que je viens de faire sur toutes les circonstances que j'ai pu me rappeler. Quoiqu'elles ne paraissent pas fort lumineuses, quand on tient une fois le fil de la trame, elles peuvent jeter du jour sur sa marche; et, par exemple, sans donner la première idée du problême que je vais proposer, elles aident beaucoup à le résoudre.

Supposons que pour l'exécution du complot dont j'étais l'objet, mon éloignement fût absolument nécessaire, tout devait, pour l'opérer, se passer à-peu-près comme il se passa; mais si, sans me laisser épouvanter par l'ambassade nocturne de Mme. de *Luxembourg* et troubler par ses allarmes, j'avais continué de tenir ferme, comme j'avais commencé, et qu'au-lieu de rester au château je m'en fusse retourné dans mon lit, dormir tranquillement la fraîche matinée, aurais-je également été décrété? Grande question d'où dépend la solution de beaucoup d'autres, et pour l'examen de laquelle l'heure du décret comminatoire et celle du décret réel ne sont pas inutiles à remarquer. Exemple grossier,

mais sensible, de l'importance des moindres détails dans l'exposé des faits dont on cherche les causes secrètes, pour les découvrir par induction.

Fin du onzième Livre.

LIVRE DOUZIÈME.

Ici commence l'œuvre de ténèbres dans lequel, depuis huit ans, je me trouve enseveli, sans que, de quelque façon que je m'y sois pu prendre, il m'ait été possible d'en percer l'effrayante obscurité. Dans l'abîme de maux où je suis submergé, je sens les atteintes des coups qui me sont portés, j'en apperçois l'instrument immédiat, mais je ne puis voir ni la main qui le dirige, ni les moyens qu'elle met en œuvre. L'opprobre et les malheurs tombent sur moi comme d'eux-mêmes, et sans qu'il y paraisse. Quand mon cœur déchiré laisse échapper des gémissemens, j'ai l'air d'un homme qui se plaint sans sujet, et les auteurs de ma ruine ont trouvé l'art inconcevable de rendre le public complice de leur complot, sans qu'il s'en doute lui-même, et sans qu'il en apperçoive l'effet. En narrant donc les événemens qui me regardent, les traitemens que j'ai soufferts, et tout ce qui m'est arrivé, je suis hors d'état de remonter à la main motrice, et d'assigner les causes en

disant les faits. Ces causes primitives sont toutes marquées dans les trois précédens livres; tous les intérêts relatifs à moi, tous les motifs secrets y sont exposés. Mais dire en quoi ces diverses causes se combinent pour opérer les étranges événemens de ma vie, voilà ce qu'il m'est impossible d'expliquer, même par conjecture. Si, parmi mes lecteurs, il s'en trouve d'assez généreux pour vouloir approfondir ces mystères, et découvrir la vérité, qu'ils relisent avec soin les trois précédens livres, qu'ensuite, à chaque fait qu'ils liront dans les suivans, ils prennent les informations qui seront à leur portée, qu'ils remontent d'intrigue en intrigue et d'agent en agent jusqu'aux premiers moteurs de tout, je sais certainement à quel terme aboutiront leurs recherches; mais je me perds dans la route obscure et tortueuse des souterrains qui les y conduiront.

Durant mon séjour à Yverdun, j'y fis connaissance avec toute la famille de M. *Roguin*, et entre autres avec sa nièce Mme. *Boy-de-la-Tour* et ses filles, dont, comme je crois l'avoir dit, j'avais autrefois connu le père à Lyon. Elle était venue à Yverdun voir son oncle et ses sœurs; sa fille aînée, âgée d'en-

viron quinze ans, m'enchanta par son grand sens et son excellent caractère. Je m'attachai de l'amitié la plus tendre à la mère et à la fille. Cette dernière était destinée par monsieur *Roguin* au colonel son neveu, déjà d'un certain âge, et qui me témoignait aussi la plus grande affection; mais, quoique l'oncle fût passionné pour ce mariage, que le neveu le désirât fort aussi, et que je prisse un intérêt très-vif à la satisfaction de l'un et de l'autre, la grande disproportion d'âge et l'extrême répugnance de la jeune personne, me firent concourir avec la mère à détourner ce mariage, qui ne se fit point. Le colonel épousa depuis Mlle. *Dillan*, sa parente, d'un caractère et d'une beauté bien selon mon cœur, et qui l'a rendu le plus heureux des maris et des pères. Malgré cela, M. *Roguin* n'a pu oublier que j'aie, en cette occasion, contrarié ses désirs. Je m'en suis consolé par la certitude d'avoir rempli, tant envers lui qu'envers sa famille, le devoir de la plus sainte amitié, qui n'est pas de se rendre toujours agréable, mais de conseiller toujours pour le mieux.

Je ne fus pas long-temps en doute sur l'accueil qui m'attendait à Genève, au cas

que j'eusse envie d'y retourner. Mon livre y fut brûlé, et j'y fus décrété le 18 juin, c'est-à-dire, neuf jours après l'avoir été à Paris. Tant d'incroyables absurdités étaient cumulées dans ce second décret, et l'édit ecclésiastique y était si formellement violé, que je refusai d'ajouter foi aux premières nouvelles qui m'en vinrent, et que, quand elles furent bien confirmées, je tremblaî qu'une si manifeste et criante infraction de toutes les lois, à commencer par celle du bon sens, ne mît Genève sens dessus dessous : j'eus de quoi me rassurer; tout resta tranquille. S'il s'émut quelque rumeur dans la populace, elle ne fut que contre moi, et je fus traité publiquement par toutes les caillettes et par tous les cuistres comme un écolier qu'on menacerait du fouet, pour n'avoir pas bien dit son catéchisme.

Ces deux décrets furent le signal du cri de malédiction qui s'éleva contre moi dans toute l'Europe, avec une fureur qui n'eut jamais d'exemple. Toutes les gazettes, tous les journaux, toutes les brochures sonnèrent le plus terrible tocsin. Les Français sur-tout, ce peuple si doux, si poli, si généreux, qui se pique si fort de bienséance et d'égards pour les malheureux, oubliant tout d'un coup ses

vertus favorites, se signala par le nombre et la violence des outrages dont il m'accablait à l'envi. J'étais un impie, un athée, un forcené, un enragé, une bête féroce, un loup. Le continuateur du journal de Trévoux, fit sur ma prétendue lycantropie un écart qui montrait assez bien la sienne. Enfin vous eussiez dit qu'on craignait à Paris de se faire une affaire avec la police, si, publiant un écrit sur quelque sujet que ce pût être, on manquait d'y larder quelque insulte contre moi. En cherchant vainement la cause de cette unanime animosité, je fus prêt à croire que tout le monde était devenu fou. Quoi! le rédacteur de la Paix perpétuelle souffle la discorde! l'éditeur du Vicaire Savoyard est un impie! l'auteur de la nouvelle Héloïse est un loup! celui d'Emile est un enragé! Eh! mon Dieu, qu'aurais-je donc été si j'avais publié le livre de l'Esprit ou quelque autre ouvrage semblable? Et pourtant dans l'orage qui s'éleva contre l'auteur de ce livre, le public, loin de joindre sa voix à celle de ses persécuteurs, le vengea d'eux par ses éloges. Que l'on compare son livre et les miens, l'accueil différent qu'ils ont reçu, les traitemens faits aux deux auteurs dans les divers Etats de l'Europe,

qu'on trouve à ces différences des causes qui puissent contenter un homme sensé : voilà tout ce que je demande, et je me tais.

Je me trouvais si bien du séjour d'Yverdun, que je pris la résolution d'y rester, à la vive sollicitation de M. *Roguin* et de toute sa famille. M. de *Moiry de Gingins*, bailli de cette ville, m'encourageait aussi, par ses bontés, à rester dans son gouvernement. Le colonel me pressa si fort d'accepter l'habitation d'un petit pavillon qu'il avait dans sa maison, entre cour et jardin, que j'y consentis, et aussi-tôt il s'empressa de le meubler et garnir de tout ce qui était nécessaire pour mon petit ménage,

Le banneret *Roguin*, des plus empressés autour de moi, ne me quittait pas de la journée. J'étais toujours très-sensible à tant de caresses, mais j'en étais quelquefois bien importuné. Le jour de mon emménagement était déjà marqué, et j'avais écrit à *Thérèse* de me venir joindre, quand tout-à-coup j'appris qu'il s'élevait à Berne un orage contre moi, qu'on attribuait aux dévots, et dont je n'ai pu pénétrer la première cause. Le sénat, excité sans qu'on sût par qui, paraissait ne vouloir pas me laisser tranquille dans ma re-

traite. Au premier avis qu'eut monsieur le bailli de cette fermentation, il écrivit en ma faveur à plusieurs membres du gouvernement, leur reprochant leur aveugle intolérance, et leur fesant honte de vouloir refuser à un homme de mérite opprimé l'asile que tant de bandits trouvaient dans leurs Etats. Des gens sensés ont présumé que la chaleur de ses reproches avait plus aigri qu'adouci les esprits. Quoi qu'il en soit, son crédit ni son éloquence ne purent parer le coup. Prévenu de l'ordre qu'il devait me signifier, il m'en avertit d'avance; et, pour ne pas attendre cet ordre, je résolus de partir dès le lendemain. La difficulté était de savoir où aller, voyant que Genève et la France m'étaient fermées, et prévoyant bien que dans cette affaire chacun s'empresserait d'imiter son voisin.

Mme. *Boy-de-la-Tour* me proposa d'aller m'établir dans une maison vide, mais toute meublée, qui appartenait à son fils, au village de Motiers dans le val de Travers, comté de Neuchâtel. Il n'y avait qu'une montagne à traverser pour m'y rendre. L'offre venait d'autant plus à propos, que dans les Etats du roi de Prusse je devais naturellement être à l'abri

des persécutions, et qu'au-moins la religion n'y pouvait guère servir de prétexte. Mais une secrète difficulté, qu'il ne me convenait pas de dire, avait bien de quoi me faire hésiter. Cet amour inné de la justice qui dévora toujours mon cœur, joint à mon penchant secret pour la France, m'avait inspiré de l'aversion pour le roi de Prusse qui me paraissait, par ses maximes et par sa conduite, fouler aux pieds tout respect pour la loi naturelle et pour tous les devoirs humains. Parmi les estampes encadrées, dont j'avais orné mon donjon à Montmorenci, était un portrait de ce Prince, au-dessous duquel était un distique qui finissait ainsi :

Il pense en philosophe, et se conduit en roi.

Ce vers qui, sous toute autre plume eût fait un assez bel éloge, avait sous la mienne un sens qui n'était pas équivoque, et qu'expliquait d'ailleurs trop clairement le vers précédent. Ce distique avait été vu de tous ceux qui venaient me voir, et qui n'étaient pas en petit nombre. Le chevalier de *Lorenzy* l'avait même écrit pour le donner à d'*Alembert*, et je ne doutais pas que d'*Alembert*

n'eût pris le soin d'en faire ma cour à ce Prince. J'avais encore aggravé ce premier tort par un passage de l'Emile, où, sous le nom d'*Adraste*, roi des Dauniens, on voyait assez qui j'avais en vue; et la remarque n'avait pas échappé aux épilogueurs, puisque Mme. de *Boufflers* m'avait mis plusieurs fois sur cet article. Ainsi j'étais bien sûr d'être inscrit en encre rouge sur les registres du roi de Prusse; et supposant d'ailleurs qu'il eût les principes que j'avais osé lui attribuer, mes écrits et leur auteur ne pouvaient par cela seul que lui déplaire : car on sait que les méchans et les tyrans m'ont toujours pris dans la plus mortelle haine, même sans me connaître, et sur la seule lecture de mes écrits.

J'osai pourtant me mettre à sa merci, et je crus courir peu de risque. Je savais que les passions basses ne subjuguent que les hommes faibles, et ont peu de prise sur les ames d'une forte trempe, telle que j'avais toujours reconnu la sienne. Je jugeais que dans son art de régner il entrait de se montrer magnanime en pareille occasion, et qu'il n'était pas au-dessus de son caractère de l'être en effet. Je jugeai qu'une vile et facile vengeance ne balancerait pas un

moment en lui l'amour de la gloire; et me mettant à sa place, je ne crus pas impossible qu'il se prévalût de la circonstance pour accabler du poids de sa générosité l'homme qui avait osé mal penser de lui. J'allai donc m'établir à Motiers, avec une confiance dont je le crus fait pour sentir le prix, et je me dis : Quand *Jean-Jacques* s'élève à côté de *Coriolan*, *Frédéric* sera-t-il au-dessous du général des Volsques ?

Le colonel *Roguin* voulut absolument passer avec moi la montagne, et venir m'installer à Motiers. Une belle-sœur de Mme. *Boy-de-la-Tour*, appelée Mme. *Girardier*, à qui la maison que j'allais occuper était très-commode, ne me vit pas arriver avec un certain plaisir; cependant elle me mit de bonne grâce en possession de mon logement, et je mangeai chez elle en attendant que *Thérèse* fût venue, et que mon petit ménage fût établi.

Depuis mon départ de Montmorenci, sentant bien que je serais désormais fugitif sur la terre, j'hésitais à permettre qu'elle vînt me joindre, et partager la vie errante à laquelle je me voyais condamné. Je sentais que par cette catastrophe nos relations allaient

changer, et que ce qui jusqu'alors avait été faveur et bienfait de ma part, le serait désormais de la sienne. Si son attachement restait à l'épreuve de mes malheurs, elle en serait déchirée, et sa douleur ajouterait à mes maux. Si ma disgrâce attiédissait son cœur, elle me ferait valoir sa constance comme un sacrifice, et au-lieu de sentir le plaisir que j'avais à partager avec elle mon dernier morceau de pain, elle ne sentirait que le mérite qu'elle aurait de vouloir bien me suivre par-tout où le sort me forçait d'aller.

Il faut dire tout: je n'ai dissimulé ni les vices de ma pauvre maman, ni les miens; je ne dois pas faire plus grâce à *Thérèse*; et, quelque plaisir que je prenne à rendre honneur à une personne qui m'est si chère, je ne veux pas non plus déguiser ses torts, si tant est même qu'un changement involontaire dans les affections du cœur soit un vrai tort. Depuis long-temps je m'appercevais de l'attiédissement du sien. Je sentais qu'elle n'était plus pour moi ce qu'elle fut dans nos belles années, et je le sentais d'autant mieux que j'étais le même pour elle toujours. Je retombai dans le même inconvenient dont j'avais senti l'effet auprès de maman, et cet

Pourquoi m'a-t-on fait verser si peu de celles-là ?

En arrivant à Motiers, j'avais écrit à milord *Keith*, maréchal d'Ecosse, gouverneur de Neuchâtel, pour lui donner avis de ma retraite dans les Etats de sa Majesté, et pour lui demander sa protection. Il me répondit avec la générosité qu'on lui connaît et que j'attendais de lui. Il m'invita à l'aller voir. J'y fus avec M. *Martinet*, châtelain du val de Travers, qui était en grande faveur auprès de Son Excellence. L'aspect vénérable de cet illustre et vertueux écossais, m'émut puissamment le cœur, et dès l'instant même commença entre lui et moi ce vif attachement qui, de ma part, est toujours demeuré le même, et qui le serait toujours de la sienne, si les traîtres qui m'ont ôté toutes les consolations de la vie, n'eussent profité de mon éloignement pour abuser sa vieillesse et me défigurer à ses yeux.

George Keith, maréchal héréditaire d'Ecosse, et frère du célèbre général *Keith* qui vécut glorieusement et mourut au lit d'honneur, avait quitté son pays dans sa jeunesse, et y fut proscrit pour s'être attaché à la maison *Stuart*, dont il se dégoûta bientôt par l'es-

prit injuste et tyrannique qu'il y remarqua, et qui en fit toujours le caractère dominant. Il demeura long-temps en Espagne dont le climat lui plaisait beaucoup, et finit par s'attacher, ainsi que son frère, au roi de Prusse, qui se connaissait en hommes, et les accueillit comme ils le méritaient. Il fut bien payé de cet accueil par les grands services que lui rendit le maréchal *Keith*; et par une chose bien plus précieuse encore, la sincère amitié de milord *Maréchal*. La grande ame de ce digne homme, toute républicaine et fière, ne pouvait se plier que sous le joug de l'amitié: mais elle s'y pliait si parfaitement, qu'avec des maximes bien différentes, il ne vit plus que *Frédéric*, du moment qu'il lui fut attaché. Le roi le chargea d'affaires importantes, l'envoya à Paris, en Espagne, et enfin le voyant déjà vieux, avoir besoin de repos, lui donna pour retraite le gouvernement de Neuchâtel, avec la délicieuse occupation d'y passer le reste de sa vie à rendre ce petit peuple heureux.

Les Neuchâtelois qui n'aiment que la pretintaille et le clinquant, qui ne se connaissent point en véritable étoffe, et mettent l'esprit dans les longues phrases, voyant un

homme froid et sans façon, prirent sa simplicité pour de la hauteur, sa franchise pour de la rusticité, son laconisme pour de la bêtise, se cabrèrent contre ses soins bienfesans, parce que voulant être utile et non cajoleur, il ne savait point flatter les gens qu'il n'estimait pas. Dans la ridicule affaire du ministre *Petitpierre*, qui fut chassé par ses confrères, pour n'avoir pas voulu qu'ils fussent damnés éternellement, milord s'étant opposé aux usurpations des ministres, vit soulever contre lui tout le pays dont il prenait le parti; et quand j'y arrivai, ce stupide murmure n'étais pas éteint encore. Il passait au-moins pour un homme qui se laissait prévenir, et de toutes les imputations dont il fut chargé, c'était peut-être la moins injuste. Mon premier mouvement, en voyant ce vénérable vieillard, fut de m'attendrir sur la maigreur de son corps, déjà décharné par les ans: mais en levant les yeux sur sa physionomie animée, ouverte et noble, je me sentis saisi d'un respect mêlé de confiance qui l'emporta sur tout autre sentiment. Au compliment très-court que je lui fis en l'abordant, il répondit en parlant d'autre chose, comme si j'eusse été là depuis huit jours. Il ne nous

dit pas même de nous asseoir. L'empesé châtelain resta debout. Pour moi, je vis dans l'œil perçant et fin de milord, je ne sais quoi de si caressant, que me sentant d'abord à mon aise, j'allai sans façon partager son sopha, et m'asseoir à côté de lui. Au ton familier qu'il prit à l'instant, je sentis que cette liberté lui fesait plaisir, et qu'il se disait en lui-même: celui-ci n'est pas un Neuchâtelois.

Effet singulier de la grande convenance des caractères ! Dans un âge où le cœur a déjà perdu sa chaleur naturelle, celui de ce bon vieillard se réchauffa pour moi d'une façon qui surprit tout le monde. Il vint me voir à Motiers sous prétexte de tirer des cailles, et y passa deux jours sans toucher un fusil. Il s'établit entre nous une telle amitié, car c'est le mot, que nous ne pouvions nous passer l'un de l'autre: le château de Colombier qu'il habitait l'été, était à six lieues de Motiers; j'allais tous les quinze jours au plus tard y passer vingt-quatre heures, puis je revenais de même en pélerin, le cœur toujours plein de lui. L'émotion que j'éprouvais jadis dans mes courses de l'Hermitage à Eau-bonne, était bien différente assurément,

mais elle n'était pas plus douce que celle avec laquelle j'approchais de Colombier.

Que de larmes d'attendrissement j'ai souvent versées dans ma route, en pensant aux bontés paternelles, aux vertus aimables, à la douce philosophie de ce respectable vieillard ! Je l'appelais mon père, il m'appelait son enfant. Ces doux noms rendent en partie l'idée de l'attachement qui nous unissait, mais ils ne rendent pas encore celle du besoin que nous avions l'un de l'autre, et du désir continuel de nous rapprocher. Il voulait absolument me loger au château de Colombier, et me pressa long-temps d'y prendre à demeure l'appartement que j'occupais. Je lui dis enfin que j'étais plus libre chez moi, et que j'aimais mieux passer ma vie à le venir voir. Il approuva cette franchise, et ne m'en parla plus. O bon Milord ! ô mon digne père ! que mon cœur s'émeut encore en pensant à vous ! Ah les barbares ! quel coup ils m'ont porté en vous détachant de moi ! Mais non, non ; grand homme, vous êtes et serez toujours le même pour moi qui suis le même toujours. Ils vous ont trompé, mais ils ne vous ont pas changé.

Milord *Maréchal* n'est pas sans défaut ;

c'est un sage, mais c'est un homme. Avec l'esprit le plus pénétrant, avec le tact le plus fin qu'il soit possible d'avoir, avec la plus profonde connaissance des hommes, il se laisse abuser quelquefois, et n'en revient pas. Il a l'humeur singulière, quelque chose de bizarre et d'étranger dans son tour d'esprit. Il paraît oublier les gens qu'il voit tous les jours, et se souvient d'eux au moment qu'ils y pensent le moins : ses attentions paraissent hors de propos : ses cadeaux sont de fantaisie et non de convenance. Il donne ou envoie à l'instant ce qui lui passe par la tête, de grand prix ou de nulle valeur, indifféremment. Un jeune genevois désirant entrer au service du roi de Prusse, se présente à lui : Milord lui donne, au-lieu de lettre, un petit sachet plein de pois, qu'il le charge de remettre au roi. En recevant cette singulière recommandation, le roi place à l'instant celui qui la porte. Ces génies élevés ont entre eux un langage que les esprits vulgaires n'entendront jamais. Ces petites bizarreries, semblables aux caprices d'une jolie femme, ne me rendaient milord *Maréchal* que plus intéressant. J'étais bien sûr, et j'ai bien éprouvé dans la suite, qu'elles n'influaient

pas sur les sentimens, ni sur les soins que lui prescrit l'amitié dans les occasions sérieuses. Mais il est vrai que dans la façon d'obliger, il met encore la même singularité que dans ses manières. Je n'en citerai qu'un seul trait sur une bagatelle. Comme la journée de Motiers à Colombier était trop forte pour moi, je la partageais d'ordinaire en partant après dîner et couchant à Brot, à moitié chemin. L'hôte, appellé *Sandoz*, ayant à solliciter à Berlin une grâce qui lui importait extrêmement, me pria de demander à son Excellence de la demander pour lui. Volontiers : je le mène avec moi ; je le laisse dans l'anti-chambre et je parle de son affaire à Milord qui ne me répond rien. La matinée se passe ; en traversant la salle pour aller dîner, je vois le pauvre *Sandoz* qui se morfondait d'attendre. Croyant que milord l'avait oublié, je lui en parle avant de nous mettre à table : mot, comme auparavant. Je trouvai cette manière de me faire sentir combien je l'importunais, un peu dure, et je me tus, en plaignant tout bas le pauvre *Sandoz*. En m'en retournant le lendemain, je fus bien surpris du remerçîment qu'il me fit, du bon accueil et du bon dîner qu'il

avait eu chez S. E., qui de plus avait reçu son papier. Trois semaines après, milord lui envoya le rescrit qu'il avait demandé, expédié par le ministre et signé du roi, et cela, sans m'avoir jamais voulu dire ni répondre un seul mot, ni à lui non plus, sur cette affaire, dont je crus qu'il ne voulait pas se charger.

Je voudrais ne pas cesser de parler de *George Keith* : c'est de lui que me viennent mes derniers souvenirs heureux ; tout le reste de ma vie n'a plus été qu'afflictions et serremens de cœur. La mémoire en est si triste, et m'en vient si confusément, qu'il ne m'est pas possible de mettre aucun ordre dans mes récits, je serai forcé désormais de les arranger au hasard et comme ils se présenteront.

Je ne tardai pas d'être tiré d'inquiétude sur mon asile par la réponse du roi à milord *Maréchal*, en qui, comme on peut croire, j'avais trouvé un bon avocat. Non-seulement S. M. approuva ce qu'il avait fait, mais elle le chargea, car il faut tout dire, de me donner douze louis. Le bon milord, embarrassé d'une pareille commission, et ne sachant comment s'en acquitter honnêtement, tâcha d'en exténuer l'insulte en transformant cet argent

en nature de provision, et me marquant qu'il avait ordre de me fournir du bois et du charbon pour commencer mon petit ménage; il ajouta même, et peut-être de son chef, que le roi me ferait volontiers bâtir une petite maison à ma fantaisie, si j'en voulais choisir l'emplacement. Cette dernière offre me toucha fort, et me fit oublier la mesquinerie de l'autre. Sans accepter aucune des deux, je regardai *Frédéric* comme mon bienfaiteur et mon protecteur, et je m'attachai si sincèrement à lui, que je pris dès-lors autant d'intérêt à sa gloire que j'avais trouvé jusqu'alors d'injustice à ses succès. A la paix qu'il fit peu de temps après, je témoignai ma joie par une illumination de très-bon goût: c'était un cordon de guirlandes, dont j'ornai la maison que j'habitais, et où j'eus, il est vrai, la fierté vindicative de dépenser presque autant d'argent qu'il m'en avait voulu donner. La paix conclue, je crus que sa gloire militaire et politique étant au comble, il allait s'en donner une d'une autre espèce, en revivifiant ses états, en y fesant régner le commerce, l'agriculture, en y créant un nouveau sol, en le couvrant d'un nouveau peuple, en

maintenant

maintenant la paix chez tous ses voisins, en se fesant l'arbitre de l'Europe, après en avoir été la terreur. Il pouvait sans risque poser l'épée, bien sûr qu'on ne l'obligerait pas à la reprendre. Voyant qu'il ne désarmait pas, je craignis qu'il ne profitât mal de ses avantages, et qu'il ne fût grand qu'à demi. J'osai lui écrire à ce sujet, et, prenant le ton familier, fait pour plaire aux hommes de sa trempe, porter jusqu'à lui cette sainte voix de la vérité, que si peu de rois sont faits pour entendre. Ce ne fut qu'en secret et de moi à lui que je pris cette liberté. Je n'en fis pas même participant milord *Maréchal*, et je lui envoyai ma lettre au roi toute cachetée. Milord envoya la lettre sans s'informer de son contenu. Le roi n'y fit aucune réponse, et quelque temps après, milord *Maréchal* étant allé à Berlin, il lui dit seulement que je l'avais bien grondé. Je compris par-là que ma lettre avait été mal reçue, et que la franchise de mon zèle avait passé pour la rusticité d'un pédant. Dans le fond, cela pouvait très-bien être, peut-être ne dis-je pas ce qu'il fallait dire, et ne pris-je pas le ton qu'il fallait prendre. Je ne puis

répondre que du sentiment qui m'avait mis la plume à la main.

Peu de temps après mon établissement à Motiers-Travers, ayant toutes les assurances possibles qu'on m'y laisserait tranquille, je pris l'habit arménien. Ce n'était pas une idée nouvelle. Elle m'était venue diverses fois dans le cours de ma vie, et elle me revint souvent à Montmorenci, où le fréquent usage des sondes, me condamnant à rester souvent dans ma chambre, me fit mieux sentir tous les avantages de l'habit long. La commodité d'un tailleur arménien, qui venait souvent voir un parent qu'il avait à Montmorenci, me tenta d'en profiter pour prendre ce nouvel équipage, au risque du qu'en dira-t-on, dont je me souciais très-peu. Cependant, avant d'adopter cette nouvelle parure, je voulus avoir l'avis de Mme. de *Luxembourg*, qui me conseilla fort de la prendre. Je me fis donc une petite garde-robe arménienne : mais l'orage excité contre moi m'en fit remettre l'usage à des temps plus tranquilles, et ce ne fut que quelques mois après que, forcé par de nouvelles attaques de mes maux, je crus pouvoir, sans aucun risque, prendre ce

nouvel habillement à Motiers; sur-tout après avoir consulté le pasteur du lieu, qui me dit que je pouvais le porter au temple même sans scandale. Je pris donc la veste, le caffetan, le bonnet fourré, la ceinture, et après avoir assisté dans cet équipage au service divin, je ne vis point d'inconvénient à le porter chez milord *Maréchal*. S. E. me voyant ainsi vêtu, me dit pour tout compliment *salamaleki*, après quoi tout fut fini, et je ne portai plus d'autre habit.

Ayant quitté tout-à-fait la littérature, je ne songeai plus qu'à mener une vie tranquille et douce autant qu'il dépendrait de moi. Seul, je n'ai jamais connu l'ennui, même dans le plus parfait désœuvrement : mon imagination, remplissant tous les vides, suffit seule pour m'occuper. Il n'y a que le bavardage inactif de chambre, assis les uns vis-à-vis des autres à ne mouvoir que la langue, que jamais je n'ai pu supporter. Quand on marche, qu'on se promène, encore passe; les pieds et les yeux font au-moins quelque chose : mais rester là, les bras croisés, à parler du temps qu'il fait et des mouches qui volent, ou, qui pis est, à s'entre-faire des complimens, cela m'est

un supplice insupportable. Je m'avisai, pour ne pas vivre en sauvage, d'apprendre à faire des lacets. Je portais mon coussin dans mes visites, ou j'allais, comme les femmes, travailler à ma porte et causer avec les passans. Cela me fesait supporter l'inanité du babillage, et passer mon temps sans ennui chez mes voisines, dont plusieurs étaient assez aimables, et ne manquaient pas d'esprit. Une entre autres, appelée *Isabelle d'Ivernois*, fille du procureur-général de Neuchâtel, me parut assez estimable pour me lier avec elle d'une amitié particulière, dont elle ne s'est pas mal trouvée, par les conseils utiles que je lui ai donnés, et par les soins que je lui ai rendus dans des occasions essentielles, de sorte que maintenant, digne et vertueuse mère de famille, elle me doit peut-être sa raison, son mari, sa vie et son bonheur. De mon côté, je lui dois des consolations très-douces, et sur-tout durant un bien triste hiver où, dans le fort de mes maux et de mes peines, elle venait passer avec *Thérèse* et moi de longues soirées qu'elle savait nous rendre bien courtes par l'agrément de son esprit et par les mutuels épanchemens de nos cœurs. Elle m'appelait son papa, je

l'appelais ma fille, et ces noms que nous nous donnons encore, ne cesseront point, je l'espère, de lui être aussi chers qu'à moi. Pour rendre mes lacets bons à quelque chose, j'en fesais présent à mes jeunes amies à leur mariage, à condition qu'elles nourriraient leurs enfans ; sa sœur aînée en eut un à ce titre, et l'a mérité ; *Isabelle* en eut un de même, et ne l'a pas moins mérité par l'intention. Mais elle n'a pas eu le bonheur de pouvoir faire sa volonté. En leur envoyant ces lacets, j'écrivis à l'une et à l'autre des lettres dont la première a couru le monde ; mais tant d'éclat n'allait pas à la seconde ; l'amitié ne marche pas avec si grand bruit.

Parmi les liaisons que je fis à mon voisinage et dans les détails desquels je n'entrerai pas, je dois noter celle du colonel *Pury*, qui avait une maison sur la montagne où il venait passer les étés. Je n'étais pas empressé de sa connaissance, parce que je savais qu'il était très-mal à la cour et auprès de milord *Maréchal* qu'il ne voyait point. Cependant, comme il me vint voir et me fit beaucoup d'honnêtetés, il fallut l'aller voir à mon tour ; cela continua, et nous mangions quelquefois l'un chez l'autre. Je fis chez lui

connaissance avec M. *du Peyrou*, et ensuite une amitié trop intime, pour que je puisse me dispenser de parler de lui.

M. *du Peyrou* était américain, fils d'un commandant de Surinam, dont le successeur, M. *le Chambrier*, de Neuchâtel, épousa la veuve. Devenue veuve une seconde fois, elle vint, avec son fils, s'établir dans le pays de son second mari.

Du Peyrou, fils unique, fort riche, et tendrement aimé de sa mère, avait été élevé avec assez de soin, et son éducation lui avait profité. Il avait acquis beaucoup de connaissances, quelque goût pour les arts, et il se piquait sur-tout d'avoir cultivé sa raison : son air hollandais, froid et philosophe, son teint basané, son humeur silencieuse et cachée, favorisaient beaucoup cette opinion. Il était sourd et goutteux, quoique jeune encore. Cela rendait tous ses mouvemens fort posés, fort graves ; et quoiqu'il aimât à disputer, généralement il parlait peu, parce qu'il n'entendait pas. Tout cet extérieur m'en imposa. Je me dis, voici un penseur, un homme sage, tel qu'on serait heureux d'avoir un ami. Pour achever de me prendre, il m'adressait souvent la parole, sans jamais me faire aucun compliment. Il me parlait

peu de moi, peu de mes livres, très-peu de lui ; il n'était pas dépourvu d'idées, et tout ce qu'il disait était juste. Cette justesse et cette égalité m'attirèrent. Il n'avait dans l'esprit ni l'élévation, ni la finesse de milord *Maréchal*, mais il en avait la simplicité ; c'était toujours le représenter en quelque chose. Je ne m'engouai pas, mais je m'attachai par l'estime, et peu-à-peu cette estime amena l'amitié, et j'oubliai totalement avec lui l'objection que j'avais faite au baron d'*Holback*, qu'il était trop riche ; et je crois que j'ai tort. J'ai appris à douter qu'un homme jouissant d'une grande fortune, quel qu'il puisse être, puisse aimer sincèrement mes principes et leur auteur.

Pendant assez long-temps, je vis peu *du Peyrou*, parce que je n'allais point à Neuchâtel, et qu'il ne venait qu'une fois l'année à la montagne du colonel *Pury*. Pourquoi n'allais-je point à Neuchâtel ? C'est un enfantillage qu'il ne faut pas taire.

Quoique protégé par le roi de Prusse et par milord *Maréchal*, si j'évitai d'abord la persécution dans mon asile, je n'évitai pas du moins les murmures du public, des magistrats municipaux, des ministres. Après le branle donné par la France, il n'était pas

du bon air de ne pas me faire au-moins quelque insulte : on aurait eu peur de paraître improuver mes persécuteurs, en ne les imitant pas. La classe de Neuchâtel, c'est-à-dire, la compagnie des ministres de cette ville, donna le branle, en tentant d'émouvoir contre moi le conseil d'Etat. Cette tentative n'ayant pas réussi, les ministres s'adressèrent au magistrat municipal, qui fit aussi-tôt défendre mon livre, et me traitant en toute occasion peu honnêtement, fesait comprendre, et disait même que si j'avais voulu m'établir dans la ville, on ne m'y aurait pas souffert. Ils remplirent leur Mercure d'inepties et du plus plat caffardage, qui, tout en fesant rire les gens sensés, ne laissait pas d'échauffer le peuple et de l'animer contre moi. Tout cela n'empêchait pas qu'à les entendre, je ne dusse être très-reconnaissant de l'extrême grâce qu'ils me fesaient de me laisser vivre à Motiers, où ils n'avaient aucune autorité; ils m'auraient volontiers mesuré l'air à la pinte, à condition que je l'eusse payé bien cher. Ils voulaient que je leur fusse obligé de la protection que le roi m'accordait malgré eux, et qu'ils travaillaient sans relâche à m'ôter. Enfin, n'y pouvant réussir, après

m'avoir fait tout le tort qu'ils purent, et m'avoir décrié de tout leur pouvoir, ils se firent un mérite de leur impuissance, en me fesant valoir la bonté qu'ils avaient de me souffrir dans leur pays. J'aurais dû leur rire au nez pour toute réponse, je fus assez bête pour me piquer, et j'eus l'ineptie de ne vouloir point aller à Neuchâtel, résolution que je tins près de deux ans, comme si ce n'était pas trop honorer de pareilles espèces que de faire attention à leurs procédés, qui, bons ou mauvais, ne peuvent leur être imputés, puisqu'ils n'agissent jamais que par impulsion. D'ailleurs, des esprits sans culture et sans lumières, qui ne connaissent d'autre objet de leur estime, que le crédit, la puissance et l'argent, sont bien éloignés même de soupçonner qu'on doive quelque égard aux talens, et qu'il y ait du déshonneur à les outrager.

Un certain maire de village qui, pour ses malversations, avait été cassé, disait au lieutenant du val de Travers, mari de mon *Isabelle : On dit que ce Rousseau a tant d'esprit ; amenez-le moi, que je voye si cela est vrai.* Assurément, les mécontentemens d'un homme qui prend un pareil ton doivent peu fâcher ceux qui les éprouvent.

Sur la façon dont on me traitait à Paris, à Genève, à Berne, à Neuchâtel même, je ne m'attendais pas à plus de ménagement de la part du pasteur du lieu. Je lui avais cependant été recommandé par Mme. *Boy-de-la-Tour*, et il m'avait fait beaucoup d'accueil; mais dans ce pays où l'on flatte également tout le monde, les caresses ne signifient rien. Cependant après ma réunion solemnelle à l'église réformée, vivant en pays réformé, je ne pouvais, sans manquer à mes engagemens et à mon devoir de citoyen, négliger la profession publique du culte où j'étais rentré: j'assistais donc au service Divin. D'un autre côté, je craignais, en me présentant à la table sacrée, de m'exposer à l'affront d'un refus, et il n'était nullement probable qu'après le vacarme fait à Genève par le Conseil, et à Neuchâtel par la Classe, il voulût m'administrer tranquillement la Cène dans son église. Voyant donc approcher le temps de la communion, je pris le parti d'écrire à M. de *Montmolin*, c'était le nom du ministre, pour faire acte de bonne volonté, et lui déclarer que j'étais toujours uni de cœur à l'église protestante; je lui dis en mêmetemps, pour éviter des chicanes sur les articles

de foi, que je ne voulais aucune explication particulière sur le dogme. M'étant ainsi mis en règle de ce côté, je restai tranquille, ne doutant pas que M. de *Montmolin* ne refusât de m'admettre sans la discussion préliminaire dont je ne voulais point, et qu'ainsi tout fût fini sans qu'il y eût de ma faute : point du tout. Au moment où je m'y attendais le moins, M. de *Montmolin* vint me déclarer, non-seulement qu'il m'admettait à la communion sous la clause que j'y avais mise, mais de plus, que lui et ses Anciens se fesaient un grand honneur de m'avoir dans son troupeau. Je n'eus de mes jours pareille surprise, ni plus consolante. Toujours vivre isolé sur la terre me paraissait un destin bien triste, sur-tout dans l'adversité. Au milieu de tant de proscriptions et de persécutions, je trouvais une douceur extrême à pouvoir me dire : au-moins je suis parmi mes frères ; et j'allai communier avec une émotion de cœur et des larmes d'attendrissement, qui étaient peut-être la préparation la plus agréable à Dieu qu'on y pût porter.

Quelque temps après, milord m'envoya une lettre de Mme. de *Boufflers* venue, du moins je le présumai, par la voie de d'*Alem*-

bert qui connaissait milord *Maréchal*. Dans cette lettre, la première que cette Dame m'eût écrite depuis mon départ de Montmorenci, elle me tançait vivement de celle que j'avais écrite à M. de *Montmolin* et sur-tout d'avoir communié. Je compris d'autant moins à qui elle en avait avec sa mercuriale, que depuis mon voyage de Genève, je m'étais toujours déclaré hautement protestant, et que j'avais été très-publiquement à l'hôtel de Hollande, sans que personne au monde l'eût trouvé mauvais. Il me paraissait plaisant que Mme. la comtesse de *Boufflers* voulût se mêler de diriger ma conscience en fait de religion. Toutefois comme je ne doutais pas que son intention, quoique je n'y comprisse rien, ne fût la meilleure du monde, je ne m'offensai point de cette singulière sortie, et je lui répondis sans colère, en lui disant mes raisons.

Cependant les injures imprimées allaient leur train, et leurs benins auteurs reprochaient aux puissances de me traiter trop doucement. Ce concours d'aboyemens dont les moteurs continuaient d'agir sous le voile, avait quelque chose de sinistre et d'effrayant. Pour moi, je laissais dire sans m'émouvoir. On m'assura qu'il y avait une censure de la

Sorbonne

Sorbonne, je n'en crus rien. De quoi pouvait se mêler la Sorbonne dans cette affaire? Voulait-elle assurer que je n'étais pas catholique? Tout le monde le savait. Voulait-elle prouver que je n'étais pas bon calviniste? Que lui importait? C'était prendre un soin bien singulier; c'était se faire les substituts de nos ministres. Avant que d'avoir vu cet écrit, je crus qu'on le fesait courir sous le nom de la Sorbonne pour se moquer d'elle; je le crus bien plus encore après l'avoir lu. Enfin, quand je ne pus plus douter de son authenticité, tout ce que je me réduisis à croire, fut qu'il fallait mettre la Sorbonne aux petites maisons.

Un autre écrit m'affecta davantage, parce qu'il venait d'un homme pour qui j'eus toujours de l'estime, et dont j'admirais la constance en plaignant son aveuglement. Je parle du Mandement de l'archevêque de Paris contre moi. Je crus que je me devais d'y répondre. Je le pouvais sans m'avilir; c'était un cas à-peu-près semblable à celui du roi de Pologne. Je n'ai jamais aimé les disputes brutales à la *Voltaire*. Je ne sais me battre qu'avec dignité, et je veux que celui qui m'attaque ne déshonore pas mes coups, pour

que je daigne me défendre. Je ne doutais point que ce Mandement ne fût de la façon des jésuites, et quoiqu'ils fussent alors malheureux eux-mêmes, j'y reconnaissais toujours leur ancienne maxime, d'écraser les malheureux. Je pouvais donc aussi suivre mon ancienne maxime, d'honorer l'auteur titulaire, et de foudroyer l'ouvrage, et c'est ce que je crois avoir fait avec assez de succès.

Je trouvai le séjour de Motiers fort agréable; et pour me déterminer à y finir mes jours, il ne me manquait qu'une subsistance assurée; mais on y vit assez chèrement, et j'avais vu renverser tous mes anciens projets par la dissolution de mon ménage, par l'établissement d'un nouveau, par la vente ou dissipation de tous mes meubles, et par les dépenses qu'il m'avait fallu faire depuis mon départ de Montmorenci. Je voyais diminuer journellement le petit capital que j'avais devant moi. Deux ou trois ans suffisaient pour en consumer le reste, sans que je visse aucun moyen de le renouveler, à moins de recommencer à faire des livres; métier funeste auquel j'avais déjà renoncé. Persuadé que tout changerait bientôt à mon égard, et que le public revenu de

sa frénésie en ferait rougir les puissances ; je ne cherchais qu'à prolonger mes ressources jusqu'à cet heureux changement, qui me laisserait plus en état de choisir parmi celles qui pourraient s'offrir. Pour cela, je repris mon Dictionnaire de musique, que dix ans de travail avaient déjà fort avancé, et auquel il ne manquait que la dernière main et d'être mis au net. Mes livres qui m'avaient été envoyés depuis peu, me fournirent les moyens d'achever cet ouvrage : mes papiers qui me furent envoyés en même-temps, me mirent en état de commencer l'entreprise de mes mémoires, dont je voulais uniquement m'occuper désormais. Je commençai par transcrire des lettres dans un recueil qui pût guider ma mémoire dans l'ordre des faits et des temps. J'avais déjà fait le triage de celles que je voulais conserver pour cet effet, et la suite depuis près de dix ans n'en était point interrompue. Cependant en les arrangeant pour les transcrire, j'y trouvai une lacune qui me surprit. Cette lacune était de près de six mois, depuis octobre 1756 jusqu'au mois de mars suivant. Je me souvenais parfaitement d'avoir mis dans mon triage nombre de lettres de *Diderot*, de *De Leyre*, de Mme.

d'*Epinay*, de Mme. *de Chenonceaux*, etc. qui remplissaient cette lacune, et qui ne se trouvèrent plus. Qu'étaient-elles devenues ? quelqu'un avait-il mis la main sur mes papiers pendant qnelques mois qu'ils étaient restés à l'hôtel de Luxembourg ? Cela n'était pas concevable, et j'avais vu M. le maréchal prendre la clef de la chambre où je les avais déposés. Comme plusieurs lettres de femmes et toutes celles de *Diderot* étaient sans dates, et que j'avais été forcé de remplir ces dates de mémoire et en tâtonnant, pour ranger ces lettres dans leur ordre, je crus d'abord avoir fait des erreurs de dates, et je passai en revue toutes les lettres qui n'en avaient point auxquelles je l'avais suppléée, pour voir si je n'y trouverais point celles qui devaient remplir ce vide. Cet essai ne réussit point; je vis que le vide était bien réel, et que les lettres avaient bien certainement été enlevées. Par qui, et pourquoi ? Voilà ce qui me passait. Ces lettres antérieures à mes grandes querelles, et du temps de ma première ivresse de la Julie, ne pouvaient intéresser personne. C'étaient tout au plus quelques tracasseries de *Diderot*, quelques persiflages de *De Leyre*, des témoignages d'amitié de Mme. de *Chenon-*

ceaux et même de Mme. d'*Epinay* , avec laquelle j'étais alors le mieux du monde. A qui pouvaient importer ces lettres ? Qu'en voulait-on faire ? Ce n'est que sept ans après que j'ai soupçonné l'affreux objet de ce vol. Ce déficit bien avéré me fit chercher parmi mes brouillons si j'en découvrais quelque autre. J'en trouvai quelques-uns qui, vu mon défaut de mémoire, m'en firent supposer d'autres dans la multitude de mes papiers. Ceux que je remarquai furent le brouillon de la Morale sensitive, et celui de l'extrait des aventures de milord *Edouard*. Ce dernier, je l'avoue, me donna des soupçons sur Mme. de *Luxembourg*.

C'était *la Roche* son valet-de-chambre qui m'avait expédié ces papiers, et je n'imaginai qu'elle au monde qui pût prendre intérêt à ce chiffon ; mais quel intérêt pouvait-elle prendre à l'autre et aux lettres enlevées dont, même avec de mauvais desseins, on ne pouvait faire aucun usage qui pût me nuire, à moins de les falsifier ? Pour M. le maréchal dont je connaissais la droiture invariable et la vérité de son amitié pour moi, je ne pus le soupçonner un moment. Je ne pus même arrêter ce soupçon sur Mme. la maréchale.

Tout ce qui me vint de plus raisonnable à l'esprit, après m'être fatigué long-temps à chercher l'auteur de ce vol, fut de l'imputer à d'*Alembert*, qui, déjà faufilé chez Mme. de *Luxembourg*, avait pu trouver le moyen de fureter ces papiers, et d'en enlever ce qu'il lui avait plu, tant en manuscrits qu'en lettres; soit pour chercher à me susciter quelque tracasserie, soit pour s'approprier ce qui lui pouvait convenir. Je supposai qu'abusé par le titre de la Morale sensitive, il avait cru trouver le plan d'un vrai traité de matérialisme, dont il aurait tiré contre moi le parti qu'on peut bien s'imaginer. Sûr qu'il serait bientôt détrompé par l'examen du brouillon, et déterminé à quitter tout-à-fait la littérature, je m'inquiétai peu de ces larcins, qui n'étaient pas les premiers de la même main (*) que j'avais endurés sans me plaindre.

(*) J'avais trouvé dans ses Elémens de musique beaucoup de choses tirées de ce que j'avais écrit sur cet art pour l'Encyclopédie, et qui lui fut remis plusieurs années avant la publication de ses élémens. J'ignore la part qu'il a pu avoir à un livre intitulé Dictionnaire des beaux-arts; mais j'y ai trouvé des articles transcrits des miens, mot à mot, et cela long-temps avant que ces articles fussent imprimés dans l'Encyclopédie.

Bientôt je ne songeai pas plus à cette infidélite que si l'on ne m'en eût fait aucune, et je me mis à rassembler les matériaux qu'on m'avait laissés, pour travailler à mes Confessions.

J'avais long-temps cru qu'à Genève la compagnie des ministres, ou du moins les citoyens et bourgeois réclameraient contre l'infraction de l'Edit dans le décret porté contre moi. Tout restà tranquille, du moins à l'extérieur; car il y avait un mécontentement général, qui n'attendait qu'une occasion pour se manifester. Mes amis, ou soi-disant tels, m'écrivaient lettres sur lettres pour m'exhorter à venir me mettre à leur tête, m'assurant d'une réparation publique de la part du Conseil. La crainte du désordre et des troubles que ma présence pouvait causer m'empêcha d'acquiescer à leurs instances; et fidèle au serment que j'avais fait autrefois, de ne jamais tremper dans aucune dissention civile dans mon pays, j'aimai mieux laisser subsister l'offense et me bannir pour jamais de ma patrie, que d'y rentrer par des moyens violens et dangereux. Il est vrai que je m'étais attendu de la part de la bourgeoisie à des représentations légales et paisibles contre une infraction qui l'intéressait extrêmement. Il n'y en eut point. Ceux qui la conduisaient

cherchaient moins le vrai redressement des griefs, que l'occasion de se rendre nécessaires. On cabalait, mais on gardait le silence, et on laissait clabauder les caillettes et les caffards ou soi-disant tels, mis en avant pour me rendre odieux à la populace, et faire attribuer l'incartade au zèle de la religion.

Après avoir attendu vainement plus d'un an que quelqu'un réclamât contre une procédure illégale, je pris enfin mon parti, et me voyant abandonné de mes concitoyens, je me déterminai à renoncer à mon ingrate patrie où je n'avais jamais vécu, dont je n'avais reçu ni bien ni service, et dont, pour prix de l'honneur que j'avais tâché de lui rendre, je me voyais si indignement traité d'un consentement unanime, puisque ceux qui devaient parler n'avaient rien dit. J'écrivis donc au premier syndic de cette année-là qui, je crois, était M. *Favre*, une lettre par laquelle j'abdiquais solennellement mon droit de bourgeoisie, et dans laquelle, au reste, jobservai la décence et la modération que j'ai toujours mise aux actes de fierté que la cruauté de mes ennemis m'a souvent arrachés dans mes malheurs.

Cette démarche ouvrit enfin les yeux aux

citoyens : sentant qu'ils avaient eu tort pour leur propre intérêt d'abandonner ma défense, ils la prirent quand il n'était plus temps. Ils avaient d'autres griefs qu'ils joignirent à celui-là, et ils en firent la matière de plusieurs représentations très-bien raisonnées qu'ils étendirent et renforcèrent à mesure que les refus du Conseil, soutenu par le ministère de France, leur firent mieux sentir le projet formé de les asservir. Ces altercations produisirent diverses brochures qui ne décidaient rien, jusqu'à ce que parurent tout-d'un-coup les *Lettres écrites de la campagne*, ouvrage écrit en faveur du Conseil avec un art infini, et par lequel le parti représentant, réduit au silence, fut pour un temps écrasé. Cette pièce, monument durable des rares talens de son auteur, était du procureur-général *Tronchin*, homme d'esprit, homme éclairé, très-versé dans les lois et le gouvernement de la république. *Siluit terra.*

Les représentans, revenus de leur premier abattement, entreprirent une réponse, et s'en tirèrent passablement avec le temps. Mais tous jetèrent les yeux sur moi, comme sur le seul qui pût entrer en lice contre un tel adversaire avec espoir de le terrasser. J'avoue que je

pensai de même, et poussé par mes anciens concitoyens qui me fesaient un devoir de les aider de ma plume dans un embarras dont j'avais été l'occasion, j'entrepris la réfutation des lettres écrites de la campagne, et j'en parodiai le titre par celui de *Lettres écrites de la montagne* que je mis aux miennes. Je fis et j'exécutai cette entreprise si secrètement, que dans un rendez-vous que j'eus à Thonon avec les chefs des représentans, pour parler de leurs affaires, et où ils me montrèrent l'esquisse de leur réponse, je ne leur dis pas un mot de la mienne qui était déjà faite, craignant qu'il ne survînt quelque obstacle à l'impression, s'il en parvenait le moindre vent, soit aux magistrats, soit à mes ennemis particuliers. Je n'évitai pourtant pas que cet ouvrage ne fût connu en France avant la publication; mais on aima mieux le laisser paraître, que de me faire comprendre comment on avait découvert mon secret. Je dirai là-dessus ce que j'ai su, qui se borne à très-peu de chose : je me tairai sur ce que j'ai conjecturé.

J'avais à Motiers presque autant de visites que j'en avais eu à l'Hermitage et à Montmorenci, mais elles étaient la plupart d'une

espèce fort différente. Ceux qui m'étaient venu voir jusqu'alors étaient des gens qui, ayant avec moi des rapports de talens, de goûts, de maximes, les alléguaient pour cause de leurs visites, et me mettaient d'abord sur des matières dont je pouvais m'entretenir avec eux. A Motiers, ce n'était plus cela, sur-tout du côté de France. C'étaient des officiers ou d'autres gens qui n'avaient aucun goût pour la littérature, qui, même pour la plupart, n'avaient jamais lu mes écrits, et qui ne laissaient pas, à ce qu'ils disaient, d'avoir fait trente, quarante, soixante, cent lieues pour venir voir et admirer l'homme illustre, très-célèbre, le grand homme, etc. Car dès-lors on n'a cessé de me jeter grossièrement à la face les plus impudentes flagorneries, dont l'estime de ceux qui m'abordaient m'avait garanti jusqu'alors. Comme la plupart ne daignaient ni se nommer, ni me dire leur état, que leurs connaissances et les miennes ne tombaient pas sur les mêmes objets, et qu'ils n'avaient ni lu ni parcouru mes ouvrages, je ne savais de quoi leur parler : j'attendais qu'ils parlassent eux-mêmes, puisque c'était à eux à savoir et à me dire pourquoi ils me venaient

voir. On sent que cela ne fesait pas pour moi des conversations bien intéressantes, quoiqu'elles pussent l'être pour eux, selon ce qu'ils voulaient savoir; car, comme j'étais sans défiance, je m'exprimais sans réserve sur toutes les questions qu'ils jugeaient à propos de me faire, et ils s'en retournaient pour l'ordinaire aussi savans que moi sur tous les les détails de ma situation.

J'eus, par exemple, de cette façon M. de *Feins*, écuyer de la reine et capitaine de cavalerie dans le régiment de la reine, lequel eut la constance de passer plusieurs jours à Motiers, et même de me suivre pédestrement jusqu'à la Ferrière, menant son cheval par la bride, sans avoir avec moi d'autre point de réunion, sinon que nous connaissions tous deux mademoiselle *Fel*, et que nous jouions l'un et l'autre au bilboquet.

J'eus avant et après M. de *Feins* une autre visite bien plus extraordinaire. Deux hommes arrivent à pied, conduisant chacun un mulet chargé de son petit bagage, logent à l'auberge, pansent leurs mulets eux-mêmes, et demandent à me venir voir. A l'équipage de ces muletiers, on les prit pour des contrebandiers, et la nouvelle courut aussi-tôt

que des contrebandiers venaient me rendre visite. Leur seule façon de m'aborder m'apprit que c'étaient des gens d'une autre étoffe; mais sans être des contrebandiers, ce pouvait être des aventuriers, et ce doute me tint quelque temps en garde. Ils ne tardèrent pas à me tranquilliser. L'un était M. de *Montauban*, appelé le comte de *la Tour-du-pin*, gentilhomme du Dauphiné; l'autre était M. *Dastier*, de Carpentras, ancien militaire, qui avait sa croix de Saint-Louis dans sa poche, ne pouvant pas l'étaler. Ces Messieurs, tous deux très-aimables, avaient tous deux beaucoup d'esprit, leur conversation était agréable et intéressante; leur manière de voyager si bien dans mon goût et si peu dans celui des gentilhommes français, me donna pour eux une sorte d'attachement que leur commerce ne pouvait qu'affermir. Cette connaissance même ne finit pas là, puisqu'elle dure encore, et qu'ils me sont revenus voir diverses fois, non plus à pied cependant, cela était bon pour le début; mais plus j'ai vu ces Messieurs, moins j'ai trouvé de rapports entre leurs goûts et les miens, moins j'ai senti que leurs maximes fussent les miennes, que mes écrits leur fus-

sent familiers, qu'il y eût aucune véritable sympathie entre eux et moi. Que me voulaient-ils donc ? Pourquoi me venir voir dans cet équipage ? Pourquoi rester plusieurs jours ? Pourquoi revenir plusieurs fois ? Pourquoi désirer si fort de m'avoir pour hôte ? Je ne m'avisai pas alors de me faire ces questions. Je me les suis faites quelquefois depuis ce temps-là.

Touché de leurs avances, mon cœur se livrait sans raisonner, sur-tout à M. *Dastier*, dont l'air plus ouvert me plaisait davantage. Je demeurai même en correspondance avec lui ; et quand je voulus faire imprimer les Lettres de la montagne, je songeai à m'adresser à lui pour donner le change à ceux qui attendaient mon paquet sur la route de Hollande. Il m'avait parlé beaucoup, et peut-être à dessein, de la liberté de la presse à Avignon ; il m'avait offert ses soins si j'avais quelque chose à y faire imprimer ; je me prévalus de cette offre, et je lui adressai successivement par la poste mes premiers cahiers. Après les avoir gardés assez longtemps, il me les renvoya, en me marquant qu'aucun libraire n'avait osé s'en charger, et je fus contraint de revenir à *Rey*, pre-

nant soin de n'envoyer mes cahiers que l'un après l'autre, et de ne lâcher les suivans qu'après avoir eu avis de la réception des premiers. Avant la publication de l'ouvrage, je sus qu'il avait été vu dans les bureaux des ministres ; et d'*Escherny* de Neuchâtel, me parla d'un livre *de l'homme de la montagne* que d'*Holback* lui avait dit être de moi. Je l'assurai, comme il était vrai, n'avoir jamais fait de livre qui eût ce titre. Quand les lettres parurent, il était furieux, et m'accusa de mensonge, quoique je ne lui eusse dit que la vérité. Voilà comment j'eus l'assurance que mon manuscrit était connu. Sûr de la fidélité de *Rey*, je fus forcé de porter ailleurs mes conjectures, et celle à laquelle j'aimai le mieux m'arrêter, fut que mes paquets avaient été ouverts à la poste.

Une autre connaissance à-peu-près du même temps, mais qui se fit d'abord seulement par lettres, fut celle d'un M. *Laliaud*, de Nîmes, lequel m'écrivit de Paris, pour me prier de lui envoyer mon profil à la silhouette, dont il avait, disait-il, besoin pour mon buste en marbre, qu'il fesait faire par *le Moine*, pour le placer dans sa bibliothèque. Si c'était une cajolerie inventée pour

m'apprivoiser, elle réussit pleinement. Je jugeai qu'un homme qui voulait avoir mon buste en marbre dans sa bibliothèque était plein de mes ouvrages, par conséquent de mes principes, et qu'il m'aimait, parce que son ame etait au ton de la mienne. Il était difficile que cette idée ne me séduisît pas. J'ai vu M. *Laliaud* dans la suite. Je l'ai trouvé très-zélé pour me rendre beaucoup de petits services, pour s'entre-mêler beaucoup dans mes petites affaires Mais, au reste, je doute qu'aucun de mes écrits ait été du petit nombre de livres qu'il a lus en sa vie. J'ignore s'il a une bibliothèque, et si c'est un meuble à son usage; et quant au buste, il s'est borné à une mauvaise esquisse en terre, faite par *le Moine*, sur laquelle il a fait graver un portrait hideux, qui ne laisse pas de courir sous mon nom, comme s'il avait avec moi quelque ressemblance.

Le seul français qui parut me venir voir par goût pour mes sentimens et pour mes ouvrages, fut un jeune officier du régiment de Limousin, appelé M. *Seguier de Saint-Brisson*, qu'on a vu et qu'on voit peut-être encore briller à Paris et dans le monde par des talens assez aimables, et par des préten-

tions au bel esprit. Il m'était venu voir à Montmorenci l'hiver qui précéda ma catastrophe. Je lui trouvai une vivacité de sentiment qui me plut. Il m'écrivit dans la suite à Motiers, et, soit qu'il voulût me cajoler, ou que réellement la tête lui tournât de l'Emile, il m'apprit qu'il quittait le service pour vivre indépendant, et qu'il apprenait le métier de menuisier. Il avait un frère aîné capitaine dans le même régiment, pour lequel était toute la prédilection de la mère, qui, dévote outrée, dirigée par je ne sais quel abbé *Tartuffe*, en usait très-mal avec le cadet, qu'elle accusait d'irréligion, et même du crime irrémissible d'avoir des liaisons avec moi. Voilà les griefs sur lesquels il voulut rompre avec sa mère, et prendre le parti dont je viens de parler ; le tout pour faire le petit Emile. Alarmé de cette pétulance, je me hâtai de lui écrire pour le faire changer de résolution, et je mis à mes exhortations toute la force dont j'étais capable : elles furent écoutées. Il rentra dans son devoir vis-à-vis de sa mère, et il retira des mains de son colonel sa démission qu'il lui avait donnée, et dont celui-ci avait eu la prudence de ne faire aucun usage, pour lui laisser le temps d'y mieux réfléchir. *Saint-Bris-*

son, revenu de ses folies, en fit une un peu moins choquante, mais qui n'était guère plus de mon goût : ce fut de se faire auteur. Il donna coup sur coup deux ou trois brochures qui n'annonçaient pas un homme sans talens, mais sur lesquelles je n'aurai pas à me reprocher de lui avoir donné des éloges bien encourageans pour poursuivre cette carrière.

Quelque temps après il me vint voir, et nous fîmes ensemble le pélerinage de l'île de Saint-Pierre. Je le trouvai dans ce voyage différent de ce que je l'avais vu à Montmorenci. Il avait je ne sais quoi d'affecté qui, d'abord ne me choqua pas beaucoup, mais qui m'est revenu souvent en mémoire depuis ce temps-là. Il me vint voir encore une fois à l'hôtel de Saint-Simon, à mon passage à Paris pour aller en Angleterre. J'appris là ce qu'il ne m'avait pas dit, qu'il vivait dans les grandes sociétés, et qu'il voyait assez souvent Mme. de *Luxembourg*. Il ne me donna aucun signe de vie à Trie, et ne me fit rien dire par sa parente Mlle. *Seguier*, qui était ma voisine, et qui ne m'a jamais paru bien favorablement disposée pour moi. En un mot, l'engouement de M. de *Saint-Brisson* finit tout d'un coup comme la liaison de M. de

Feins : mais celui-ci ne me devait rien, et l'autre me devait quelque chose, à moins que les sottises que je l'avais empêché de faire, n'eussent été qu'un jeu de sa part : ce qui, dans le fond, pourrait très-bien être.

J'eus aussi des visites de Genève tant et plus. Les *Deluc* père et fils me choisirent successivement pour leur garde-malade : le père tomba malade en route ; le fils l'était en partant de Genève; tous deux vinrent se rétablir chez moi. Des ministres, des parens, des cagots, des quidams de toute espèce venaient de Genève et de Suisse, non pas comme ceux de France pour m'admirer et me persifler, mais pour me tancer et catéchiser : le seul qui me fit plaisir fut *Moultou*, qui vint passer trois ou quatre jours avec moi, et que j'y aurais bien voulu retenir davantage; le plus constant de tous, celui qui s'opiniâtra le plus, et qui me subjugua à force d'importunités, fut un M. d'*Ivernois*, commerçant de Genève, français réfugié, et parent du procureur-général de Neuchâtel. Ce M. d'*Ivernois*, de Genève passait à Motiers deux fois l'an, tout exprès pour m'y venir voir, restait chez moi du matin au soir plusieurs jours de suite, se mettait de mes promenades, m'apportait

mille sortes de petits cadeaux, s'insinuait malgré moi dans ma confidence, se mêlait de toutes mes affaires, sans qu'il y eût entre lui et moi aucune communion d'idées, ni d'inclinations, ni de sentimens, ni de connaissances. Je doute qu'il ait lu dans toute toute sa vie un livre entier d'aucune espèce, et qu'il sache même de quoi traitent les miens. Quand je commençai d'herboriser, il me suivit dans mes courses de botanique, sans goût pour cet amusement et sans avoir rien à me dire, ni moi à lui. Il eut même le courage de passer avec moi trois jours entiers tête-à-tête, dans un cabaret à Goumoins, d'où j'avais cru le chasser à force de l'ennuyer et de lui faire sentir combien il m'ennuyait; et tout cela sans qu'il m'ait été possible jamais de rebuter son incroyable constance, ni d'en pénétrer le motif.

Parmi toutes ces liaisons, que je ne fis et n'entretins que par force, je ne dois pas omettre la seule qui m'ait été agréable, et à laquelle j'ai mis un véritable intérêt de cœur: c'est celle d'un jeune hongrois qui vint se fixer à Neuchâtel, et de-là à Motiers, quelques mois après que j'y fus établi moi-même. On l'appelait dans le pays le baron de *Sauttern*,

nom sous lequel il y avait été recommandé de Zurich. Il était grand et bien fait, d'une figure agréable, d'une société liante et douce. Il dit à tout le monde, et me fit entendre à moi-même, qu'il n'était venu à Neuchâtel qu'à cause de moi, et pour former sa jeunesse à la vertu, par mon commerce. Sa physionomie, son ton, ses manières me parurent d'accord avec ses discours, et j'aurais cru manquer à l'un des plus grands devoirs, en éconduisant un jeune homme en qui je ne voyais rien que d'aimable, et qui me recherchait par un si respectable motif. Mon cœur ne sait point se livrer à demi. Bientôt il eut toute mon amitié, toute ma confiance ; nous devinmes inséparables. Il était de toutes mes courses pédestres, il y prenait goût. Je le menai chez milord *Maréchal* qui lui fit mille caresses. Comme il ne pouvait encore s'exprimer en français, il ne me parlait et ne m'écrivait qu'en latin ; je lui répondais en français, et ce mélange des deux langues ne rendait nos entretiens ni moins coulans, ni moins vifs à tous égards. Il me parla de sa famille, de ses affaires, de ses aventures, de la cour de Vienne, dont il paraissait bien connaître les détails domes-

tiques. Enfin, pendant près de deux ans que nous passâmes dans la plus grande intimité, je ne lui trouvai qu'une douceur de caractère à toute épreuve, des mœurs non-seulement honnêtes, mais élégantes, une grande propreté sur sa personne, une décence extrême dans tous ses discours, enfin toutes les marques d'un homme bien né, qui me le rendirent trop estimable pour ne pas me le rendre cher.

Dans le fort de mes liaisons avec lui, d'*Ivernois* de Genève m'écrivit que je prisse garde au jeune hongrois qui était venu s'établir près de moi ; qu'on l'avait assuré que c'était un espion que le ministère de France avait mis auprès de moi. Cet avis pouvait paraître d'autant plus inquiétant, que, dans le pays où j'étais, tout le monde m'avertissait de me tenir sur mes gardes, qu'on me guettait, et qu'on cherchait à m'attirer sur le territoire de France pour m'y faire un mauvais parti.

Pour fermer la bouche une fois pour toutes à ces ineptes donneurs d'avis, je proposai à *Sauttern*, sans le prévenir de rien, une promenade pédestre à Pontarlier ; il y consentit. Quand nous fûmes arrivés à Pontarlier, je

lui donnai à lire la lettre de d'*Ivernois*, et puis l'embrassant avec ardeur, je lui dis; *Sauttern* n'a pas besoin que je lui prouve ma confiance, mais le public a besoin que je lui prouve que je la sais bien placer. Cet embrassement fut bien doux; ce fut un de ces plaisirs de l'ame que les persécuteurs ne sauraient connaître ni ôter aux opprimés.

Je ne croirai jamais que *Sauttern* fût un espion, ni qu'il m'ait trahi; mais il m'a trompé. Quand j'épanchais avec lui mon cœur sans reserve, il eut le courage de me fermer constamment le sien, et de m'abuser par des mensonges. Il me controuva je ne sais quelle histoire qui me fit juger que sa présence était nécessaire dans son pays. Je l'exhortai de partir au plus vîte; il partit, et quand je le croyais déjà en Hongrie, j'appris qu'il était à Strasbourg. Ce n'était pas la première fois qu'il y avait été. Il y avait jeté du désordre dans un ménage: le mari, sachant que je le voyais, m'avait écrit. Je n'avais omis aucun soin pour ramener la jeune femme à la vertu, et *Sauttern* à son devoir.

Quand je les croyais parfaitement détachés l'un de l'autre, ils s'étaient rapprochés, et le mari même eut la complaisance de reprendre

le jeune homme dans sa maison; dès-lors je n'eus plus rien à dire. J'appris que le prétendu baron m'en avait imposé par un tas de mensonges. Il ne s'appelait point *Sauttern*, il s'appelait *Sauttersheim*. A l'égard du titre de baron qu'on lui donnait en Suisse, je ne pouvais le lui reprocher, parce qu'il ne l'avait jamais pris; mais je ne doute pas qu'il ne fût bien gentilhomme; et milord *Maréchal*, qui se connaissait en hommes, et qui avait été dans son pays, l'a toujours regardé et traité comme tel.

Si-tôt qu'il fut parti, la servante de l'auberge où il mangeait à Motiers, se déclara grosse de son fait. C'était une si vilaine salope, et *Sauttern*, généralement estimé et considéré dans tout le pays par sa conduite et ses mœurs honnêtes, se piquait si fort de propreté, que cette impudence choqua tout le monde. Les plus aimables personnes du pays, qui lui avaient inutilement prodigué leurs agaceries, étaient furieuses : j'étais outré d'indignation. Je fis tous mes efforts pour faire arrêter cette effrontée, offrant de payer tous les frais, et de cautionner *Sauttersheim*. Je lui écrivis, dans la forte persuasion non-seulement que cette grossesse n'était pas de son fait, mais qu'elle

était

était feinte, et que tout cela n'était qu'un jeu joué par ses ennemis et les miens. Je voulais qu'il revînt dans le pays confondre cette coquine, et ceux qui la fesaient parler. Je fus surpris de la mollesse de sa réponse. Il écrivit au pasteur dont la salope était paroissienne, et fit en sorte d'assoupir l'affaire; ce que voyant, je cessai de m'en mêler, fort étonné qu'un homme aussi crapuleux eût pu être assez maître de lui-même pour m'en imposer par sa réserve dans la plus intime familiarité.

De Strasbourg, *Sauttersheim* fut à Paris chercher fortune, et n'y trouva que de la misère. Il m'écrivit en disant son *peccavi*. Mes entrailles s'émurent au souvenir de notre ancienne amitié, je lui envoyai quelque argent. L'année suivante, à mon passage à Paris, je le revis à-peu-près dans le même état, mais grand ami de M. *Laliaud*, sans que j'aie pu savoir d'où lui venait cette connaissance, et si elle était ancienne ou nouvelle. Deux ans après *Sauttersheim* retourna à Strasbourg, d'où il m'écrivit et où il est mort. Voilà l'histoire abrégée de nos liaisons, et ce que je sais de ses aventures; mais en

déplorant le sort de ce malheureux jeune homme, je ne cesserai jamais de croire qu'il était bien né, et que tout le désordre de sa conduite fut l'effet des situations où il s'est trouvé.

Telles furent les acquisitions que je fis à Motiers en fait de liaisons et de connaissances. Qu'il en aurait fallu de pareilles pour compenser les cruelles pertes que je fis dans le même temps !

La première fut celle de M. de *Luxembourg* qui, après avoir été tourmenté long-temps par les médecins, fut enfin leur victime, traité de la goutte, qu'ils ne voulurent point reconnaître, comme d'un mal qu'ils pouvaient guérir.

Si l'on doit s'en rapporter là-dessus à la relation que m'en écrivit *la Roche*, l'homme de confiance de Mme. la maréchale, c'est bien par cet exemple, aussi cruel que mémorable, qu'il faut déplorer les misères de la grandeur.

La perte de ce bon seigneur me fut d'autant plus sensible, que c'était le seul ami vrai que j'eusse en France, et la douceur de son caractère était telle qu'elle m'avait fait oublier tout-à-fait son rang, pour m'attacher à lui comme à mon égal. Nos liaisons ne cessèrent

point par ma retraite, il continua de m'écrire comme auparavant.

Je crus pourtant remarquer que l'absence ou mon malheur avait attiédi son affection. Il est bien difficile qu'un courtisan garde le même attachement pour quelqu'un qu'il sait être dans la disgrâce des puissances. J'ai jugé d'ailleurs que le grand ascendant qu'avait sur lui Mme. de *Luxembourg* ne m'avait pas été favorable, et qu'elle avait profité de mon éloignement pour me nuire dans son esprit. Pour elle, malgré quelques démonstrations affectées, et toujours plus rares, elle cacha moins de jour en jour son changement à mon égard. Elle m'écrivit quatre ou cinq fois en Suisse de temps à autre, après quoi elle ne m'écrivit plus du tout; et il fallait toute la prévention, toute la confiance, tout l'aveuglement où j'étais encore, pour ne pas voir en elle plus que du refroidissement envers moi.

Le libraire *Guy*, associé de *Duchesne*, qui depuis moi fréquentait beaucoup l'hôtel de Luxembourg, m'écrivit que j'étais sur le testament de M. le maréchal. Il n'y avait rien là que de très-naturel et de très-croyable; ainsi je n'en doutai pas. Cela me fit délibérer

en moi-même comment je me comporterais sur ce legs. Tout bien pesé, je résolus de l'accepter, quel qu'il pût être, et de rendre cet honneur à un honnête homme qui, dans un rang où l'amitié ne pénètre guère, en avait eu une véritable pour moi. J'ai été dispensé de ce devoir, n'ayant plus entendu parler de ce legs vrai ou faux ; et en vérité j'aurais été peiné de blesser une des grandes maximes de ma morale, en profitant de quelque chose à la mort de quelqu'un qui m'avait été cher. Durant la dernière maladie de notre ami *Mussard*, *Lenieps* me proposa de profiter de la sensibilité qu'il marquait à nos soins, pour insinuer quelque disposition en notre faveur. Ah ! cher *Lenieps*, lui dis-je, ne souillons pas par des idées d'intérêt les tristes mais sacrés devoirs que nous rendons à notre ami mourant ; j'espère n'être jamais dans le testament de personne, et jamais du-moins dans celui d'aucun de mes amis. Ce fut à-peu-près dans ce même temps-ci que milord *Maréchal* me parla du sien, de ce qu'il avait dessein d'y faire pour moi, et que je lui fis la réponse dont j'ai parlé dans ma première partie.

Ma seconde perte, plus sensible encore et

bien plus irréparable, fut celle de la meilleure des femmes et des mères qui, déjà chargée d'ans et surchargée d'infirmités et de misères, quitta cette vallée de larmes pour passer dans le séjour des bons, où l'aimable souvenir du bien qu'on a fait ici bas en fait l'éternelle récompense. Allez, ame douce et bienfesante, auprès des *Fénelon*, des *Bernex*, des *Catinat*, et de ceux qui, dans un état plus humble ont ouvert comme eux leurs cœurs à la charité véritable; allez goûter le fruit de la vôtre, et préparer à votre élève la place qu'il espère un jour occuper près de vous. Heureuse dans vos infortunes, que le ciel, en les terminant, vous ait épargné le cruel spectacle des siennes! Craignant de contrister son cœur par le récit de mes premiers désastres, je ne lui avais point écrit depuis mon arrivée en Suisse; mais j'écrivis à M. de *Conzié* pour m'informer d'elle, et ce fut lui qui m'apprit qu'elle avait cessé de soulager ceux qui souffraient, et de souffrir elle-même. Bientôt je cesserai de souffrir aussi; mais si je croyais ne la pas revoir dans l'autre vie, ma faible imagination se refuserait à l'idée du bonheur parfait que je m'y promets.

Ma troisième perte, et la dernière, car

depuis lors il ne m'est plus resté d'amis à perdre, fut celle de milord *Maréchal*. Il ne mourut pas ; mais, las de servir des ingrats, il quitta Neuchâtel, et depuis lors je ne l'ai pas revu. Il vit, et me survivra, je l'espère : il vit, et grâce à lui, tous mes attachemens ne sont pas rompus sur la terre, il y reste encore un homme digne de mon amitié ; car son vrai prix est encore plus dans celle qu'on sent que dans celle qu'on inspire ; mais j'ai perdu les douceurs que la sienne me prodiguait, et je ne peux plus le mettre qu'au rang de ceux que j'aime encore, mais avec qui je n'ai plus de liaison. Il allait en Angleterre recevoir sa grâce du roi, et racheter ses biens jadis confisqués. Nous ne nous séparâmes point sans des projets de réunion qui paraissaient presque aussi doux pour lui que pour moi. Il voulait se fixer à son château de Keit-Hall, près d'Aberdem, et je devais m'y rendre auprès de lui ; mais ce projet me flattait trop pour que j'en pusse espérer le succès. Il ne resta point en Ecosse. Les tendres sollicitations du roi de Prusse le rappelèrent à Berlin, et l'on verra bientôt comment je fus empêché de l'y aller joindre.

Avant son départ, prévoyant l'orage

qu'on commençait à susciter contre moi, il m'envoya, de son propre mouvement, des lettres de naturalité, qui semblaient être une précaution très-sûre pour qu'on ne pût pas me chasser du pays. La communauté de Couvet dans le val-de-Travers imita l'exemple du gouverneur, et me donna des lettres de *communier* gratuites, comme les premières. Ainsi, devenu de tout point citoyen du pays, j'étais à l'abri de toute expulsion légale, même de la part du prince : mais ce n'a jamais été par des voies légitimes qu'on a pu persécuter celui de tous les hommes qui a toujours le plus respecté les lois. Je ne crois pas devoir compter au nombre des pertes que je fis en ce même temps, celle de l'abbé de *Mably*. Ayant demeuré chez son frère, j'avais eu quelques liaisons avec lui, mais jamais bien intimes, et j'ai quelque lieu de croire que ses sentimens à mon égard avaient changé de nature depuis que j'avais acquis plus de célébrité que lui. Mais ce fut à la publication des Lettres de la montagne que j'eus le premier signe de sa mauvaise volonté pour moi. On fit courir dans Genève une lettre à Mme. *Saladin*, qui lui était attribuée, et dans laquelle il parlait de cet ouvrage

comme des clameurs séditieuses d'un démagogue effréné.

L'estime que j'avais pour l'abbé de *Mably*, et le cas que je fesais de ses lumières, ne me permirent pas un instant de croire que cette extravagante lettre fût de lui. Je pris là-dessus le parti que m'inspira ma franchise. Je lui envoyai une copie de la lettre, en l'avertissant qu'on la lui attribuait. Il ne me fit aucune réponse. Ce silence m'étonna; mais qu'on juge de ma surprise, quand Mme. de *Chenonceaux* me manda que la lettre était réellement de l'abbé, et que la mienne l'avait fort embarrassé : car enfin, quand il aurait eu raison, comment pouvait-il excuser une démarche éclatante et publique, faite de gaîté de cœur, sans obligation, sans nécessité, à l'unique fin d'accabler, au plus fort de ses malheurs, un homme auquel il avait marqué toujours de la bienveillance, et qui n'avait jamais démérité de lui? Quelque temps après parurent les Dialogues de Phocion, où je ne vis qu'une compilation de mes écrits, faite sans retenue et sans honte.

Je sentis, à la lecture de ce livre, que l'auteur avait pris son parti à mon égard,

et que je n'aurais point désormais de pire ennemi. Je crois qu'il ne m'a pardonné ni le Contrat social, trop au-dessus de ses forces, ni la Paix perpétuelle, et qu'il n'avait paru désirer que je fisse un extrait de l'abbé de *Saint-Pierre* qu'en supposant que je ne m'en tirerais pas si bien.

Plus j'avance dans mes récits, moins j'y puis mettre d'ordre et de suite. L'agitation du reste de ma vie n'a pas laissé aux événemens le temps de s'arranger dans ma tête. Ils ont été trop nombreux, trop mêlés, trop désagréables pour pouvoir être narrés sans confusion. La seule impression forte qu'ils m'ont laissée, est celle de l'horrible mystère qui couvre leur cause, et de l'état déplorable où ils m'ont réduit. Mon récit ne peut plus marcher qu'à l'aventure, et selon que les idées me reviendront dans l'esprit. Je me rappelle que dans le temps dont je parle, tout occupé de mes confessions, j'en parlais très-imprudemment à tout le monde, n'imaginant pas même que personne eût intérêt, ni volonté, ni pouvoir de mettre obstacle à cette entreprise; et quand je l'aurais cru, je n'en aurais guère été plus discret, par l'impossibilité totale où je suis, par mon

naturel, de tenir caché rien de ce que je sens et de ce que je pense. Cette entreprise connue fut, autant que j'en puis juger, la véritable cause de l'orage qu'on excita pour m'expulser de la Suisse, et me livrer entre des mains qui m'empêchassent de l'exécuter.

J'en avais une autre qui n'était guère vue de meilleur œil par ceux qui craignaient la première; c'était celle d'une édition générale de mes écrits. Cette édition me parassait nécessaire pour constater ceux des livres portant mon nom qui étaient véritablement de moi, et mettre le public en état de les distinguer de ces écrits pseudonymes que mes ennemis me prêtaient pour me décréditer et m'avilir. Outre cela, cette édition était un moyen simple et honnête de m'assurer du pain, et c'était le seul; puisqu'ayant renoncé à faire des livres, mes mémoires ne pouvant paraître de mon vivant, ne gagnant pas un sou d'aucune autre manière, et dépensant toujours, je voyais la fin de mes ressources dans celle du produit de mes derniers écrits. Cette raison m'avait pressé de donner mon Dictionnaire de musique encore informe. Il m'avait valu cent louis comptant et cent écus de rente viagère; mais encore devait-on

voir bientôt la fin de cent louis, quand on en dépensait annuellement plus de soixante, et cent écus de rente étaient comme rien pour un homme sur qui les quidams et les gueux venaient incessamment fondre comme des étournaux.

Il se présenta une compagnie de négocians de Neuchâtel pour l'entreprise de mon édition générale, et un imprimeur ou libraire de Lyon, appellé *Reguillat*, vint, je ne sais comment, se fourrer parmi eux pour la diriger. L'accord se fit sur un pied raisonnable, et suffisant pour bien remplir mon objet. J'avais, tant en ouvrages imprimés qu'en pièces encore manuscrites, de quoi fournir six volumes in-quarto; je m'engageais de plus à veiller sur l'édition. Au moyen de quoi ils devaient me faire une pension viagère de seize cents livres de France, et un présent de mille écus une fois payés.

Le traité était conclu, non encore signé, quand les Lettres de la montagne parurent. La terrible explosion qui se fit contre cet infernal ouvrage et contre son abominable auteur, épouvanta la compagnie, et l'entreprise s'évanouit. Je comparerais l'effet de ce dernier ouvrage à celui de la Lettre sur la

musique française, si cette lettre, en m'attirant la haine et m'exposant au péril, ne m'eût laissé du moins la considération et l'estime. Mais, après ce dernier ouvrage, on parut s'étonner à Genève et à *Versailles* qu'on laissât respirer un monstre tel que moi. Le petit conseil, excité par le *résident* de *France*, et dirigé par le procureur-général, donna une déclaration sur mon ouvrage, par laquelle, avec les qualifications les plus dures, il le déclare indigne d'être brûlé par le bourreau, et ajoute avec une adresse qui tient du burlesque, qu'on ne peut, sans se déshonorer, y répondre, ni même en faire aucune mention. Je voudrais pouvoir transcrire ici cette curieuse pièce, mais malheureusement je ne l'ai pas, et ne m'en souviens pas d'un seul mot. Je désire ardemment que quelqu'un de mes lecteurs, animé du zèle de la vérité et de l'équité, veuille relire en entier les Lettres écrites de la montagne, il sentira, j'ose le dire, la stoïque modération qui règne dans cet ouvrage, après les sensibles et cruels outrages dont on venait à l'envi d'accabler l'auteur. Mais ne pouvant répondre aux injures, parce qu'il n'y en avait point, ni aux raisons, parce qu'elles étaient sans réponses, ils

ils prirent le parti de paraître trop courroucés pour vouloir répondre ; et il est vrai que s'ils prenaient les argumens invincibles pour des injures, ils devaient se sentir fort injuriés.

Les représentans, loin de faire aucune plainte sur cette odieuse déclaration, suivirent la route qu'elle leur traçait ; et, au lieu de faire trophée des Lettres de la montagne, qu'ils voilèrent pour s'en faire un bouclier, ils eurent la lâcheté de ne rendre ni honneur ni justice à cet écrit, fait pour leur défense et à leur sollicitation ; il n'osèrent ni le citer, ni le nommer, quoiqu'ils en tirassent tacitement tous leurs argumens, et que l'exactitude avec laquelle ils ont suivi le conseil par lequel finit cet ouvrage, ait été la seule cause de leur salut et de leur victoire. Ils m'avaient imposé ce devoir ; je l'avais rempli, j'avais jusqu'au bout servi la patrie et leur cause. Je les priai d'abandonner la mienne, et de ne songer qu'à eux dans leurs démêlés. Ils me prirent au mot, et je ne me suis plus mêlé de leurs affaires que pour les exhorter sans cesse à la paix, ne doutant pas que s'ils s'obstinaient, ils ne fussent écrasés par la France. Cela n'est pas arrivé ; j'en

comprends la raison, mais ce n'est pas ici le lieu de la dire.

L'effet des Lettres de la montagne, à Neuchâtel, fut d'abord très-paisible. J'en envoyai un exemplaire à M. de *Montmolin*; il le reçut bien, et le lut sans objection. Il était malade aussi-bien que moi; il me vint voir amicalement quand il fut rétabli, et ne me parla de rien. Cependant la rumeur commençait; on brûla le livre je ne sais où. De Genève, de Berne, et de Versailles peut-être, le foyer de l'effervescence passa bientôt à Neuchâtel, et sur-tout dans le val de Travers, où, avant même que la classe eût fait aucun mouvement apparent, on avait commencé d'ameuter le peuple par des pratiques souterraines. Je devais, j'ose le dire, être aimé du peuple dans ce pays-là, comme je l'ai été dans tous ceux où j'ai vécu, versant les aumônes à pleines mains, ne laissant sans assistance aucun indigent autour de moi, ne refusant à personne aucun service que je pusse rendre, et qui fût dans la justice, me familiarisant trop peut-être avec tout le monde, et me dérobant de tout mon pouvoir à toute distinction qui pût exciter la jalousie. Tout cela n'empêcha pas

que la populace, soulevée secrétement, je ne sais par qui, ne s'animât contre moi par degrés jusqu'à la fureur, qu'elle ne m'insultât publiquement en plein jour, non-seulement dans la campagne et dans les chemins, mais en pleine rue. Ceux à qui j'avais fait le plus de bien étaient les plus acharnés, et des gens même à qui je continuais d'en faire, n'osant se montrer, excitaient les autres, et semblaient vouloir se venger ainsi de l'humiliation de m'être obligés. *Montmolin* paraissait ne rien voir, et ne se montrait pas encore. Mais comme on approchait d'un temps de communuion, il vint chez moi pour me conseiller de m'abstenir de m'y présenter, m'assurant que du reste il ne m'en voulait point, et qu'il me laisserait tranquille. Je trouvai le compliment bizarre; il me rappelait la lettre de Mme. de *Boufflers*, et je ne pouvais concevoir à qui donc il importait si fort que je communiasse ou non. Comme je regardais cette condescendance de ma part comme un acte de lâcheté, et que d'ailleurs je ne voulais pas donner au peuple ce nouveau prétexte de crier à l'impie, je refusai net le ministre, et il s'en retourna mécontent, me fesant entendre que je m'en repentirais.

Il ne pouvait pas m'interdire la communion de sa seule autorité : il fallait celle du consistoire qui m'avait admis ; et tant que le consistoire n'avait rien dit, je pouvais me présenter hardiment sans crainte de refus. *Montmolin* se fit donner par la classe la commission de me citer au consistoire pour y rendre compte de ma foi, et de m'excommunier en cas de refus. Cette excommunication ne pouvait non plus se faire que par le consistoire, et à la pluralité des voix. Mais les paysans qui, sous le nom d'*anciens*, composaient cette assemblée, présidés, et, comme on comprend bien, gouvernés par leur ministre, ne devaient pas naturellement être d'un autre avis que le sien, principalement sur des matières théologiques qu'ils entendaient encore moins que lui. Je fus donc cité, et je résolus de comparaître.

Quelle circonstance heureuse, et quel triomphe pour moi si j'avais su parler, et que j'eusse eu, pour ainsi dire, ma plume dans ma bouche ! avec quelle supériorité, avec quelle facilité j'aurais terrassé ce pauvre ministre au milieu de ses six paysans ! L'avidité de dominer ayant fait oublier au clergé protestant tous les principes de la réforma-

tion, je n'avais pour l'y rappeler et le réduire au silence, qu'à commenter mes premières Lettres de la montagne sur lesquelles ils avaient la bêtise de m'épiloguer. Mon texte était tout fait, je n'avais qu'à l'étendre, et mon homme était confondu. Je n'aurais pas été assez sot pour me tenir sur la défensive; il m'était aisé de devenir agresseur, sans même qu'il s'en apperçût ou qu'ils pût s'en garantir. Les prestolets de la classe, non moins étourdis qu'ignorans, m'avaient mis eux-mêmes dans la position la plus heureuse que j'aurais pu désirer pour les écraser à plaisir. Mais quoi! il fallait parler, et parler sur-le-champ, trouver les idées, les tours, les mots au moment du besoin, avoir toujours l'esprit présent, être toujours de sang froid, ne jamais me troubler un moment. Que pouvais-je espérer de moi, qui sentais si bien mon inaptitude à m'exprimer impromptu? J'avais été réduit au silence le plus humiliant à Genève devant une assemblée toute en ma faveur et déjà résolue à tout approuver. Ici c'était tout le contraire, j'avais à faire à un tracassier qui mettait l'astuce à la place du savoir, qui me tendrait cent piéges avant que j'en apperçusse un, et tout déterminé à me

prendre en faute, à quelque prix que ce fût. Plus j'examinai cette position, plus elle me parut périlleuse; et sentant l'impossibilité de m'en tirer avec succès, j'imaginai un autre expédient. Je méditai un discours à prononcer devant le consistoire, pour le récuser et me dispenser de répondre : la chose était très-facile. J'écrivis ce discours, et je me mis à l'étudier par cœur avec une ardeur sans égale. *Thérèse* se moquait de moi en m'entendant marmoter et répéter incessamment les mêmes phrases, pour tâcher de les fourrer dans ma tête. J'espérais tenir enfin mon discours; je savais que le châtelain, comme officier du prince, assisterait au consistoire, que, malgré les manœuvres et les bouteilles de *Montmolin*, la plupart des anciens étaient bien disposés pour moi; j'avais en ma faveur la raison, la vérité, la justice, la protection du roi, l'autorité du conseil d'Etat, les vœux de tous les bons patriotes qu'intéressait l'établissement de cette inquisition, tout contribuait à m'encourager.

La veille du jour marqué, je savais mon discours par cœur; je le récitai sans faute. Je le remémorai toute la nuit dans ma tête; le matin je ne le savais plus; j'hésite à cha-

que mot, je me crois déjà dans l'illustre assemblée, je me trouble, je balbutie, ma tête se perd; enfin presque au moment d'aller, le courage me manque totalement; je reste chez moi, et je prends le parti d'écrire au consistoire en disant mes raisons à la hâte, et prétextant mes incommodités qui, véritablement dans l'état où j'étais alors, m'auraient difficilement laissé soutenir la séance entière.

Le ministre, embarrassé de ma lettre, remit l'affaire à une autre séance. Dans l'intervalle il se donna par lui-même et par ses créatures, mille mouvemens pour séduire ceux des anciens qui, suivant les inspirations de leur conscience plutôt que les siennes, n'opinaient pas au gré de la classe et au sien. Quelque puissans que ses argumens, tirés de sa cave, dussent être sur ces sortes de gens, il n'en put gagner aucun autre que les deux ou trois qui lui étaient déjà dévoués, et qu'on appelait ses ames damnées. L'officier du prince et le colonel *Pury*, qui se porta dans cette affaire avec beaucoup de zèle, maintinrent les autres dans leur devoir; et quand ce *Montmolin* voulut procéder à l'excommunication, son consistoire à la pluralité

des voix le refusa tout à plat. Réduit alors au dernier expédient d'ameuter la populace, il se mit, avec ses confrères et d'autres gens à y travailler ouvertement, et avec un tel succès, que malgré les forts et fréquens rescrits du roi, malgré tous les ordres du conseil d'Etat, je fus enfin forcé de quitter le pays, pour ne pas exposer l'officier du prince à s'y faire assassiner lui-même en me défendant.

Je n'ai qu'un souvenir si confus de toute cette affaire, qu'il m'est impossible de mettre aucun ordre, aucune liaison dans les idées qui m'en reviennent, et que je ne les puis rendre qu'éparses et isolées, comme elles se présentent à mon esprit. Je me rappelle qu'il y avait eu avec la classe quelque espèce de négociation, dont *Montmolin* avait été l'entremetteur. Il avait feint qu'on craignait que par mes écrits je ne troublasse le repos du pays, à qui l'on s'en prendrait de ma liberté d'écrire. Il m'avait fait entendre que si je m'engageais à quitter la plume on serait coulant sur le passé. J'avais déjà pris cet engagement avec moi-même, je ne balançai point à le prendre avec la classe, mais conditionnel, et seulement quant aux matières

de religion. Il trouva le moyen d'avoir cet écrit à double, sur quelque changement qu'il exigea : la condition ayant été rejetée par la classe, je redemandai mon écrit : il me rendit un des doubles et garda l'autre, prétextant qu'il l'avait égaré. Après cela, le peuple ouvertement excité par les ministres se moqua des rescrits du roi, des ordres du conseil d'Etat, et ne connut plus de frein. Je fus prêché en chaire, nommé l'Antechrist, et poursuivi dans la campagne comme un loup-garou. Mon habit d'arménien servait de renseignement à la populace ; j'en sentais cruellement l'inconvénient ; mais le quitter dans ces circonstances me semblait une lâcheté. Je ne pus m'y résoudre, et je me promenais tranquillement dans le pays avec mon caffetan et mon bonnet fourré, entouré des huées de la canaille et quelquefois de ses cailloux. Plusieurs fois en passant devant des maisons, j'entendais dire à ceux qui les habitaient : apportez-moi mon fusil, que je lui tire dessus. Je n'en allais pas plus vîte : ils n'en étaient que plus furieux ; mais ils s'en tinrent toujours aux menaces, du-moins pour l'article des armes à feu.

Durant toute cette fermentation, je ne

laissai pas d'avoir deux forts grands plaisirs auxquels je fus bien sensible. Le premier fut de pouvoir faire un acte de reconnaissance par le canal de milord *Maréchal*. Tous les honnêtes gens de Neuchâtel, indignés des traitemens que j'essuyais et des manœuvres dont j'étais la victime, avaient les ministres en exécration, sentant bien qu'ils suivaient des impulsions étrangères, et qu'ils n'étaient que les satellites d'autres gens qui se cachaient en les fesant agir; et craignant que mon exemple ne tirât à conséquence pour l'établissement d'une véritable inquisition, les magistrats, et sur-tout M. *Meuron*, qui avait succédé à M. d'*Ivernois*, dans la charge de procureur-général, fesaient tous leurs efforts pour me défendre. Le colonel *Pury*, quoique simple particulier, en fit davantage et réussit mieux. Ce fut lui qui trouva le moyen de faire bouquer *Montmolin* dans son consistoire, en retenant les anciens dans leur devoir. Comme il avait du crédit, il l'employa tant qu'il put pour arrêter la sédition; mais il n'avait que l'autorité des lois, de la justice et de la raison à opposer à celle de l'argent et du vin; la partie n'était pas égale, et dans ce point, *Montmolin* triompha de lui. Cepen-

dant sensible à ses soins et à son zèle, j'aurais voulu pouvoir lui rendre bon office pour bon office, et pouvoir m'acquitter avec lui de quelque façon. Je savais qu'il convoitait fort une place de conseiller d'Etat; mais s'étant mal conduit au gré de la cour dans l'affaire du ministre *Petitpierre*, il était en disgrâce auprès du prince et du gouverneur. Je risquai pourtant d'écrire en sa faveur à milord *Maréchal*; j'osai même parler de l'emploi qu'il désirait, et si heureusement que, contre l'attente de tout le monde, il lui fut presque aussi-tôt conféré par le roi. C'est ainsi que le sort, qui m'a toujours mis en même-temps trop haut et trop bas, continuait à me ballotter d'une extrémité à l'autre; et tandis que la populace me couvrait de fange, je fesais un conseiller d'Etat.

Mon autre grand plaisir fut une visite que vint me faire Mme. de *Verdelin* avec sa fille, qu'elle avait menée aux bains de Bourbonne, d'où elle poussa jusqu'à Motiers, et logea chez-moi deux ou trois jours. A force d'attentions et de soins, elle avait enfin surmonté ma longue répugnance, et mon cœur, vaincu par ses caresses, lui rendait toute l'amitié qu'elle m'avait si long-temps

témoignée. Je fus touché de ce voyage, surtout dans la circonstance où je me trouvais, et où j'avais grand besoin, pour soutenir mon courage, des consolations de l'amitié. Je craignais qu'elle ne s'affectât des insultes que je recevais de la populace, et j'aurais voulu lui en dérober le spectacle pour ne pas contrister son cœur; mais cela ne me fut pas possible, et quoique sa présence contînt un peu les insolens dans nos promenades, elle en vit assez pour juger de ce qui se passait dans les autres temps. Ce fut même durant son séjour chez moi que je continuai d'être attaqué de nuit dans ma propre habitation. Sa femme de chambre trouva ma fenêtre couverte un matin des pierres qu'on y avait jetées pendant la nuit. Un banc très-massif qui était dans la rue à côté de ma porte et fortement attaché, fut détaché, enlevé et posé debout contre la porte; de sorte que si l'on ne s'en fût apperçu, le premier qui, pour sortir, aurait ouvert la porte d'entrée, devait naturellement être assommé. Mme. de *Verdelin* n'ignorait rien de ce qui se passait; car, outre ce qu'elle voyait elle-même, son domestique, homme de confiance, était très-

répandu dans le village, y acostait tout le monde, et on le vit même en conférence avec *Montmolin*. Cependant elle ne parut faire aucune attention à rien de ce qui m'arrivait, ne me parla ni de *Montmolin*, ni de personne, et répondit peu de chose à ce que je lui en dis quelquefois. Seulement paraissant persuadée que le séjour de l'Angleterre me convenait plus qu'aucun autre, elle me parla beaucoup de M. *Hume* qui était alors à Paris, de son amitié pour moi, du désir qu'il avait de m'être utile dans son pays. Il est temps de dire quelque chose de M. *Hume*.

Il s'était acquis une grande réputation en France, et sur-tout parmi les Encyclopédistes, par ses traités de commerce et de politique, et en dernier lieu par son histoire de la maison *Stuart*, le seul de ses écrits dont j'avais lu quelque chose dans la traduction de l'abbé *Prévôt*. Faute d'avoir lu ses ouvrages, j'étais persuadé, sur ce qu'on m'avait dit de lui, que M. *Hume* associait une ame très-républicaine aux paradoxes anglais en faveur du luxe. Sur cette opinion, je regardais toute son apologie de *Charles I* comme un prodige d'impartialité, et j'avais une aussi

grande idée de sa vertu que de son génie. Le désir de connaître cet homme rare et d'obtenir son amitié, avait beaucoup augmenté les tentations de passer en Angleterre, que me donnaient les sollicitations de Mme. de *Boufflers*, intime amie de M. *Hume*. Arrivé en Suisse, j'y reçus de lui, par la voie de cette dame, une lettre extrêmement flatteuse, dans laquelle aux plus grandes louanges sur mon génie, il joignait la pressante invitation de passer en Angleterre, et l'offre de tout son crédit et de tous ses amis pour m'en rendre le séjour agréable. Je trouvai sur les lieux milord *Maréchal*, le compatriote et l'ami de M. *Hume*, qui me confirma tout le bien que j'en pensais, et qui m'apprit même à son sujet, une anecdote littéraire qui l'avait beaucoup frappé et qui me frappa de même. *Vallace* qui avait écrit contre *Hume*, au sujet de la population des anciens, était absent tandis qu'on imprimait son ouvrage. *Hume* se chargea de revoir les épreuves et de veiller à l'édition. C'est ainsi que j'avais débité des copies, à six sous pièce, d'une chanson qu'on avait faite contre moi. J'avais donc toute sorte de préjugés en faveur de *Hume*, quand

Mme. de *Verdelin* vint me parler vivement de l'amitié qu'il disait avoir pour moi, et de son empressement à me faire les honneurs de l'Angleterre, car c'est ainsi qu'elle s'exprimait. Elle me pressa beaucoup de profiter de ce zèle et d'écrire à M. *Hume*. Comme je n'avais pas naturellement de penchant pour l'Angleterre, et que je ne voulais prendre ce parti qu'à l'extrémité, je refusai d'écrire et de promettre ; mais je la laissai la maîtresse de faire tout ce qu'elle jugerait à propos pour maintenir *Hume* dans ses bonnes dispositions. En quittant Motiers, elle me laissa persuadé par tout ce qu'elle m'avait dit de cet homme illustre, qu'il était de mes amis, et qu'elle était encore plus de ses amies.

Après son départ, *Montmolin* poussa ses manœuvres, et la populace ne connut plus de frein. Je continuais cependant à me promener tranquillement au milieu des huées ; et le goût de la botanique, que j'avais commencé de prendre auprès du docteur d'*Ivernois*, donnant un nouvel intérêt à mes promenades, me fesait parcourir le pays en herborisant, sans m'émouvoir des clameurs de toute cette canaille, dont ce sang-

froid ne fesait qu'irriter la fureur. Une des choses qui m'affectèrent le plus, fut de voir les familles de mes amis (*), ou des gens qui portaient ce nom, entrer assez ouvertement dans la ligue de mes persécuteurs; comme les d'*Ivernois*, sans en excepter même le père et le frère de mon *Isabelle*, *Boy de la Tour*, parent de l'amie chez qui j'étais logé, et Mme. *Girardier* sa belle-sœur. Ce *Pietre Boy* était si butor, si bête, et se comporta si brutalement que, pour

(*) Cette fatalité avait commencé dès mon séjour à Yverdun : car le banneret *Roguin* étant mort un an ou deux après mon départ de cette ville, le vieux papa *Roguin* eut la bonne foi de me marquer, avec douleur, qu'on avait trouvé dans les papiers de son parent, des preuves qu'il était entré dans le complot pour m'expulser d'Yverdun et de l'Etat de Berne. Cela prouvait bien clairement que ce complot n'était pas, comme on voulait le faire croire, une affaire de cagotisme, puisque le banneret *Roguin*, loin d'être un dévot, poussait le matérialisme et l'incrédulité jusqu'à l'intolérance et au fanatisme. Au reste personne à Yverdun ne s'était si fort emparé de moi, ne m'avait tant prodigué de caresses, de louanges et de flatteries, que ledit banneret. Il suivait fidèlement le plan chéri de mes persécuteurs.

ne pas me mettre en colère, je me permis de le plaisanter, et je fis dans le goût du petit prophête, une petite brochure de quelques pages, intitulée *la Vision de Pierre de la montagne, dit le Voyant*, dans laquelle je trouvai le moyen de tirer assez plaisamment sur les miracles, qui fesaient alors le grand prétexte de ma persécution. *Du Peyrou* fit imprimer à Genève ce chiffon, qui n'eut dans le pays qu'un succès médiocre, les Neuchâtelois avec tout leur esprit, ne sentant guère le sel attique ni la plaisanterie, si-tôt qu'elle est un peu fine.

Dans la plus grande fureur des décrets et de la persécution, les Génevois s'étaient particulièrement signalés en criant haro de toute leur force, et mon ami *Vernes* entre autres avec une générosité vraiment héroïque, choisit précisément ce temps-là pour publier contre moi des lettres, où il prétendait prouver que je n'étais pas chrétien. Ces lettres écrites avec un ton de suffisance, n'en étaient pas meilleures, quoiqu'on assurât que le célèbre *Bonnet* y avait mis la main : car ledit *Bonnet*, quoique matérialiste, ne laisse pas d'être d'une orthodoxie très-intolérante, si-tôt qu'il s'agit de moi. Je ne fus assurément

pas tenté de répondre à cet ouvrage ; mais l'occasion s'étant présentée d'en dire un mot dans les Lettres de la montagne, j'y insérai une petite note assez dédaigneuse, qui mit *Vernes* en fureur. Il remplit Genève des cris de sa rage, et d'*Ivernois* me marqua qu'il ne se possédait pas. Quelque temps après parut une feuille anonyme, qui semblait écrite, au-lieu d'encre, avec l'eau du Phlégéton. On m'accusait, dans cette lettre, d'avoir exposé mes enfans dans les rues, de traîner après moi une coureuse de corps-de-garde, d'être usé de débauche, pourri de vérole et d'autres gentillesses semblables. Il ne me fut pas difficile de reconnaître mon homme. Ma première idée, à la lecture de ce libelle, fut de mettre à son vrai prix tout ce qu'on appelle renommée et réputation parmi les hommes, en voyant traiter de coureur de bordel un homme qui n'y fut de sa vie, et dont le plus grand défaut fut toujours d'être timide et honteux comme une vierge, et en me voyant passer pour être pourri de vérole, moi qui, non-seulement n'eus de mes jours la moindre atteinte d'aucun mal de cette espèce, mais que des gens de l'art ont même cru conformé de manière à n'en pouvoir

contracter. Tout bien pesé, je crus ne pouvoir mieux réfuter ce libelle qu'en le fesant imprimer dans la ville où j'avais le plus vécu, et je l'envoyai à *Duchesne* pour le faire imprimer tel qu'il était, avec un avertissement où je nommais M. *Vernes*, et quelques courtes notes pour l'éclaircisement des faits. Non content d'avoir fait imprimer cette feuille, je l'envoyai à plusieurs personnes, et entre autres à M. le prince *Louis* de Wirtemberg, qui m'avait fait des avances très-honnêtes, et avec lequel j'étais alors en correspondance. Ce prince, *du Peyrou*, et d'autres, parurent douter que *Vernes* fût l'auteur du libelle, et me blâmèrent de l'avoir nommé trop légèrement. Sur leurs représentations, le scrupule me prit, et j'écrivis à *Duchesne* de supprimer cette feuille. *Guy* m'écrivit l'avoir supprimée; je ne sais pas s'il l'a fait; j'ai été trompé en tant d'occasions, que celle-là de plus ne serait pas une merveille, et dès-lors j'étais enveloppé de ces profondes ténèbres à travers lesquelles il m'est impossible de pénétrer aucune sorte de vérité.

M. *Vernes* supporta cette imputation avec une modération plus qu'étonnante dans un

homme qui ne l'aurait pas méritée, après la fureur qu'il avait montrée auparavant. Il m'écrivit deux ou trois lettres très-mesurées, dont le but me parut être de tâcher de pénétrer par mes réponses, à quel point j'étais instruit, et si j'avais quelque preuve contre lui. Je lui fis deux réponses courtes, sèches, dures dans le sens, mais sans mal-honnêteté dans les termes, et dont il ne se fâcha point. A sa troisième lettre, voyant qu'il voulait lier une espèce de correspondance, je ne répondis plus : il me fit parler par d'*Ivernois*. Mme. *Cramer* écrivit à *du Peyrou* qu'elle était sûre que le libelle n'était pas de *Vernes*. Tout cela n'ébranla point ma persuasion. Mais comme enfin je pouvais me tromper, et qu'en ce cas je devais à *Vernes* une réparation authentique, je lui fis dire par d'*Ivernois* que je la lui ferais telle qu'il en serait content, s'il pouvait m'indiquer le véritable auteur du libelle, ou me prouver du moins qu'il ne l'était pas. Je fis plus, sentant bien qu'après tout, s'il n'était pas coupable, je n'avais pas droit d'exiger qu'il me prouvât rien, je pris le parti d'écrire dans un mémoire assez ample les raisons de ma persuasion, et de les soumettre au jugement d'un arbitre

que *Vernes* ne pût récuser. On ne devinerait pas quel fut cet arbitre que je choisis. Je déclarai à la fin du mémoire que si, après l'avoir examiné et fait les perquisitions qu'il jugerait nécessaires, et qu'il était bien à portée de faire avec succès, le conseil prononçait que M. *Vernes* n'était pas l'auteur du libelle, dès l'instant je cesserais sincèrement de croire qu'il l'est, je partirais pour m'aller jeter à ses pieds, et lui demander pardon jusqu'à ce que je l'eusse obtenu. J'ose le dire, jamais mon zèle ardent pour l'équité, jamais la droiture, la générosité de mon ame, jamais ma confiance dans cet amour de la justice, inné dans tous les cœurs, ne se montrèrent plus pleinement, plus sensiblement que dans ce sage et touchant mémoire, où je prenais sans hésiter mes plus implacables ennemis pour arbitres entre le calomniateur et moi. Je lus cet écrit à *du Peyrou* : il fut d'avis de le supprimer, et je le supprimai. Il me conseilla d'attendre les preuves que *Vernes* promettait. Je les attendis et je les attends encore : il me conseilla de me taire en attendant, je me tus et me tairai le reste de ma vie, blâmé d'avoir chargé *Vernes* d'une imputation grave,

fausse et sans preuve, quoique je reste intérieurement persuadé, convaincu comme de ma propre existence, qu'il est l'auteur du libelle. Mon mémoire est entre les mains de M. *du Peyrou*. Si jamais il voit le jour, on y trouvera mes raisons, et l'on y connaîtra, je l'espère, l'ame de *Jean-Jacques*, que mes contemporains ont si peu voulu connaître.

Il est temps d'en venir à ma catastrophe de Motiers, et à mon départ du val-de-Travers, après deux ans et demi de séjour, et huit mois d'une constance inébranlable à souffrir les plus indignes traitemens. Il m'est impossible de me rappeler nettement les détails de cette désagréable époque, mais on les trouvera dans la relation qu'en publia *du Peyrou* et dont j'aurai à parler dans la suite.

Depuis le départ de Mme. de *Verdelin* la fermentation devenait plus vive, et malgré les rescrits réitérés du roi, malgré les ordres fréquens du conseil d'Etat, malgré les soins du châtelain et des magistrats du lieu, le peuple me regardant tout de bon comme l'antechrist, et voyant toutes ses clameurs inutiles, parut enfin vouloir en venir aux voies de fait. Déjà dans les chemins les

cailloux commençaient à rouler après moi, lancés cependant encore d'un peu trop loin pour pouvoir m'atteindre. Enfin la nuit de la foire de Motiers, qui est au commencement de septembre, je fus attaqué dans ma demeure, de manière à mettre en danger la vie de ceux qui l'habitaient.

A minuit j'entendis un grand bruit dans la galerie qui régnait sur le derrière de la maison. Une grêle de cailloux lancés contre la fenêtre et la porte qui donnaient sur cette galerie y tombèrent avec tant de fracas, que mon chien qui couchait dans la galerie et qui avait commencé par aboyer, se tut de frayeur, et se sauva dans un coin, rongeant et grattant les planches pour tâcher de fuir. Je me lève au bruit, j'allais sortir de ma chambre pour passer dans la cuisine, quand un caillou lancé d'une main vigoureuse traversa la cuisine, après en avoir cassé les fenêtres, vint ouvrir la porte de ma chambre et tomber au pied de mon lit, de sorte que si je m'étais pressé d'une seconde, j'avais le caillou dans l'estomac. Je jugeai que le bruit avait été fait pour m'attirer, et le caillou lancé pour m'accueillir à ma sortie. Je saute dans la cuisine. Je trouve *Thérèse* qui s'était aussi levée, et qui toute

tremblante accourait à moi. Nous nous rangeons contre un mur hors la direction de la fenêtre pour éviter l'atteinte des pierres, et délibérer sur ce que nous avions à faire : car sortir pour appeler du secours était le moyen de nous faire assommer. Heureusement la servante d'un vieux bon homme qui logeoit au-dessous de moi se leva au bruit, courut appeler M. le châtelain, dont nous étions porte à porte. Il saute de son lit, prend sa robe de chambre à la hâte, et vient à l'instant avec la garde, qui, à cause de la foire fesait la ronde cette nuit-là, et se trouva tout à portée. Le châtelain vit le dégat avec un tel effroi qu'il en pâlit, et à la vue des cailloux dont la galerie était pleine, il s'écria : Mon Dieu ! c'est une carrière ! En visitant le bas, on trouva que la porte d'une petite cour avait été forcée, et qu'on avait tenté de pénétrer dans la maison par la galerie. En recherchant pourquoi la garde n'avait point apperçu ou empêché le désordre, il se trouva que ceux de Motiers s'étaient obstinés à vouloir faire cette garde hors de leur rang, quoique ce fût le tour d'un autre village.

Le lendemain le châtelain envoya son rapport au conseil d'Etat, qui deux jours après lui

lui envoya l'ordre d'informer sur cette affaire, de promettre une récompense et le secret à ceux qui dénonceroient les coupables, et de mettre en attendant, aux frais du prince, des gardes à ma maison et à celle du châtelain qui le touchait. Le lendemain le colonel *Pury*, le procureur général *Meuron*, le châtelain *Martinet*, le receveur *Guyenet*, le trésorier d'*Ivernois* et son père, en un mot tout ce qu'il y avait de gens distingués dans le pays vinrent me voir, et réunirent leurs sollicitations pour m'engager à céder à l'orage, et à sortir au-moins pour un temps d'une paroisse où je ne pouvais plus vivre en sûreté ni avec honneur. Je m'apperçus même que le châtelain, effrayé des fureurs de ce peuple forcené, et craignant qu'elles ne s'étendissent jusqu'à lui, aurait été bien aise de m'en voir partir au plus vîte, pour n'avoir plus l'embarras de m'y protéger, et pouvoir le quitter lui-même, comme il fit après mon départ. Je cédai donc, et même avec peu de peine, car le spectacle de la haine du peuple me causait un déchirement de cœur que je ne pouvais plus supporter.

J'avais plus d'une retraite à choisir. Depuis le retour de Mme. de *Verdelin* à Paris, elle

m'avait parlé dans plusieurs lettres d'un M. *Walpole* qu'elle appelait milord, lequel pris d'un grand zèle en ma faveur, me proposait dans une de ses terres un asile dont elle me fesait les descriptions les plus agréables, entrant, par rapport au logement et à la subsistance, dans des détails qui marquaient à quel point ledit milord *Walpole* s'occupait avec elle de ce projet. Milord *Maréchal* m'avait toujours conseillé l'Angleterre ou l'Ecosse, et m'y offrait aussi un asile dans ses terres ; mais il m'en offrait un qui me tentait beaucoup davantage à Potsdam, auprès de lui. Il venait de me faire part d'un propos que le roi lui avait tenu à mon sujet, et qui était une espèce d'invitation de m'y rendre ; et Mme. la duchesse de *Saxe-Gotha* comptait si bien sur ce voyage, qu'elle m'écrivit pour me presser d'aller la voir en passant, et de m'arrêter quelque temps auprès d'elle ; mais j'avais un tel attachement pour la Suisse que je ne pouvais me résoudre à la quitter, tant qu'il me serait possible d'y vivre; et je pris ce temps pour exécuter un projet dont j'étais occupé depuis quelques mois, et dont je n'ai pu parler encore pour ne pas couper le fil de mon récit.

Ce projet consistait à m'aller établir dans l'île de Saint-Pierre, domaine de l'hôpital de Berne, au milieu du lac de Bienne. Dans un pélerinage pédestre que j'avais fait l'été précédent avec *du Peyrou* nous avions visité cette île, et j'en avais été tellement enchanté que je n'avais cessé depuis ce temps-là de songer aux moyens d'y faire ma demeure. Le plus grand obstacle était que l'île appartenait aux Bernois qui, trois ans auparavant, m'avaient chassé de chez eux, et outre que ma fierté pâtissait à retourner chez des gens qui m'avaient si mal reçu, j'avais lieu de craindre qu'ils ne me laissassent pas plus en repos dans cette île qu'ils n'avaient fait à Yverdun. J'avais consulté là-dessus milord *Maréchal* qui, pensant comme moi, que les Bernois, bien aises de me voir relégué dans cette île et de m'y tenir en ôtage pour les écrits que je pourrais être tenté de faire, avait fait sonder là-dessus leurs dispositions par un M. *Sturler*, son ancien voisin de Colombier. M. *Sturler* s'adressa à des chefs de l'Etat, et sur leur réponse, assura milord *Maréchal* que les Bernois, fâchés de leur conduite passée, ne demandaient pas mieux que de me voir domicilié dans l'île de Saint-Pierre, et de m'y laisser tranquille. Pour sur-

croît de précaution, avant de risquer d'y aller résider, je fis prendre de nouvelles informations par le colonel *Chaillet*, qui me confirma les mêmes choses ; et le receveur de l'île ayant reçu de ses maîtres la permission de m'y loger, je crus ne rien risquer d'aller m'établir chez lui, avec l'agrément tacite tant du souverain que des propriétaires ; car je ne pouvais espérer que MM. de Berne reconnussent ouvertement l'injustice qu'ils m'avaient faite, et péchassent ainsi contre la plus inviolable maxime de tous les souverains.

L'île de Saint-Pierre, appelée à Neuchâtel l'île de la Motte, au milieu du lac de Bienne, a environ une demi-lieue de tour ; mais dans ce petit espace elle fournit toutes les principales productions nécessaires à la vie. Elle a des champs, des prés, des vergers, des bois, des vignes ; et le tout, à la faveur d'un terrain varié et montagneux, forme une distribution d'autant plus agréable que ses parties ne se découvrant pas toutes ensemble, se font valoir mutuellement, et font juger l'île plus grande qu'elle n'est en effet. Une terrasse fort élevée en forme la partie occidentale qui regarde Gleresse et Neuveville. On a planté cette terrasse d'une longue allée qu'on a coupée

dans son milieu par un grand salon, où durant les vendanges on se rassemble les dimanches, de tous les rivages voisins, pour danser et se réjouir. Il n'y a dans l'île qu'une seule maison, mais vaste et commode, où loge le receveur, et située dans un enfoncement qui la tient à l'abri des vents.

A cinq ou six cents pas de l'île est, du côté du sud, une autre île beaucoup plus petite, inculte et déserte, qui paraît avoir été détachée autrefois de la grande par les orages, et ne produit parmi ses graviers que des saules et des persicaires, mais où est cependant un tertre élevé, bien gazonné et très-agréable. La forme de ce lac est un ovale presque régulier. Ses rives, moins riches que celles des lacs de Genève et de Neuchâtel, ne laissent pas de former un assez belle décoration, sur-tout dans la partie occidentale qui est très-peuplée, et bordée de vignes au pied d'une chaîne de montagnes, à-peu-près comme à Côte-Rôtie, mais qui ne donnent pas d'aussi bon vin. On y trouve en allant du sud au nord le bailliage de Saint-Jean, Neuveville, Bienne et Nidau à l'extrémité du lac; le tout entremêlé de villages très-agréables.

Tel était l'asile que je m'étais ménagé, et

où je résolus d'aller m'établir en quittant le val de Travers. (*) Ce choix était si conforme à mon goût pacifique, à mon humeur solitaire et paresseuse, que je le compte parmi les douces rêveries dont je me suis le plus vivement passionné. Il me semblait que dans cette île je serais plus séparé des hommes, plus à l'abri de leurs outrages, plus oublié d'eux, plus livré, en un mot, aux douceurs du désœuvrement et de la vie contemplative; j'aurais voulu être tellement confiné dans cette île que je n'eusse plus de commerce avec les mortels et, il est certain que je pris toutes les mesures imaginables pour me soustraire à la nécessité d'en entretenir.

Il s'agissait de subsister, et tant par la cherté des denrées que par la difficulté des transports, la subsistance est chère dans cette île,

(*) Il n'est peut-être pas inutile d'avertir que j'y laissai un ennemi particulier dans un M. *du Terreaux*, maire des Verrières, en très-médiocre estime dans le pays, mais qui a un frère, qu'on dit honnête homme, dans les bureaux de M. de *Saint-Florentin*. Le maire l'était allé voir quelque temps avant mon aventure. Les petites remarques de cette espèce, qui par elles-mêmes ne sont rien, peuvent mener dans la suite à la découverte de bien des souterrains.

où d'ailleurs on est à la discrétion du receveur. Cette difficulté fut levée par un arrangement que *du Peyrou* voulut bien prendre avec moi, en se substituant à la place de la compagnie qui avait entrepris et abandonné mon édition générale. Je lui remis tous les matériaux de cette édition; j'en fis l'arrangement et la distribution. J'y joignis l'engagement de lui remettre les mémoires de ma vie, et je le fis dépositaire généralement de tous mes papiers, avec la condition expresse de n'en faire usage qu'après ma mort, ayant à cœur d'achever tranquillement ma carrière, sans plus faire souvenir le public de moi. Au moyen de cela la pension viagère qu'il se chargeait de me payer suffisait pour ma subsistance. Milord *Maréchal* ayant recouvré tous ses biens, m'en avait offert une de 12 cents francs que je n'avais acceptée qu'en la réduisant à la moitié. Il m'en voulut envoyer le capital que je refusai, par l'embarras de le placer. Il fit passer ce capital à *du Peyrou* entre les mains de qui il est resté, et qui m'en paye la rente viagère sur le pied convenu avec le constituant. Joignant donc mon traité avec *du Peyrou*, la pension de milord *Maréchal*, dont les deux tiers étaient

réversibles à *Thérèse* après ma mort, et la rente de 300 liv. que j'avais sur *Duchesne*, je pouvais compter sur une subsistance honnête, et pour moi, et après moi pour *Thérèse*, à qui je laissais sept cent francs de rente, tant de la pension de *Rey* que de celle de milord *Maréchal* : ainsi je n'avais plus à craindre que le pain lui manquât non plus qu'à moi. Mais il était écrit que l'honneur me forcerait de repousser toutes les ressources que la fortune et mon travail mettraient à ma portée, et que je mourrais aussi pauvre que j'ai vécu. On jugera si, à moins d'être le dernier des infâmes, j'ai pu tenir des arrangemens qu'on a toujours pris soin de me rendre ignominieux, en m'ôtant avec soin toute autre ressource, pour me forcer de consentir à mon déshonneur. Comment se seraient-ils douté du parti que je prendrais dans cette alternative! Ils ont toujours jugé de mon cœur par les leurs.

En repos du côté de la subsistance, j'étais sans souci de tout autre. Quoique j'abandonnasse dans le monde le champ libre à mes ennemis, je laissais dans le noble enthousiasme qui avait dicté mes écrits, et dans la constante uniformité de mes principes, un témoignage de mon ame qui répondait à

celui que toute ma conduite rendait de mon naturel. Je n'avais pas besoin d'une autre défense contre mes calomniateurs. Ils pouvaient peindre sous mon nom un autre homme, mais ils ne pouvaient tromper que ceux qui voulaient être trompés. Je pouvais leur donner ma vie à épiloguer d'un bout à l'autre, j'étais sûr qu'à travers mes fautes et mes faiblesses, à travers mon inaptitude à supporter aucun joug, on trouverait toujours un homme juste, bon, sans fiel, sans haine, sans jalousie, prompt à reconnaître ses propres torts, plus prompt à oublier ceux d'autrui; cherchant toute sa félicité dans les passions aimantes et douces, et portant en toute chose la sincérité jusqu'à l'imprudence, jusqu'au plus incroyable désintéressement.

Je prenais donc en quelque sorte congé de mon siècle et de mes contemporains, et je fesais mes adieux au monde, en me confinant dans cette île pour le reste de mes jours; car telle était ma résolution, et c'était là que je comptais exécuter enfin le grand projet de cette vie oiseuse auquel j'avais inutilement consacré jusqu'alors tout le peu d'activité que le ciel m'avait départi. Cette île allait devenir pour moi celle de Papi-

manie, ce bienheureux pays où l'on dort;

Où l'on fait plus, où l'on fait nulle chose.

Ce *plus* était tout pour moi, car j'ai toujours peu regretté le sommeil; l'oisiveté me suffit, et pourvu que je ne fasse rien, j'aime encore mieux rêver éveillé qu'en songe. L'âge des projets romanesques étant passé, et la fumée de la gloriole m'ayant plus étourdi que flatté, il ne me restait, pour dernière espérance, que celle de vivre sans gêne dans un loisir éternel. C'est la vie des bienheureux dans l'autre monde, et j'en fesais désormais mon bonheur suprême dans celui-ci.

Ceux qui me reprochent tant de contradictions ne manqueront pas ici de m'en reprocher encore une. J'ai dit que l'oisiveté des cercles me les rendait insupportables, me voilà recherchant la solitude uniquement pour m'y livrer à l'oisiveté. C'est pourtant ainsi que je suis; s'il y a là de la contradiction, elle est du fait de la nature, et non pas du mien; mais il y en a si peu, que c'est par-là précisément que je suis toujours moi. L'oisiveté des cercles est tuante, parce qu'elle est de nécessité; celle de la solitude est charmante, parce qu'elle est libre et de volonté.

Dans une compagnie il m'est cruel de ne rien faire, parce que j'y suis forcé. Il faut que je reste là cloué sur une chaise ou debout, planté comme un piquet, sans remuer ni pied ni patte, n'osant ni courir, ni sauter, ni chanter, ni crier, ni gesticuler quand j'en ai envie, n'osant pas même rêver; ayant à-la-fois tout l'ennui de l'oisiveté et tout le tourment de la contrainte; obligé d'être attentif à toutes les sottises qui se disent et à tous les complimens qui se font, et de fatiguer incessamment ma *Minerve* pour ne pas manquer de placer à mon tour mon rébus et mon mensonge. Et vous appelez cela de l'oisiveté! C'est un travail de forçat.

L'oisiveté que j'aime n'est pas celle d'un fainéant qui reste là les bras croisés dans une inaction totale, et ne pense pas plus qu'il n'agit. C'est à-la-fois celle d'un enfant qui est sans cesse en mouvement pour ne rien faire, et celle d'un radoteur qui bat la campagne, tandis que ses bras sont en repos. J'aime à moccuper à faire des riens, à commencer cent choses, et n'en achever aucune, à aller et venir comme la tête me chante, à changer à chaque instant de projet, à suivre une mouche dans toutes ses allures, à

vouloir déraciner un rocher pour voir ce qui est dessous, à entreprendre avec ardeur un travail de dix ans, et à l'abandonner sans regret au bout de dix minutes, à muser enfin toute la journée sans ordre et sans suite, et à ne suivre en toute chose que le caprice du moment.

La botanique, telle que je l'ai toujours considérée, et telle qu'elle commençait à devenir passion pour moi, était précisément une étude oiseuse, propre à remplir tout le vide de mes loisirs, sans y laisser place au délire de l'imagination, ni à l'ennui d'un désœuvrement total. Errer nonchalamment dans les bois et dans la campagne prendre machinalement ça et là, tantôt une fleur, tantôt un rameau; brouter mon foin, presque au hasard, observer mille et mille fois les mêmes choses, et toujours avec le même intérêt, parce que je les oubliais toujours, était de quoi passer l'éternité sans pouvoir m'ennuyer un moment. Quelque élégante, quelque admirable, quelque diverse que soit la structure des végétaux, elle ne frappe pas assez un œil ignorant pour l'intéresser. Cette constante analogie, et pourtant cette variété prodigieuse qui règne dans leur organisation, ne transporte

transporte que ceux qui ont déjà quelque idée du systême végétal. Les autres n'ont, à l'aspect de tous ces trésors de la nature, qu'une admiration stupide et monotone. Ils ne voient rien en détail, parce qu'ils ne savent pas même ce qu'il faut regarder, et ils ne voient pas non plus l'ensemble, parce qu'ils n'ont aucune idée de cette chaîne de rapports et de combinaisons qui accable de ses merveilles l'esprit de l'observateur. J'étais, et mon défaut de mémoire me devait tenir toujours, dans cet heureux point d'en savoir assez peu pour que tout me fût nouveau, et assez pour que tout me fût sensible. Les divers sols dans lesquels l'île, quoique petite, était partagée, m'offraient une suffisante variété de plantes pour l'étude et pour l'amusement de toute ma vie. Je ne voulais pas laisser un poil d'herbe sans analyse, et je m'arrangeais déjà pour faire, avec un recueil immense d'observations, la *Flora Petrinsularis*.

Je fis venir *Thérèse* avec mes livres et mes effets. Nous nous mîmes en pension chez le receveur de l'île. Sa femme avait à Nidau ses sœurs qui la venaient voir tour à tour, et qui fesaient à *Thérèse* une compagnie. Je fis

là l'essai d'une douce vie dans laquelle j'aurais voulu passer la mienne, et dont le goût que j'y pris ne servit qu'à me faire mieux sentir l'amertume de celle qui devait si promptement y succéder.

J'ai toujours aimé l'eau passionnément, et sa vue me jette dans une rêverie délicieuse, quoique souvent sans objet déterminé. Je ne manquais point à mon lever, lorsqu'il fesait beau, de courir sur la terrasse humer l'air salubre et frais du matin, et planer des yeux sur l'horison de ce beau lac, dont les rives et les montagnes qui le bordent enchantaient ma vue. Je ne trouve point de plus digne hommage à la divinité que cette admiration muette qu'excite la contemplation de ses œuvres, et qui ne s'exprime point par des actes développés. Je comprends comment les habitans des villes, qui ne voient que des murs, des rues et des crimes, ont peu de foi; mais je ne puis comprendre comment des campagnards, et sur-tout des solitaires, peuvent n'en point avoir. Comment leur ame ne s'élève-t-elle pas cent fois le jour avec extase à l'auteur des merveilles qui les frappent? Pour moi, c'est sur-tout à mon lever, affaissé par mes insomnies, qu'une longue ha-

bitude me porte à ces élévations de cœur qui n'imposent point la fatigue de penser ; mais il faut pour cela que mes yeux soient frappés du ravissant spectacle de la nature. Dans ma chambre, je prie plus rarement et plus sèchement ; mais à l'aspect d'un beau paysage, je me sens ému sans pouvoir dire de quoi. J'ai lu qu'un sage évêque, dans la visite de son diocèse, trouva une vieille femme qui, pour toute prière ne savait dire que *ô*. Il lui dit : Bonne mère, continuez toujours de prier ainsi ; votre prière vaut mieux que les nôtres. Cette meilleure prière est aussi la mienne.

Après le déjeûner, je me hâtais d'écrire en rechignant quelques malheureuses lettres, aspirant avec ardeur à l'heureux moment de n'en plus écrire du tout. Je tracassais quelques instans autour de mes livres et papiers, pour les déballer et arranger, plutôt que pour les lire ; et cet arrangement qui devenait pour moi l'œuvre de *Pénélope*, me donnait le plaisir de muser quelques momens, après quoi je m'en ennuyais et le quittais pour passer les trois ou quatre heures qui me restaient de la matinée à l'étude de la botanique, et sur-tout du systême de *Linnæus*,

pour lequel je pris une passion dont je n'ai pu bien me guérir, même après en avoir senti le vide. Ce grand observateur est, à mon gré, le seul avec *Ludwig* qui ait vu jusqu'ici la botanique en naturaliste et en philosophe ; mais il l'a trop étudiée dans des herbiers et dans des jardins, et pas assez dans la nature elle-même. Pour moi, qui prenais pour jardin l'île entière, si-tôt que j'avais besoin de faire ou vérifier quelque observation, je courais dans les bois ou dans les prés, mon livre sous le bras : là, je me couchais par terre, auprès de la plante en question, pour l'examiner sur pied tout à mon aise. Cette méthode m'a beaucoup servi pour connaître les végétaux dans leur état naturel, avant qu'ils aient été cultivés et dénaturés par la main des hommes. On dit que *Fagon*, premier médecin de *Louis XIV*, qui nommait et connaissait parfaitement toutes les plantes du jardin royal, était d'une telle ignorance dans la campagne, qu'il n'y connaissait plus rien. Je suis précisément le contraire : je connais quelque chose à l'ouvrage de la nature, mais rien à celui du jardinier.

Pour les après-dîners, je les livrais totale-

ment à mon humeur oiseuse et nonchalante, et à suivre sans règle l'impulsion du moment. Souvent quand l'air était calme, j'allais immédiatement en sortant de table me jeter seul dans un petit bateau, que le receveur m'avait appris à mener avec une seule rame; je m'avançais en pleine eau. Le moment où je dérivais me donnait une joie qui allait jusqu'au tressaillement, et dont il m'est impossible de dire ni de bien comprendre la cause, si ce n'était peut-être une félicitation secrète d'être en cet état hors de l'atteinte des méchans. J'errais ensuite seul dans ce lac, approchant quelquefois du rivage, mais n'y abordant jamais. Souvent laissant aller mon bateau à la merci de l'air et de l'eau, je me livrais à des rêveries sans objet, et qui pour être stupides n'en étaient pas moins douces. Je m'écriais parfois avec attendrissement : O nature ! ô ma mère ! me voici sous ta seule garde ; il n'y a point ici d'homme adroit et fourbe qui s'interpose entre toi et moi. Je m'éloignais ainsi jusqu'à demi-lieue de terre ; j'aurais voulu que ce lac eût été l'océan. Cependant, pour complaire à mon pauvre chien, qui n'aimait pas autant que moi de si longues stations sur l'eau, je

S 3

suivais d'ordinaire un but de promenade ; c'était d'aller débarquer à la petite île, de m'y promener une heure ou deux, ou de m'étendre au sommet du tertre sur le gazon, pour m'assouvir du plaisir d'admirer ce lac et ses environs, pour examiner et disséquer toutes les herbes qui se trouvaient à ma portée, et pour me bâtir, comme un autre *Robinson*, une demeure imaginaire dans cette petite île. Je m'affectionnai fortement à cette butte. Quand j'y pouvais mener promener *Thérèse* avec la receveuse et ses sœurs, comme j'étais fier d'être leur pilote et leur guide ! Nous y portâmes en pompe des lapins pour la peupler. Autre fête pour *Jean-Jacques*. Cette peuplade me rendit la petite île encore plus intéressante. J'y allais plus souvent et avec plus de plaisir depuis ce temps-là, pour rechercher des traces du progrès des nouveaux habitans.

A ces amusemens, j'en joignis un qui me rappelait la douce vie des Charmettes, et auquel la saison m'invitait particulièrement. C'était un détail de soins rustiques pour la récolte des légumes et des fruits, et que nous nous fesions un plaisir, *Thérèse* et moi, de partager avec la receveuse et

sa famille. Je me souviens qu'un bernois, nommé M. *Kirkebergher*, m'étant venu voir, me trouva perché sur un grand arbre, un sac attaché autour de ma ceinture, et déjà si plein de pommes, que je ne pouvais plus me remuer. Je ne fus pas fâché de cette rencontre et de quelques autres pareilles. J'espérais que les Bernois, témoins de l'emploi de mes loisirs, ne songeraient plus à en troubler la tranquillité, et me laisseraient en paix dans ma solitude. J'aurais bien mieux aimé y être confiné par leur volonté que par la mienne : j'aurais été plus assuré de n'y point voir troubler mon repos.

Voici encore un de ces aveux sur lesquels je suis sûr d'avance de l'incrédulité des lecteurs, obstinés à juger toujours de moi par eux-mêmes, quoiqu'ils aient été forcés de voir, dans tous le cours de ma vie, mille affections internes qui ne ressemblaient point aux leurs. Ce qu'il y a de plus bizarre est qu'en me refusant tous les sentimens bons ou indifférens qu'ils n'ont pas, ils sont toujours prêts à m'en prêter de si mauvais qu'ils ne sauraient même entrer dans un cœur d'homme : ils trouvent alors tout simple de me mettre en contradiction avec la nature,

et de faire de moi un monstre tel qu'il n'en peut même exister. Rien d'absurde ne leur paraît incroyable, dès qu'il tend à me noircir; rien d'extraordinaire ne leur paraît possible, dès qu'il tend à m'honorer.

Mais quoi qu'ils en puissent croire ou dire, je n'en continuerai pas moins d'exposer fidèlement ce que fut, fit et pensa *J. J. Rousseau*, sans expliquer ni justifier les singularités de ses sentimens et de ses idées, ni rechercher si d'autres ont pensé comme lui. Je pris tant de goût à l'île de St-Pierre, et son séjour me convenait si fort, qu'à force d'inscrire tous mes désirs dans cette île, je formai celui de n'en point sortir. Les visites que j'avais à rendre au voisinage, les courses qu'il me faudrait faire à Neuchâtel, à Bienne, à Yverdun, à Nidau, fatiguaient déjà mon imagination. Un jour à passer hors de l'île me paraissait retranché de mon bonheur, et sortir de l'enceinte de ce lac, était pour moi sortir de mon élément : d'ailleurs l'expérience du passé m'avait rendu craintif. Il suffisait que quelque bien flattât mon cœur pour que je dusse m'attendre à le perdre ; et l'ardent désir de finir mes jours dans cette île était inséparable de la crainte d'être forcé

d'en sortir. J'avais pris l'habitude d'aller les soirs m'asseoir sur la grève, sur-tout quand le lac était agité. Je sentais un plaisir singulier à voir les flots se briser à mes pieds. Je m'en fesais l'image du tumulte du monde et de la paix de mon habitation, et je m'attendrissais quelquefois à cette douce idée, jusqu'à sentir des larmes couler de mes yeux. Ce repos, dont je jouissais avec passion, n'était troublé que par l'inquiétude de le perdre; mais cette inquiétude allait au point d'en altérer la douceur. Je sentais ma situation si précaire que je n'osais y compter. Ah! que je changerais volontiers, me disais-je, la liberté de sortir d'ici dont je ne me soucie point, avec l'assurance d'y pouvoir rester toujours! Au-lieu d'y être souffert par grâce, que n'y suis-je détenu par force! Ceux qui ne font que m'y souffrir peuvent à chaque instant m'en chasser; et puis-je espérer que mes persécuteurs, m'y voyant heureux, m'y laissent continuer de l'être? Ah! c'est peu qu'on me permette d'y vivre, je voudrais qu'on m'y condamnât, et je voudrais être contraint d'y rester pour ne l'être pas d'en sortir. Je jetais un œil d'envie sur l'heureux *Micheli du Crêt* qui, tranquille au château d'Arbourg, n'avait eu qu'à

vouloir être heureux pour l'être. Enfin, à force de me livrer à ces réflexions et aux pressentimens inquiétans des nouveaux orages toujours prêts à fondre sur moi, j'en vins à désirer, mais avec une ardeur incroyable, qu'au-lieu de tolérer seulement mon habitation dans cette île, on me la donnât pour prison perpétuelle ; et je puis jurer que s'il n'eût tenu qu'à moi de m'y faire condamner, je l'aurais fait avec la plus grande joie, préférant mille fois la nécessité d'y passer le reste de ma vie au danger d'en être expulsé.

Cette crainte ne demeura pas long-temps vaine. Au moment où je m'y attendais le moins, je reçus une lettre de M. le bailli de Nidau, dans le gouvernement duquel était l'île de Saint-Pierre : par cette lettre il m'intimait, de la part de LL. EE., l'ordre de sortir de l'île et de leurs Etats. Je crus rêver en la lisant. Rien de moins naturel, de moins raisonnable, de moins prévu qu'un pareil ordre ; car j'avais plutôt regardé mes pressentimens comme les inquiétudes d'un homme effarouché par ses malheurs, que comme une prévoyance qui pût avoir le moindre fondement. Les mesures que j'avais prises pour m'assurer de l'agrément tacite du souverain,

la tranquillité avec laquelle on m'avait laissé faire mon établissement, les visites de plusieurs bernois et du bailli lui-même, qui m'avait comblé d'amitiés et de prévenances, la rigueur de la saison, dans laquelle il était barbare d'expulser un homme infirme, tout me fit croire, avec beaucoup de gens, qu'il y avait quelque mal-entendu dans cet ordre, et que les mal-intentionnés avaient pris exprès le temps des vendanges, et de l'infréquence du sénat, pour me porter brusquement ce coup.

Si j'avais écouté ma première indignation, je serais parti sur-le-champ. Mais où aller? que devenir à l'entrée de l'hiver, sans but, sans préparatif, sans conducteur, sans voiture? A moins de laisser tout à l'abandon, mes papiers, mes effets, toutes mes affaires; il me fallait du temps pour y pourvoir, et il n'était pas dit dans l'ordre si on m'en laissait ou non. La continuité des malheurs commençait d'affaisser mon courage. Pour la première fois je sentis ma fierté naturelle fléchir sous le joug de la nécessité, et malgré les murmures de mon cœur, il fallut m'abaisser à demander un délai. C'était à M. de *Graffenried*, qui m'avait envoyé

l'ordre, que je m'adressai pour le faire interpréter. Sa lettre portait une très-vive improbation de ce même ordre, qu'il ne m'intimait qu'avec le plus grand regret, et les témoignages de douleur et d'estime dont elle était remplie me semblaient autant d'invitations bien douces de lui parler à cœur ouvert; je le fis. Je ne doutois pas même que ma lettre ne fît ouvrir les yeux à mes persécuteurs, et que si l'on ne révoquait pas un ordre si cruel, on ne m'accordât du moins un délai raisonnable, et peut-être l'hiver entier, pour me préparer à la retraite et pour en choisir le lieu.

En attendant la réponse, je me mis à réfléchir sur ma situation et à délibérer sur le parti que j'avais à prendre. Je vis tant de difficultés de toutes parts, le chagrin m'avait si fort affecté, et ma santé en ce moment était si mauvaise que je me laissai tout-à-fait abattre, et que l'effet de mon découragement fut de m'ôter le peu de ressources qui pouvaient me rester dans l'esprit, pour tirer le meilleur parti possible de ma triste situation. En quelque asile que je voulusse me réfugier, il était clair que je ne pouvais m'y soustraire à aucune des deux

manières qu'on avait prises de m'expulser. L'une, en soulevant contre moi la populace par des manœuvres souteraines; l'autre, en me chassant à force ouverte, sans en dire aucune raison. Je ne pouvais donc compter sur aucune retraite assurée, à moins de l'aller chercher plus loin que mes forces et la saison ne semblaient me le permettre. Tout cela me ramenant aux idées dont je venais de m'occuper, j'osai désirer et proposer qu'on voulût plutôt disposer de moi dans une captivité perpétuelle, que de me me faire errer incessamment sur la terre en m'expulsant successivement de tous les asiles que j'aurais choisis. Deux jours après ma première lettre, j'en écrivis une seconde à M. de *Graffenried*, pour le prier d'en faire la proposition à LL. EE. La réponse de Berne à l'une et à l'autre fut un ordre conçu dans les termes les plus formels et les plus durs, de sortir de l'île et de tout le territoire médiat et immédiat de la république, dans l'espace de vingt-quatre heures, et de n'y rentrer jamais sous les plus grièves peines.

Ce moment fut affreux. Je me suis trouvé depuis dans de pires angoisses, jamais dans un plus grand embarras. Mais ce qui m'affli-

gea le plus fut d'être forcé de renoncer au projet qui m'avait fait désirer de passer l'hiver dans l'île. Il est temps de rapporter l'anecdote fatale qui a mis le comble à mes désastres, et qui a entraîné dans ma ruine un peuple infortuné, dont les naissantes vertus promettaient déjà d'égaler un jour celles de Sparte et de Rome. J'avais parlé des Corses dans le Contrat social comme d'un peuple neuf, le seul de l'Europe qui ne fût pas usé pour la législation, et j'avais marqué la grande espérance qu'on devait avoir d'un tel peuple, s'il avait le bonheur de trouver un sage instituteur. Mon ouvrage fut lu par quelques Corses qui furent sensibles à la manière honorable dont je parlais d'eux, et le cas où ils se trouvaient à l'établissement de leur république, fit penser à leurs chefs de me demander mes idées sur cet important ouvrage. Un M. *Buttafuoco*, d'une des premières familles du pays, et capitaine en France dans Royal-italien, m'écrivit à ce sujet, et me fournit plusieurs pièces que je lui avais demandées pour me mettre au fait de l'histoire de la nation et de l'état du pays. M. *Paoli* m'écrivit aussi plusieurs fois, et quoique je sentisse une

pareille entreprise au-dessus de mes forces, je crus ne pouvoir les refuser pour concourir à une si grande et belle œuvre, lorsque j'aurais pris toutes les instructions dont j'avais besoin pour cela. Ce fut dans ce sens que je répondis à l'un et à l'autre, et cette correspondance continua jusqu'à mon départ.

Précisément dans le même temps j'appris que la France envoyait des troupes en Corse et qu'elle avait fait un traité avec les Gènois. Ce traité, cet envoi de troupes m'inquiétèrent, et sans m'imaginer encore avoir aucun rapport à tout cela, je jugeais impossible et ridicule de travailler à un ouvrage qui demande un aussi profond repos que l'institution d'un peuple, au moment où il allait peut-être être subjugué. Je ne cachai pas mes inquiétudes à M. *Buttafuoco*, qui me rassura par la certitude que s'il y avait dans ce traité des choses contraires à la liberté de sa nation, un aussi bon citoyen que lui ne resterait pas comme il fesait, au service de France. En effet, son zèle pour la législation des Corses et ses étroites liaisons avec M. *Paoli*, ne pouvaient me laisser aucun soupçon sur son compte; et quand j'appris qu'il fesait de fréquens voyages à Versailles et à

Fontainebleau, et qu'il avait des relations avec M. de *Choiseul*, je n'en conclus autre chose, sinon qu'il avait sur les véritables intentions de la cour de France des sûretés qu'il me laissait entendre, mais sur lesquelles il ne voulait pas s'expliquer ouvertement par lettres.

Tout cela me rassurait en partie. Cependant, ne comprenant rien à cet envoi de troupes françaises ; ne pouvant raisonnablement penser qu'elles fussent là pour protéger la liberté des Corses, qu'ils étaient très en état de défendre seuls contre les Gènois, je ne pouvais me tranquilliser parfaitement, ni me mêler tout de bon de la législation proposée, jusqu'à ce que j'eusse des preuves solides que tout cela n'était pas un jeu pour me persifler. J'aurais extrêmement désiré une entrevue avec M. *Buttafuoco*; c'était le vrai moyen d'en tirer les éclaircissemens dont j'avais besoin. Il me la fit espérer, et je l'attendais avec la plus grande impatience. Pour lui, je ne sais s'il en avait véritablement le projet; mais quand il l'aurait eu, mes désastres m'auraient empêché d'en profiter.

Plus je méditais sur l'entreprise proposée, plus j'avançais dans l'examen des pièces que

j'avais entre les mains, et plus je sentais la nécessité d'étudier de près, et le peuple à instituer, et le sol qu'il habitait, et tous les rapports par lesquels il lui fallait approprier cette institution. Je comprenais chaque jour davantage qu'il m'était impossible d'acquérir de loin toutes les lumières nécessaires pour me guider. Je l'écrivis à *Buttafuoco*, il le sentit lui-même. Et si je ne formai pas précisément la résolution de passer en Corse, je m'occupai beaucoup des moyens de faire ce voyage. J'en parlai à M. *Dastier*, qui, ayant autrefois servi dans cette île sous M. de *Maillebois*, devait la connaître. Il n'épargna rien pour me detourner de ce dessein, et j'avoue que la peinture affreuse qu'il me fit des Corses et de leur pays, refroidit beaucoup le désir que j'avais d'aller vivre au milieu d'eux.

Mais quand les persécutions de Motiers me firent songer à quitter la Suisse, ce désir se ranima par l'espoir de trouver enfin chez ces insulaires ce repos qu'on ne voulait me laisser nulle part. Une chose seulement m'effarouchait sur ce voyage; c'était l'inaptitude et l'aversion que j'eus toujours pour la vie active à laquelle j'allais être condamné. Fait

pour méditer à loisir dans la solitude, je ne l'étais point pour parler, agir, traiter d'affaires parmi les hommes. La nature qui m'avait donné le premier talent, m'avait refusé l'autre. Cependant, je sentais que, sans prendre part directement aux affaires publiques, je serais nécessité, si-tôt que je serais en Corse, de me livrer à l'empressement du peuple, et de conférer très-souvent avec les chefs. L'objet même de mon voyage exigeait qu'au-lieu de chercher la retraite, je cherchasse au sein de la nation les lumières dont j'avais besoin. Il était clair que je ne pourrais plus disposer de moi-même, et qu'entraîné malgré moi dans un tourbillon pour lequel je n'étais pas né, j'y mènerais une vie toute contraire à mon goût, et ne m'y montrerais qu'à mon désavantage. Je prévoyais que, soutenant mal par ma présence l'opinion de capacité qu'avaient pu leur donner mes livres, je me décréditerais chez les Corses, et perdrais, autant à leur préjudice qu'au mien, la confiance qu'ils m'avaient donnée, et sans laquelle je ne pouvais faire avec succès l'œuvre qu'ils attendaient de moi. J'étais sûr qu'en sortant ainsi de ma sphère, je leur deviendrais inutile et me rendrais malheureux.

Tourmenté, battu d'orages de toute espèce, fatigué de voyages et de persécutions depuis plusieurs années, je sentais vivement le besoin du repos, dont mes barbares ennemis se fesaient un jeu de me priver; je soupirais plus que jamais après cette aimable oisiveté, après cette douce quiétude d'esprit et de corps que j'avais tant convoitée, et à laquelle, revenu des chimères de l'amour et de l'amitié, mon cœur bornait sa félicité suprême. Je n'envisageais qu'avec effroi les travaux que j'allais entreprendre, la vie tumultueuse à laquelle j'allais me livrer; et si la grandeur, la beauté, l'utilité de l'objet animaient mon courage, l'impossibilité de payer de ma personne avec succès, me l'ôtait absolument. Vingt ans de méditation profonde, à part moi, m'auraient moins coûté que six mois d'une vie active, au milieu des hommes et des affaires, et certain d'y mal réussir.

Je m'avisai d'un expédient qui me parut propre à tout concilier. Poursuivi dans tous mes refuges par les menées souterraines de mes secrets persécuteurs, et ne voyant plus que la Corse où je pusse espérer, pour mes vieux jours, le repos qu'ils ne voulaient me laisser nulle part, je résolus de m'y rendre

avec les directions de *Buttafuoco*, aussi-tôt que j'en aurais la possibilité, mais pour y vivre tranquille, de renoncer, du moins en apparence, au travail de la législation, et de me borner, pour payer en quelque sorte à mes hôtes leur hospitalité, à écrire sur les lieux leur histoire, sauf à prendre sans bruit les instructions nécessaires pour leur devenir plus utile, si je voyais jour à y réussir. En commençant ainsi par ne m'engager à rien, j'espérais être en état de méditer en secret, et plus à mon aise, un plan qui pût leur convenir, et cela sans renoncer beaucoup à ma chère solitude, ni me soumettre à un genre de vie qui m'était insupportable, et dont je n'avais pas le talent.

Mais ce voyage, dans ma situation, n'était pas une chose aisée à exécuter. A la manière dont M. *Dastier* m'avait parlé de la Corse, je n'y devais trouver des plus simples commodités de la vie que celles que j'y porterais, linge, habits, vaisselle, batterie de cuisine, papier, livres, il fallait tout porter avec soi. Pour m'y transplanter avec ma gouvernante, il fallait franchir les Alpes, et dans un trajet de deux cents lieues traîner à ma suite tout un bagage; il fallait passer à travers les Etats

de plusieurs souverains ; et sur le ton donné par toute l'Europe, je devais naturellement m'attendre, après mes malheurs, à trouver par-tout des obstacles et à voir chacun se faire un honneur de m'accabler de quelque nouvelle disgrâce et violer avec moi tous les droits des gens et de l'humanité. Les frais immenses, les fatigues, les risques d'un pareil voyage m'obligeaient d'en prévoir d'avance et d'en bien peser toutes les difficultés. L'idée de me trouver enfin seul, sans ressource à mon âge, et loin de toutes mes connaissances, à la merci de ce peuple barbare et féroce, tel que me le peignait M. *Dastier*, était bien propre à me faire rêver sur une pareille résolution avant de l'exécuter. Je désirais passionnément l'entrevue que *Buttafuoco* m'avait fait espérer, et j'en attendais l'effet pour prendre tout-à-fait mon parti.

Tandis que je balançais ainsi, vinrent les persécutions de Motiers, qui me forcèrent à la retraite. Je n'étais pas prêt pour un long voyage, et sur-tout pour celui de Corse. J'attendais des nouvelles de *Buttafuoco* ; je me réfugiai dans l'île de Saint-Pierre, d'où je fus chassé à l'entrée de l'hiver, comme j'ai dit ci-devant. Les Alpes couvertes de neige

rendaient alors pour moi cette émigration impraticable, sur-tout avec la précipitation qu'on me prescrivait. Il est vrai que l'extravagance d'un pareil ordre le rendait impossible à exécuter : car du milieu de cette solitude enfermée au milieu des eaux, n'ayant que vingt-quatre heures depuis l'intimation de l'ordre pour me préparer au départ, pour trouver bateaux et voitures pour sortir de l'île et de tout le territoire; quand j'aurais eu des ailes, j'aurais eu peine à pouvoir obéir. Je l'écrivis à M. le bailli de Nidau, en répondant à sa lettre, et je m'empressai de sortir de ce pays d'iniquité. Voilà comment il fallut renoncer à mon projet chéri, et comment n'ayant pu dans mon découragement obtenir qu'on disposât de moi, je me déterminai, sur l'invitation de milord *Maréchal*, au voyage de Berlin, laissant *Thérèse* hiverner à l'île de Saint-Pierre, avec mes effets et mes livres, et déposant mes papiers dans les mains de *du Peyrou*. Je fis une telle diligence, que dès le lendemain matin, je partis de l'île et me rendis à Bienne encore avant midi. Peu s'en fallut que je n'y terminasse mon voyage par un incident dont le récit ne doit pas être omis.

Si-tôt que le bruit s'était répandu que

j'avais ordre de quitter mon asile, j'eus une affluence de visites du voisinage, et sur-tout de *Bernois*, qui venaient avec la plus détestable fausseté me flagorner, m'adoucir et me protester qu'on avait pris le moment des vacances et de l'infréquence du Sénat pour minuter et m'intimer cet ordre, contre lequel, disaient-ils, tout le Deux-cent était indigné. Parmi ces tas de consolateurs, il en vint quelques-uns de la ville de Bienne, petit Etat libre enclavé dans celui de Berne, et entre autres un jeune homme appelé *Wildremet*, dont la famille tenait le premier rang, et avait le principal crédit dans cette petite ville. *Wildremet* me conjura vivement, au nom de ses concitoyens, de choisir ma retraite au milieu d'eux, m'assurant qu'ils désiraient avec empressement de m'y recevoir, qu'ils se feraient une gloire et un devoir de m'y faire oublier les persécutions que j'avais souffertes, que je n'avais à craindre chez eux aucune influence des Bernois, que Bienne était une ville libre, qui ne recevait des lois de personne, et que tous les citoyens étaient unanimement déterminés à n'écouter aucune sollicitation qui me fût contraire.

Wildremet voyant qu'il ne m'ébranlait

pas, se fit appuyer de plusieurs autres personnes, tant de Bienne et des environs, que de Berne même, et entre autres du même *Kirkebergher*, dont j'ai parlé, qui m'avait recherché depuis ma retraite en Suisse, et que ses talens et ses principes me rendaient intéressant. Mais des sollicitations moins prévues et plus prépondérantes furent celles de M. *Barthès* secrétaire d'ambassade de France, qui vint me voir avec *Wildremet*, m'exhorta fort de me rendre à son invitation, et m'étonna par l'intérêt vif et tendre qu'il paraissait prendre à moi. Je ne connaissais point du tout M. *Barthès*; cependant je le voyais mettre à ses discours la chaleur, le zèle de l'amitié, et je voyais qu'il lui tenait véritablement au cœur de me persuader de m'établir à Bienne. Il me fit l'éloge le plus pompeux de cette ville et de ses habitans, avec lesquels il se montrait si intimement lié qu'il les appela plusieurs fois devant moi ses patrons et ses pères.

Cette démarche de *Barthès* me dérouta dans toutes mes conjectures. J'avais toujours soupçonné M. de *Choiseul* d'être l'auteur caché de toutes les persécutions que j'éprouvais en Suisse. La conduite du résident de France

France à Genève ; celle de l'ambassadeur à Soleure, ne confirmaient que trop ces soupçons ; je voyais la France influer en secret sur tout ce qui m'arrivait à Berne, à Genève, à Neuchâtel, et je ne croyais avoir en France aucun ennemi puissant que le seul duc de *Choiseul*. Que pouvais-je donc penser de la visite de *Barthès* et du tendre intérêt qu'il paraissait prendre à mon sort ? Mes malheurs n'avaient pas encore détruit cette confiance naturelle à mon cœur, et l'expérience ne m'avait pas encore appris à voir par-tout des embûches sous les caresses. Je cherchais avec surprise la raison de cette bienveillance de *Barthès* ; je n'étais pas assez sot pour croire qu'il fît cette démarche de son chef, j'y voyais une publicité, et même une affectation qui marquait une intention cachée, et j'étais bien éloigné d'avoir jamais trouvé dans tous ces petits agens subalternes cette intrépidité généreuse qui, dans un poste semblable, avait souvent fait bouillonner mon cœur.

J'avais autrefois un peu connu le chevalier de *Beauteville* chez M. de *Luxembourg* ; il m'avait témoigné quelque bienveillance ; depuis son ambassade, il m'avait encore

donné quelques signes de souvenir, et m'avait même fait inviter à l'aller voir à Soleure; invitation dont, sans m'y rendre, j'avais été touché, n'ayant pas accoutumé d'être traité si honnêtement par les gens en place. Je présumai que M. de *Beauteville*, forcé de suivre ses instructions en ce qui regardait les affaires de Genève, me plaignant cependant dans mes malheurs, m'avait ménagé, par des soins particuliers cet asile de Bienne pour y pouvoir vivre tranquille sous ses auspices. Je fus sensible à cette attention, mais sans en vouloir profiter, et déterminé tout-à-fait au voyage de Berlin, j'aspirais avec ardeur au moment de rejoindre milord *Maréchal*, persuadé que ce n'était plus qu'auprès de lui que je trouverais un vrai repos et un bonheur durable.

A mon départ de l'île *Kirkebergher* m'accompagna jusqu'à Bienne. J'y trouvai *Wildremet* et quelques autres Biennois qui m'attendaient à la descente du bateau. Nous dînâmes tous ensemble à l'auberge, et en y arrivant, mon premier soin fut de faire chercher une chaise, voulant partir dès le lendemain matin. Pendant le dîner, ces Messieurs reprirent leurs instances pour me

retenir parmi enx, et cela avec tant de chaleur et des protestations si touchantes, que malgré toutes mes résolutions, mon cœur qui n'a jamais su résister aux caresses, se laissa émouvoir aux leurs : si-tôt qu'ils me virent ébranlé, ils redoublèrent si bien leurs efforts, qu'enfin je me laissai vaincre, et consentis de rester à Bienne, au-moins jusqu'au printemps prochain.

Aussi-tôt *Wildremet* se pressa de me pourvoir d'un logement, et me vanta comme une trouvaille une vilaine petite chambre sur un derrière, au troisième étage, donnant sur une cour, où j'avais pour régal l'étalage des peaux puantes d'un chamoiseur. Mon hôte était un homme de basse mine et passablement fripon, que j'appris le lendemain être débauché, joueur, et en fort mauvais prédicament dans le quartier; il n'avait ni femme, ni enfans, ni domestiques, et tristement reclus dans ma chambre solitaire, j'étais dans le plus riant pays du monde logé de manière à périr de mélancolie en peu de jours. Ce qui m'affecta le plus, malgré tout ce qu'on m'avait dit de l'empressement des habitans à me recevoir, fut de n'appercevoir, en passant dans les rues, rien d'honnête envers moi

dans leurs manières, ni d'obligeant dans leurs regards. J'étais pourtant tout déterminé à rester là, quand j'appris, vis, et sentis même dès le jour suivant qu'il y avait dans la ville une fermentation terrible à mon égard; plusieurs empressés vinrent obligeamment m'avertir qu'on devait dès le lendemain me signifier le plus durement qu'on pourrait un ordre de sortir sur-le-champ de l'Etat, c'est-à-dire de la ville. Je n'avais personne à qui me confier; tous ceux qui m'avaient retenu s'étaient éparpillés. *Wildremet* avait disparu, je n'entendis plus parler de *Barthès*, et il ne parut pas que sa recommandation m'eût mis en grande faveur auprès des patrons et des pères qu'il s'était donnés devant moi. Un M. de *Vau-Travers*, bernois, qui avait une jolie maison proche la ville, m'y offrit cependant un asile, espérant, me dit-il, que j'y pourrais éviter d'être lapidé. L'avantage ne me parut pas assez flatteur pour me tenter de prolonger mon séjour chez ce peuple hospitalier.

Cependant ayant perdu trois jours à ce retard, j'avais déjà passé de beaucoup les vingt-quatre heures que les Bernois m'avaient données pour sortir de tous leurs Etats, et je

ne laissais pas, connaissant leur dureté, d'être en quelque peine sur la manière dont ils me les laisseraient traverser, quand M. le bailli de Nidau vint tout à propos me tirer d'embarras. Comme il avait hautement improuvé le violent procédé de LL. EE., il crut dans sa générosité me devoir un témoignage public qu'il n'y prenait aucune part, et ne craignit pas de sortir de son baillage pour venir me faire une visite à Bienne. Il vint la veille de mon départ, et loin de venir incognito il affecta même du cérémonial, vint *in fiocchi* dans son carosse avec son secrétaire, et m'apporta un passe-port en son nom, pour traverser l'Etat de Berne à mon aise et sans crainte d'être inquiété. La visite me toucha plus que le passe-port. Je n'y aurais guère été moins sensible quand elle aurait eu pour objet un autre que moi. Je ne connais rien de si puissant sur mon cœur qu'un acte de courage fait à propos, en faveur du faible injustement opprimé.

Enfin, après m'être avec peine procuré une chaise, je partis le lendemain matin de cette terre homicide, avant l'arrivée de la députation dont on devait m'honorer, avant même d'avoir pu revoir *Thérèse* à qui j'avais

marqué de me venir joindre, quand j'avais cru m'arrêter à Bienne, et que j'eus à peine le temps de contre-mander par un mot de lettre, en lui marquant mon nouveau désastre. On verra dans ma troisième partie, si jamais j'ai la force de l'écrire, comment croyant partir pour Berlin, je partis en effet pour l'Angleterre, et comment les deux Dames qui voulaient disposer de moi, après m'avoir, à force d'intrigues, chassé de la Suisse où je n'étais pas assez en leur pouvoir, parvinrent enfin à me livrer à leur ami.

J'ajoutai ce qui suit dans la lecture que je fis de cet écrit à M. et Mme. la comtesse d'*Egmont*, à M. le prince *Pignatelli*, à Mme. la marquise de *Mesme* et à M. le marquis de *Juigné*.

« J'ai dit la vérité; si quelqu'un sait des « choses contraires à ce que je viens d'expo- « ser, fussent-elles mille fois prouvées, il sait « des mensonges et des impostures; et s'il « refuse de les approfondir et de les éclaircir « avec moi, tandis que je suis en vie, il « n'aime ni la justice, ni la vérité. Pour moi,

« je le déclare hautement et sans crainte :
« quiconque, même sans avoir lu mes écrits,
« examinera par ses propres yeux, mon naturel, mon caractère, mes mœurs, mes penchans, mes plaisirs, mes habitudes, et pourra me croire un mal-honnête homme, est lui-même un homme à étouffer ».

J'achevai ainsi ma lecture et tout le monde se tut. Mme. d'*Egmont* fut la seule qui me parut émue ; elle tressaillit visiblement, mais elle se remit bien vîte, et garda le silence ainsi que toute la compagnie. Tel fut le fruit que je tirai de cette lecture et de ma déclaration.

Fin du douzième Livre, et du Tome quatrième.